DG
H1
.M6H
18H7
SMRS

MES

VACANCES EN ITALIE.

ANNÉE 1836.

IMPRIMERIE DE E.-J. BAILLY,
Place Sorbonne, 2.

MES

VACANCES EN ITALIE

PAR

M. L'ABBÉ CH. MOREAU,

ANCIEN VICAIRE DE NOTRE-DAME, CURÉ DE SAINT-MÉDARD
A PARIS.

—

DEUXIÈME ÉDITION.

—

PARIS.

SAGNIER ET BRAY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 64.

—

1847

PRÉFACE.

La première édition de *mes Vacances en Italie* s'est écoulée plus vite que je ne l'espérais ; c'est un succès qui ne peut être attribué qu'à la bienveillance et à l'indulgence de ses lecteurs.

Mon livre avait en effet contre lui plus d'un obstacle qui le pouvait arrêter. D'abord, il avait ses propres défauts, que l'auteur, autant que personne, sait reconnaître et confesser; ensuite, en fait d'obstacles, puisque nous en parlons, ce livre en avait bien quelques autres encore, sans que je compte ici certaines contrefaçons belges, qui n'ont point attendu mon mot d'ordre ni ma permission pour paraître et se répandre.

Quoi qu'il en soit, l'édition de Paris étant épuisée, est-il si opportun d'en donner une autre aujourd'hui? Plusieurs amis m'y engagent : à des amis qui me demandent, je ne sus jamais guère refuser. Ils désirent la réimpression de cet humble petit ouvrage sur l'Italie; je dirai avec le poëte ancien : *Habeat sua fata libellus :* que le livre paraisse de nouveau, puisqu'il n'a point déplu à ces amis si chers, auxquels d'ailleurs il appartient, et pour lesquels seuls il a été écrit dans le temps.

Je l'abandonne d'autant plus volontiers même à ses destinées, qu'il ne s'agit point ici d'un ou-

vrage bien important, sous aucun rapport. Je dirai plus : j'ai tâché de le faire humble et modeste autant et plus qu'il m'a été possible. J'avais mes raisons pour cela.

Premièrement, je l'ai voulu court et petit; c'est une attention dont mes lecteurs me sauront gré, j'espère; je l'ai voulu simple et clair, j'ai pensé qu'on en faisait d'ailleurs assez tous les jours pour ceux qui ne tiennent pas à comprendre ce qu'ils lisent. Je l'ai voulu surtout sincère et vrai; on en lit tant dans le monde qui ne le sont guère! Je crois avoir dit la vérité partout et sur tout, je l'ai dite comme je la voyais et la sentais.

Sans doute on ne s'attend point ici à trouver un livre complet sur l'Italie, un livre qui traite et qui embrasse, dans son ensemble et ses détails, tout ce que l'Italie présente d'intéressant et de curieux. C'est là un tableau riche et magnifique que je laisse à des pinceaux plus habiles, plus savants que les miens, et qui surtout ont plus de temps à donner à leur travail.

Du reste, le titre seul de *mes Vacances en Italie* dit assez ce qu'est l'ouvrage. D'un auteur en vacances, que peut-on raisonnablement attendre, sinon, au lieu de tableaux bien combinés, bien dressés et achevés, quelques esquisses tout au plus, légèrement tracées et ébauchées?

Aussi est-ce bien une simple et très-simple esquisse que j'ai voulu entreprendre, une esquisse de l'Italie; je dis en particulier de l'Italie religieuse et catholique. Je dois avouer cependant

que je n'ai rien négligé, pendant mon voyage et après mon voyage, pour rendre au moins cette rapide esquisse aussi complète que possible. Je n'ai point à m'en repentir; le livre qui avait pris à tâche de dire ici la vérité, toutes les vérités aperçues et reconnues, a été accueilli, a été lu.

Il est bien vrai, je dois en convenir aussi, que toutes les chances lui étaient singulièrement favorables. La vérité qui a pour objet l'Italie, et surtout l'Italie religieuse, catholique, romaine, papale, étant si belle, si riche, si magnifique, comment des lecteurs religieux et chrétiens ne s'y seraient-ils pas intéressés? Je m'adressais à des amis, et nos amis sont toujours si indulgents, alors même qu'ils n'approuvent pas tout. Je m'adressais à la jeunesse aussi, et la jeunesse, quoique si facile en tout temps à tromper et à égarer, elle est si franche, si amie de tout ce qui est sincère et vrai, pouvais-je douter de ses sympathies? Enfin, je m'adressais à toutes les âmes pieuses, simples et droites, à tous les vrais et sincères enfants de l'Eglise; eux encore, et surtout, comment n'auraient-ils pas goûté des récits qui leur parlent justement de tout ce qu'ils aiment et doivent naturellement aimer davantage, qui leur parlent de Rome, de son histoire, de ses monuments, de ses pontifes, de ses peuples, de ses institutions, de ses fêtes et de ses solennités, de ses arts, de ses usages, comme aussi même de ses plaisirs, de toutes ses richesses, de toutes ses beautés, de toutes ses

magnificences. Je le répète, *mes Vacances en Italie* ne pouvaient manquer d'être lues, quoique si peu dignes pourtant et de leur sujet et de leurs lecteurs.

Maintenant, que me reste-t-il à dire encore? Je n'ajouterai plus que quelques mots. L'Italie avait été longtemps méconnue, calomniée, outragée : Rome, en particulier, avait contre elle je ne sais combien d'ennemis répandus partout, et surtout en France, ennemis furieux, qui depuis plus d'un siècle ne cessaient leurs clameurs et leurs attaques combinées. C'était partout contre la ville sainte une guerre à mort, comme au temps des Barbares; mais ici guerre intelligente, savante, philosophique, littéraire, faite avec des livres..., des milliers de livres, avec des récits de voyageurs, avec des anecdotes de touristes et de commis, avec tout ce que la haine enfin et les plus mauvaises passions peuvent trouver sous la main, soit pour détruire, soit pour salir.

J'ai vu le mensonge, et j'ai vu aussi la vérité. Alors je n'ai pu me contenir. J'ai dit, j'ai écrit ce que j'avais vu et entendu.

Puisse ce que j'ai dit ne point gâter la cause que j'ai voulu défendre! Dieu sait combien l'Italie, combien Rome m'est chère; puissent ces pages, écrites pour elles, en les faisant mieux connaître, les faire aussi tous les jours estimer et aimer davantage! C'est tout ce que j'ai voulu en écrivant; en réimprimant mon livre, c'est tout ce que je désire encore.

MES

VACANCES EN ITALIE.

I

A MES AMIS DE FRANCE.

Il y a vingt ans, plus de vingt ans que je médite, que je roule dans ma tête un projet de visite à Rome, à Naples, à Florence, en un mot, à toute cette partie de l'Italie que je n'ai point vue lors de mon premier voyage. J'ai parcouru autrefois la haute, la riche Italie ; mais l'Italie classique, l'Italie savante et lettrée, l'Italie religieuse surtout, je ne la connaissais que par les livres, et ces livres, que pouvaient-ils, sinon ajouter encore à mes regrets de ne

l'avoir point vue? La première fois que je quittai la France, des circonstances particulières et dont je n'étais point maître m'emmenèrent tout droit de Paris à Fiume, en Illyrie, où je passai trois ans de 1810 à 1813, préoccupé de littérature, de poésie, de quelques plaisirs modestes et simples qui allaient assez à la modestie de mon existence et de mes goûts. Je ne me plains point de ces trois années ainsi écoulées. Les peines que j'étais destiné à y éprouver sont loin d'avoir été sans quelques douces compensations, dont mon souvenir leur saura toujours gré. J'ai pu faire alors différents petits voyages, qui m'ont été fort agréables, en Croatie, en Dalmatie, en Istrie et dans presque toute la Carniole. *Dix-huit cent treize arriva.* Tout le monde connaît les événements de cette époque. Contraint par eux, comme tous les Français qui s'y trouvaient alors, d'abandonner l'Illyrie, je partis pour l'Allemagne. Quinze mois après il n'était plus pour moi question de voyage. J'étais en France, j'étais à Paris ou chez moi dans mon village, rêvant beaucoup sur le passé et aussi tant soit peu sur l'avenir. Plusieurs et assez longues années s'écoulèrent ainsi; mais au fond de tous mes rêves se retrouvait le regret d'avoir quitté l'Italie, cette Italie si chère et si pleurée, sans avoir vu Rome, Naples, Florence; une nouvelle position changea mes rêves en espérances; mes désirs s'en accrurent. Je laissai néanmoins au temps toute liberté dans son action lente pour la maturité d'un pareil projet. Le moment s'étant présenté, je n'avais

garde de le laisser échapper. Aussi, une fois ma pensée communiquée à quelques amis intimes que mon départ regardait et le consentement de mes supérieurs obtenu, je hâtai si bien mes préparatifs, qu'en quarante-huit heures tout fut prêt.

Adieu tous mes amis! je vous reviendrai, je vous reverrai; je vous laisse un gage, un sûr gage de retour, mon cœur, qui vous aime et vous est dévoué.

II

DÉPART DE PARIS.

—

A midi 19 avril, je monte en diligence; la société paraît aimable; le voyage sera prompt, s'il continue de ce train. Arrivé à Châlons-sur-Saône, je fais visite à quelques amis connus qui m'accueillent et me font fête. On me montre les curiosités de la ville, les belles et magnifiques promenades, les églises petites, mais propres et bien tenues. Le lendemain, à cinq heures, nous prenons le bateau à vapeur qui part pour Lyon. Le temps est de toute beauté, et c'est chose ravissante que de descendre ainsi la Saône entre les rives les plus gracieuses qui se puissent voir. Heureux coteaux, villages charmants, maisons de campagne bien bâties, ou du moins toujours pittoresquement situées et disposées : tout semble réuni là pour former tableau et tableau des plus variés, des plus animés, des plus enchanteurs. Je ne sache

guères que la Touraine à qui il soit donné peut-être d'en offrir de pareils, sans les offrir plus beaux.

Nous arrivons de bonne heure à Lyon. Un négociant, plein d'obligeance, venu avec nous de Paris, nous conduit à son hôtel, où nous sommes accueillis. Guidés par lui, nous pouvons en peu de temps voir tout ce que la ville renferme de curieux et de remarquable : les quais, les places, les monuments. Nous soupons et nous nous couchons. A quatre heures du matin, il faut être au bateau à vapeur qui nous doit porter à Avignon. Savez-vous la distance d'Avignon à Lyon? Eh bien! en douze ou quatorze heures elle est franchie. La route est donc encore bien plus rapide qu'hier; mais ici nous n'avons plus les jolis coteaux, les coteaux onduleux et verdoyants de la Saône. Les rives du Rhône se sentent de la nature du fleuve. Il y a, dans ces roches nues et élevées qu'on aperçoit, quelque chose de rude, d'audacieux et de menaçant, qui plaît sans doute à l'œil de l'artiste, mais qui effraie aussi. Il faut pourtant dire que, tout en passant vite comme l'éclair, ou comme une nue qui vole sur les vents, nous ne laissons pas que d'apercevoir de temps en temps et de charmants villages et de petites villes fort gracieuses qui nous envoient le bonjour au passage, et même assez souvent d'aimables passagers qui se viennent joindre à nous.

Nous voilà dans le port d'Avignon. Quelle est donc cette population de portefaix qui pullule ici, qui, dès avant l'abord du bateau, le menace, saute

dessus, s'empare de vous et de vos ballots, vous entraîne, vous emporte malgré vous, ne vous laisse plus respirer, jusqu'à ce qu'elle vous ait déposé dans l'hôtel qui lui plaît, et que vous lui ayez payé la somme qui lui convient? On dit qu'il faut aller jusqu'au petit port de Civita-Vecchia, dans les États Romains, pour retrouver pareil accueil. Je ne m'arrêterai point dans Avignon, quoique Avignon ait un palais papal qui fut magnifique autrefois et que notre siècle, suivant toujours ses idées de progrès, a converti en caserne, un hôpital qui se présente grandiose, un jardin botanique, une bibliothèque, un musée assez riche; puis quelques églises, des promenades charmantes, pour l'été et pour l'hiver. Ce que je regrette le plus de ne point voir ici, ce sont les sages et pieux sulpiciens, directeurs du séminaire, pour lesquels j'ai des lettres, et que j'aurais tant de douceur à entretenir un moment, eux toujours si doux et si simples, en même temps que maîtres si parfaits. Mais je suis pressé, et la voiture de Marseille m'attend. Dieu! quelle voiture nous avons là! quels postillons! quels chevaux! quelle route! que cette nuit est ennuyeuse, fatigante, détestable! Arriverons-nous jamais? mais il est midi, et nous finissons pourtant par entrer dans Marseille.

III

MARSEILLE. — DÉPART.

J'ai trop peu vu Marseille : j'en ai regret. La ville de Massilius, des anciens Phocéens, doit mériter et mérite bien certainement de la part des voyageurs plus d'attention que je ne lui en ai pu donner en quarante-huit heures. C'est trop peu d'avoir visité quelques belles rues de la nouvelle ville, quelques promenades ombragées, quelques riches magasins, quelques églises assez peu remarquables. C'est trop peu d'avoir fait le tour du port, d'avoir interrogé et entendu cinq à six négociants, qui m'ont parlé de l'immense commerce fait ici, des avantages d'une pareille position maritime, et par-dessus tout des avantages que doit tirer Marseille de la conquête et de la colonisation nouvellement assurée d'Alger. J'aurais désiré savoir s'il restait quelque chose dans l'éducation et la tournure des esprits marseillais, de cette semence de belles-lettres et de beaux-arts ap-

portés par les fondateurs de la ville rivale autrefois d'Athènes et de Rome. Je pars sans avoir vu personne qui m'ait pu là-dessus donner quelques renseignements satisfaisants. J'en suis désolé, mais aussi voilà ce que c'est que de n'avoir, pour être instruit, d'autres ressources que celle d'une table d'hôte où l'on dîne. Une table d'hôte partout est une assez pauvre école, où d'ordinaire ceux qui savent tout ne disent rien, et où ceux qui ne savent rien parlent de tout et toujours.

Les quarante-huit heures de séjour à Marseille sont écoulées. Lundi 25 avril à midi, nous sommes tous à bord du *François I^er^*, magnifique et royal bateau à vapeur qui doit me porter et me laisser à Civita-Vecchia.

La mer est, ce jour-ci et à cette heure, belle, brillante, étincelante. J'en suis ravi. Hier au soir à la chute du soleil et ce matin à son lever, j'ai voulu la voir d'un point assez élevé sur la rive. Déjà le spectacle était au-dessus de toute parole. Maintenant que, l'ancre levée et les machines jouant avec la force de 140 chevaux, notre vaisseau, poussé au large en un instant et comme d'un seul bond, s'élance et nous lance tous au beau milieu de ces vastes et immenses plaines d'eau qu'on dirait infinies, je ne suis plus à moi. J'admire la mer cent fois plus qu'auparavant. C'est qu'en effet la mer, quand on est au-dessus, quand on ne voit plus qu'elle sous les pieds et le ciel sur la tête, elle est cent fois plus belle alors. Elle est belle..... de l'effroi même qu'elle nous

donne. Du reste, ces impressions si profondes et si vives, il y a déjà bien longtemps qu'elles ne me sont plus étrangères. L'Adriatique longée, traversée tant de fois, m'y a accoutumé jadis. Je dois dire néanmoins que la mer ne m'a jamais tant plu qu'aujourd'hui. Si vous la pouviez voir, ô mes amis! elle est si calme, si plane, si transparente sous ce beau et brillant soleil de printemps qui l'éclaire et la remplit de feux! Elle aussi semble se prêter avec tant de complaisance aux empressements et aux volontés du *François Ier*, qu'on la dirait heureuse elle-même de nous voir voler sur sa surface. Tout le monde l'admire et la bénit. On admire non moins le *François Ier*, ce navire napolitain, superbe et glorieux entre tous, paquebot roi de la Méditerranée, qui, accoutumé à porter les rois de la terre et à Naples et en Grèce, sait s'en vanter et en être fier. On dit qu'il en est de plus légers et qui vont mieux; je n'en sais rien ; mais où trouver bâtiment mieux équipé, maison mieux montée, palais plus splendide en ses appartements? Regardez ces chambres, ce salon doré, ce pont avec ses escaliers, ses rampes, ses galeries. Est-il rien, dans votre faubourg Saint-Germain ou dans votre riche Chaussée-d'Antin, qui présente plus de luxe, plus d'élégance, uni à tout un ensemble d'objets confortables? Je ne le crois point.

Nous sommes ici environ quatre-vingts passagers, qui aux premières places, qui aux secondes, qui, je ne sais encore, dans quelle autre catégorie. Moi j'appartiens aux secondes; et cela va à ma bourse, comme

aussi peut-être à mes goûts. Du reste, j'aurais bien tort de me plaindre. Nous avons fort bonne, fort aimable compagnie : des jeunes gens de toutes les nations, Anglais, Français, Allemands, Espagnols, tous ou presque tous distingués. Deux prêtres espagnols surtout sont là, hommes de mérite, tous deux jésuites, que la liberté nouvelle chasse de leur pays. J'aime à les voir sans cesse l'un et l'autre, objets des attentions, des témoignages de respect et d'affection, que leur prodigue une huitaine de jeunes laïques, élèves qu'ils conduisent à Rome, pour y finir leurs études. C'est une nouveauté, devenue si étrange chez nous autres Français, que de voir des écoliers respectueux et aimables envers leurs maîtres, et des maîtres dévoués et doux à leurs écoliers, que c'est un véritable délice pour moi d'avoir à voyager en société pareille. Les maîtres sont pleins de science ; les élèves, s'ils ne disaient pas qu'ils s'en vont finir leurs études à Rome, et s'ils n'étaient pas si jeunes surtout, on les prendrait pour des maîtres, et j'en souhaiterais de semblables partout. Dieu les bénisse tous !

Notre route s'avance. Il faut dire aussi que le temps se continue magnifique. La soirée surtout se fait belle à plaisir. Tout le monde est sur le pont à regarder et à admirer, les uns la mer et les marsouins qui bondissent par troupeaux, à quelque distance de nous; les autres ont des lunettes braquées sur les rives, et j'entends de douces voix qui disent : C'est charmant ! quelques-uns, et je suis de ce nombre en

ce moment, s'amusent à ce spectacle plus restreint que nous donne le *François Ier*. J'aime à regarder en dedans et ces fournaises pleines de feu, et ces machines puissantes qui, mises en jeu, poussent à leur gré le colosse. J'aime aussi à voir, en dehors et aux deux côtés du vaisseau, ces roues de fer se saisir, s'emparer des vagues qui viennent contre nous, les broyer, pour les chasser ensuite en écume et en vapeurs. Ce sont ces vapeurs, cette écume, toutes ces ondes émues et battues, qui forment au loin, dernière nous, ces deux sillons blancs, traces visibles et triomphales de notre passage.

Nous avons néanmoins le vent contre nous; mais que peuvent les vents contre des machines de cette force? Malgré eux et contre eux, nous avançons fiers et rapides comme des géants. Il y a vingt heures que nous sommes partis de Marseille, et voilà le port de Gênes devant nous. Voilà Gênes *la Superbe*, comme ils disent; Gênes, précédée de ses belles maisons de campagne, que nous admirions naguère sur la côte; Gênes, groupée maintenant en forme de croissant sur le penchant de cette montagne qui fait partie des Apennins; Gênes, enfin, avec ses phares sur ses deux môles, avec son vaste port, avec ses palais, ses terrasses, ses balcons de marbre blanc, avec ses forts qui la dominent et la menacent; espèces de forts *détachés* qui ne lui feraient pas grâce, si elle aussi voulait remuer un jour.

Nous descendons tous. La ville nous accorde de vingt-six à trente heures, pour la visiter.

IV

GÊNES. — DÉPART.

—

J'ai vu Gênes, enfin. Au lieu de vingt-quatre heures, nous en avons passé quarante-huit. Grâce et merci à l'administration du port.

Il y a à Gênes trois, quatre ou cinq belles rues. Les autres sont étroites, sales, obscures. On y compte de nombreux et magnifiques palais : le palais ducal, le palais du roi, le palais Balbi, le palais Philippe Durazzo, le palais Brignole, le palais Tursi-Doria, le palais Serra, le palais Spinosa, avec cinq à six autres dont les noms m'ont déjà échappé; tous d'une richesse, d'une magnificence qui passent encore, et de bien loin, l'idée qu'on avait pu s'en former d'après les livres et le récit des voyageurs. Je ne pourrais dire combien de beaux escaliers, combien de belles colonnes, combien de belles statues, de beaux tableaux, combien de beaux marbres, combien de porphyres, combien d'or, combien de choses pré-

cieuses enfin sont renfermées là dans chacun de ces palais. Les yeux en sont éblouis. On ne sait plus où l'on en est.

Il y a à Gênes des places fort belles aussi, entre autres celle de l'Annunziata. Il y a de belles promenades, dont plusieurs deviendront encore plus belles. Il y a un beau quai. Il y a un pont, jeté en l'air sur deux collines, et à une élévation telle, que l'on aperçoit au-dessous des maisons qui ont six à sept étages. Enfin, et c'est ce qui m'a le plus intéressé, j'ai trouvé à Gênes des églises, comme je désespère d'en revoir jamais, tant il me semble impossible qu'on puisse, quelque part que ce soit, réunir tant de richesse et de magnificence. J'assistai hier soir dans l'église de Saint-Cyr, je crois, à un salut qui passe tous les saluts du monde. Le temple était si beau; les ornements des prêtres étaient si riches; les cierges, les fleurs mêlés ensemble étaient si bien arrangés, si bien disposés; l'église était si pleine; tout le monde y chantait de si bon cœur; les voix m'y semblaient si ferventes; l'orgue et les chants se mariaient si bien, que je restai en entrant tout stupéfait. Aujourd'hui matin, je suis allé visiter la cathédrale dédiée à saint Laurent, où j'ai pu célébrer la sainte messe. J'y ai été bien heureux. Mais, comme on m'avait fait les honneurs d'une des plus belles chapelles, pour n'être point troublé, j'avais besoin sans cesse de fermer les yeux.

La population de Gênes peut s'élever de 120 à 130,000 âmes. M. Dupaty, dans ses *Lettres sur l'Ita-*

lie, parle fort mal des Génoises. Il les trouve mal mises, sans grâce, sans tenue, sans dignité ni convenance dans tout le détail de la vie extérieure et intérieure ; enfin, il n'est sorte de reproches qu'il ne leur adresse. Pauvres femmes de Gênes, qu'avaient-elles donc fait à M. le président du parlement de Bordeaux! Je n'en sais rien, car il ne le dit pas. Pourtant il serait possible que je devinasse un peu ce qui irrite ici le stoïcisme d'un philosophe comme était M. Dupaty. Il a vu des femmes qui allaient à la messe, qui allaient au salut, que dis-je ? qui allaient encore à confesse, à une époque où la philosophie avait apparu dans le monde : il est clair que tout cela cache beaucoup d'intrigues, et qu'il ne saurait y avoir rien de beau et de bon là-dessous. On rit aujourd'hui un peu de toutes ces petites boutades philosophiques. J'ai entendu, tous ces deux jours, certains voyageurs qui ne trouvaient point si mauvaise grâce aux Génoises sous le *mezzaro* qui leur sert de voile. Quant à tout ce qu'il plaît à notre rigide magistrat de répéter cent fois, touchant les excessives superstitions, qui engendrent le sygisbéisme et autres calamités dans le pays, on n'a besoin que d'un peu de bon sens pour en avoir pitié. Un jeune officier suisse, que je trouvai là à table d'hôte hier, s'amusait à faire sur ce sujet des réflexions assez plaisantes. M. Dupaty, disait-il, aurait voulu trouver à Gênes toutes les femmes philosophes, telles que certains cercles en présentaient alors et en présentent peut-être encore en France ; mais, ajoutait-il avec malice,

il est à croire, d'après mon expérience de Paris, que les maris génois, qui avaient aussi la leur, n'eussent point voulu du change.

Tous ces récits sont un peu longs, n'est-ce pas? mes amis. Pourtant je ne vous ai point encore dit que Gênes possédait un trésor au-dessus de tous les trésors, du moins d'après l'estime qu'elle en fait elle-même. Il s'agit du *sacro catino* ou plat sacré qui, selon certaines traditions, aurait été donné à Salomon par la reine de Saba, et aurait servi plus tard à Notre-Seigneur pour la sainte Cène. Ce plat qu'on a cru d'abord être une émeraude, et qui, d'après des observations postérieures, paraîtrait n'être que de verre de couleur, atteste au moins, ainsi qu'on l'a observé, la foi et la bravoure des Génois anciens, qui l'ont conquis à la prise de Césarée, au temps des Croisades. On le peut voir maintenant au trésor de la cathédrale, où il est déposé. Une loi du quinzième siècle punissait de mort en certains cas quiconque eût osé le toucher par esprit de curiosité.

Je ne dois point oublier que Gênes compte parmi ses richesses une université dont le palais est magnifique ; deux bibliothèques, trois théâtres, dont l'un, dit-on, est, après la *Scala* de Milan et le *San-Carlo* de Naples, le plus vaste de toute l'Italie; et enfin un établissement pour l'éducation des sourds-muets, qui passe pour un des plus remarquables et des mieux dirigés de l'Europe.

Vous voyez qu'il peut être permis à Gênes de s'appeler encore *la Superbe*. Cependant, toute superbe

qu'elle soit, il la faut quitter. C'est à regret, à très-grand regret bien certainement que je la quitte aujourd'hui ; mais il est dix heures du matin, et nous sommes tous avertis de nous trouver à bord dans une heure ; j'y serai dans vingt minutes. Notre canot est là tout prêt pour nous recevoir et nous conduire.

V

LIVOURNE. — CIVITA-VECCHIA.

Nous voilà partis pour Livourne et nous voilà arrivés aussi. Avons-nous mis trois heures, c'est tout au plus. Livourne est un port franc où se rendent toutes les marchandises et tous les marchands du monde. Les étrangers qui arrivent vont visiter quelques églises assez riches, quelques couvents, l'église des Grecs et celle des Arméniens, trois ou quatre belles rues, quelques beaux et riches magasins, la synagogue, le lazaret, une belle et vaste place d'armes, qui devient presque ridicule par quelques dizaines de soldats mal alignés qu'on voit là sérieusement, à certaines heures du jour, évolutionner sous le commandement d'un caporal ou de quelque bas officier enroué ; enfin une promenade qui réunit le soir toutes les nations et tous les costumes; voilà à peu près ce que présente la ville la plus marchande et aussi la

plus indocte de l'Italie, comme on l'a dit. Point d'académies, point de bibliothèques, point d'universités, point de colléges, point d'écoles de renom; par conséquent point de savants, point de sociétés qui attirent ou qui retiennent. Que peut-on faire ici?

Livourne est une ville qu'il faut laisser aux commis marchands qui y sont appelés par les intérêts de leur commerce.

Nous partons dès ce soir même pour Civita-Vecchia. De petites barques nous conduisent hors du port. On veut me faire admirer d'ici cette statue célèbre de Ferdinand Ier, qui est là devant nous avec ses quatre esclaves enchaînés à ses pieds. Je regarde, parce que l'on me dit que c'est un chef-d'œuvre, mais je n'aime point cette action représentée. Élevé et nourri dans les idées chrétiennes, j'aime, non les héros qui enchaînent, mais les héros qui délivrent.

Notre *François Ier* nous accueille de fort bonne grâce. Plusieurs passagers nouveaux viennent se joindre à nous, et parmi ces passagers on nomme le fils de Jérôme Buonaparte, qui, lui aussi, s'en va bourgeoisement à Rome, accompagné d'un jeune et joli enfant de sept à huit ans, lequel petit garçon a remarquablement presque tous les traits de son grand-oncle l'*Empereur*. Tout le monde en demeure frappé. Je vois arriver là encore plusieurs Français et Françaises, la plupart négociants, quelques artistes, quelques amateurs de la belle Italie, qui vont chercher son soleil, interroger ses arts, critiquer

ses mœurs, ses usages, ses modes. En est-il quelques-uns du moins qui se proposent ici une étude sérieuse, qui les rende meilleurs ou seulement plus instruits? On pourrait en douter peut-être, si l'on ne faisait attention qu'à toute cette foule d'élégants et d'élégantes dont notre vaisseau se trouve encombré tout à coup.

Mais j'entends le bruit que font les lourdes chaînes qui lèvent l'ancre. Les fourneaux des machines sont allumés ; tout s'agite et se remue au dedans comme au dehors; nous voilà en pleine mer. Irons-nous longtemps de ce train? Le temps a l'air de vouloir changer. Les vents deviennent plus forts, les flots plus turbulents ; le ciel aussi se couvre et se charge. On dirait qu'il y a là-haut des orages qui s'amoncellent, et en bas, au fond des mers, j'entends, je crois, comme des bruits sourds, comme des échos lointains qui nous menacent. Il faut bien qu'un signal puissant et reconnu par tous ait été donné en ce moment à tous les éléments qui nous environnent, pour venir ainsi tout à coup, tous ensemble et de tous les côtés, se ruer sur nous et contre nous. Partout je vois des visages inquiets. Nos dames voyageuses ont abandonné déjà presque toutes le pont magnifique sur lequel elles se tenaient rangées naguères. Les hommes désertent à leur tour, descendant au salon ou dans leurs cabines. Il n'y a plus là que quelques jeunes gens et moi. Pauvres enfants! c'est la première fois qu'ils voient la mer. Ils étaient désireux de la voir; ils n'osent plus la regarder. Mon

Dieu! aussi, que la nuit se fait mauvaise! Cependant, après tout, qu'avons-nous tant à craindre? Le *François Ier* n'est-il pas toujours le vaisseau puissant, le vaisseau roi et souverain de la Méditerranée? Il le disait tout à l'heure; mais qu'importe maintenant ce qu'il dise, il ne nous rassure plus. La mer, qu'on eût pu, il n'y a que quelques instants, croire encore sa vassale, tant elle semblait avec respect et humilité se ployer et courber devant lui et sous sa haute domination, la mer le soulève en ce moment, comme une paille dont elle se joue, et, lançant contre lui des milliers de flots pleins d'irritation et comme de vengeance, elle l'a réduit en deux minutes à la modestie et au silence. On n'entend plus rien : ni les hommes ni les machines n'osent plus remuer. Qu'allons-nous devenir? tout le monde a peur et vomit affreusement. Moi, je ne souffre point; mais j'ai peur aussi, et je prie de toute mon âme. Je pense à vous, ô mes amis, et je me confie en Dieu qui aura bien un peu pitié de moi; ne fût-ce qu'à cause des prières de tant de bons êtres, qui certainement savent trop combien je les aime, pour m'oublier pendant mon voyage. Le tonnerre, les éclairs, les vents, la pluie, le ciel, la mer, tout est contre nous : c'est vrai, et la raison du plus grand philosophe en serait accablée; mais la foi d'un chrétien voit plus haut que la raison humaine la plus élevée. Elle sait dans les orages et les tempêtes que la planche de sapin, qui nous sépare des abîmes, n'est pas tout; une garantie meilleure lui

est laissée; on lui a tant dit et répété quelle puissance avait contre les plus grands et les plus pressants dangers la prière la plus simple, la prière que nous faisons alors ou que font pour nous nos amis; que dis-je, la prière du plus petit enfant qui veut bien y songer; pourrais-je moi n'avoir pas ici confiance? J'espère donc toujours, quoique tout semble désespéré. Vous allez voir à l'instant si j'ai tort. Le jour paraît. Sans doute la mer est toujours affreuse; personne n'ose sortir pour la regarder; tout le monde se tait, quoique tout le monde soit éveillé; les matelots eux-mêmes ne font pas entendre une parole : ce n'est pas là, ce semble, un signe de salut bien rassurant. Cependant rassurez-vous. Le capitaine, qui voit tout du fond de sa cabine, a vu dans un instant le vent changer, et le voilà qui s'est élancé d'un bond et qui commande de hisser les voiles. Bientôt les machines elles-mêmes peuvent jouer. C'est fini, la crise est passée et nous sommes sauvés. Deux heures encore et nous touchons Civita-Vecchia.

Avez-vous jamais senti ce qu'on éprouve quand, au sortir d'une tempête, on vient tout à coup à poser le pied sur la première dalle du port qui vous reçoit? Mon Dieu! qu'on se trouve soulagé, et qu'on est disposé à regarder le ciel avec amour et reconnaissance! Civita-Vecchia n'a pas trop l'air de nous vouloir amuser beaucoup. Nous trouvons là un petit port bâti, dit-on, par Trajan, et qui passe, il est vrai, pour un des plus sûrs de la Méditerranée; mais la

ville est sale, mais cette auberge où l'on nous mène est détestable, mais cette première douane des États Romains prend, je crois, plaisir à nous tracasser, à nous fatiguer, à nous rançonner; mais ces *facchini* ou portefaix nous insultent et nous menacent; mais ces gens qui barbouillent nos passeports, mais ces employés eux-mêmes de notre consul absent nous traitent comme on ferait à Tunis et à Maroc; mais tout ce monde que je rencontre n'a point l'air bienveillant. Dans quel pays sommes-nous tombés? On dit la population de 6,000 âmes; sans doute c'est sans y comprendre les galériens assez nombreux qui travaillent au port. Il se fait nuit, je vais me coucher. Demain nous partons pour Rome, à quatre heures du matin, et notre voiturin nous promet que nous y serons, à deux heures de l'après-midi.

VI

ROUTE DE CIVITA-VECCHIA A ROME.

Notre voiturin est exact au rendez-vous. Il est prêt ; nous voici partis au galop. Nous arriverons vite, car nous avons là un homme qui n'est pas endormi, des chevaux qui ont bonne mine et qui vont bien, une voiture bien outillée et point trop lourde, une route qu'on dit bonne et fort agréable. Il n'est pas cinq heures encore, et nous allons franchir à l'instant la porte de Civita-Vecchia, qui donne du côté de Rome. Je me suis trompé : nous sommes arrêtés ici. Voilà des gendarmes qui demandent nos passeports qu'ils ont vus hier, des douaniers qui nous font descendre, pour visiter la voiture, des hommes du port qui nous persécutent de je ne sais quelles réclamations, puis des soldats qui ont droit à la bonne main, des gens qui nous ont ouvert la portière, d'autres qui l'ont fermée, des pauvres, des

mendiants en foule qui nous appellent *Eccellenza*, et qui, si vous ne donnez pas ou donnez moins qu'ils ne se croient en droit d'attendre, vous sifflent et vous bafouent. C'est vraiment à en mourir d'impatience et d'ennui.

Grâce à notre voiturin, nous voilà pourtant et enfin dehors.

Ce voiturin mérite que je vous fasse faire sa connaissance. Raphaël est un jeune Romain de pur sang romain, comme il vous le dit et comme son langage accentué le prouve. Grand et beau garçon, leste et fort, il ne laisse échapper en toute occasion aucun de ses avantages, et il en a de plus d'une sorte. S'il est voiturin attentif et expérimenté, il est aussi conteur agréable et, qui plus est, poëte. Son père en voulait faire un moine; lui, qui aimait le grand air et les voyages, prend un beau matin une mauvaise calèche et deux chevaux qu'on lui prête, et le voilà sur les grandes routes de l'Italie, qui mène des étrangers, qui s'amuse et gagne de l'argent, trois choses qui se trouvaient fort de son goût. Aujourd'hui, c'est un homme qui a à Rome une bonne maison, qui a quatre chevaux à lui dans ses écuries, qui a deux voitures en continuel mouvement, qui a une femme et des enfants bien portants; il est heureux. Écoutez : avez-vous entendu jamais des récits plus singuliers, des chansons plus bouffonnes, et qui, tous de sa façon, nous font à chaque instant et malgré nous rire et éclater avec lui d'un rire fou, tant les choses dites sont spirituellement folles et le débit

plaisant? Jamais, pour moi, je n'ai voyagé plus gaiement.

La route est magnifique. Nous marchons entre de jolies collines, qui nous donnent à chaque instant, sous le plus beau ciel et par la plus brillante journée du monde, mille perspectives charmantes et toujours variées. Je suis pressé d'arriver, et pourtant je prierais volontiers pour que les chevaux allassent moins vite.

On nous avait fait peur des brigands; il n'y a plus moyen d'en voir; les carabiniers du pape en ont purgé le pays. C'est une des émotions enlevées aux voyageurs et une belle page ôtée à leur *album*.

A quelques lieues au-dessus de Monterone, Raphaël, tout à coup, comme les postillons de lord Nelvil dans Corinne, s'écria avec sa voix forte : *Voyez... voyez... la coupole de Saint-Pierre!* La coupole de Saint-Pierre! m'écriai-je à mon tour : arrêtez; je veux descendre. Je suis à terre aussitôt, et apercevant en effet la coupole sacrée, je ne puis exprimer tout ce que je ressentis alors de joie, d'amour et d'enthousiasme. Il y a des gens à qui pareil mouvement, s'ils en étaient témoins, ferait pitié; je laisse ces sages à leur stoïcisme.

Nous arrivons bientôt. Nons sommes dans Rome. Chose singulière! Moi qui tressaillais naguère à la vue de la haute coupole qui n'en était que l'annonce, maintenant que je suis dans la ville, je me trouve froid, indifférent. Quel mystère plein de misère et de contradiction que notre pauvre cœur! Pourtant

en entrant de ce côté, on passe tout près de Saint-Pierre, devant le château Saint-Ange; on passe le Tibre. Que faut-il donc pour me remuer à présent? Je ne sais plus me définir.

Adieu pour quelque temps. Quand j'aurai vu Rome, je vous en parlerai.

VII

POSITION OU PLAN DE ROME.

Avant d'entrer dans l'explication de Rome, j'ai pensé que je ne ferais point mal, pour moi-même et pour mes amis qui me liraient, de prendre et de tracer au préalable le plan et comme la carte des lieux que nous désirons connaître.

Tout le monde sait que Rome se trouve comme assise sur sept collines; ce qui l'a fait appeler la ville aux septs monts, lesquels sont au nord et au nord-ouest le *Viminal*, le *Quirinal*, le *Capitole;* au sud le *Cœlius;* à l'est l'*Esquilin;* à l'ouest le mont *Palatin* et le mont *Aventin*.

Je commence par le mont Palatin, parce que c'est aussi là qu'a commencé la ville de Rome. L'histoire de ce mont célèbre remonte jusqu'aux temps fabuleux. La royauté, la république et l'empire y rattachent leurs souvenirs les plus précieux. C'est ici

que le bon roi Evandre, chassé de ses états de l'Arcadie par ses sujets révoltés, vint se réfugier auprès de Faunus, roi du Latium, qui l'accueillit et l'établit son successeur. C'est ici que Romulus et Rémus, enfants allaités par la louve, furent trouvés sous un figuier ; ici encore que Romulus, jetant fortement contre terre sa lance de bois vert qui prit racine aussitôt, planta le premier symbole comme le premier jalon de la puissance romaine.

Du temps de la république, toute cette colline se couvrit de belles maisons où allèrent habiter les Gracques, Crassus, Hortensius, Cicéron, Catilina, Sylla, Marc-Antoine et autres familles de distinction. Catulle y fit bâtir des portiques que l'on voit même encore.

Sous l'empire, le mont Palatin conserva sa suprématie. Auguste, qui y était né, y bâtit un temple à Apollon, et un palais pour s'y loger. Ce palais, sous ses successeurs, s'accrut tellement, que sous Néron il touchait d'un côté au Capitole, et de l'autre arrivait à l'Esquilin, renfermant dans son enceinte de vastes jardins, des bois, des étangs, des bains et un grand nombre de somptueux édifices.

Aujourd'hui, de tout cela on ne voit plus que des ruines. Un grand espace du mont Palatin est occupé par la villa Farnèse, villa fort célèbre autrefois et riche d'objets d'art du plus grand prix ; mais le roi de Naples, à qui elle est échue en héritage, a fait enlever les statues antiques, les bas-reliefs et tous les marbres les plus précieux, au grand déplaisir

des Romains, et surtout au grand scandale de quelques légistes praticiens qui lui en contestent le droit.

Du mont Palatin, pour suivre l'ordre d'ancienneté, nous passons au Capitole. Ce mont n'était sous Romulus qu'un rocher nu et inhabité. Le fondateur de la ville nouvelle comprit qu'il lui serait utile d'avoir là une forteresse, et il la fit bâtir. Plus tard, Tarquin l'ancien voulut y élever un temple à Jupiter. En creusant les fondements, on trouva une tête d'homme (*caput*); vite les augures sont consultés, et la réponse est qu'il faut conclure du présage que la ville sera la capitale du monde, et le nom de Capitole est aussitôt donné au mont qui renferme dans son sein de si hautes destinées.

Rome ne tenait plus dans ses limites; débordant tous les jours de ses lignes, comme un fleuve qui grossit sans cesse, elle arriva bientôt aux autres collines. Ainsi, après le Palatin et le Capitole et presque simultanément, tant cette œuvre d'agrandissement allait vite, le mont Cœlius, qui se trouvait plus bas, fut envahi par des milliers d'habitations devenues la demeure de petits marchands et le repaire de voleurs dont la grande ville abondait déjà. Mais ce qui surtout en fit un des quartiers de Rome les plus peuplés, c'est que Tullus Hostilius, troisième roi romain, ayant détruit Alba, fit venir ses habitants captifs sur ce mont, et les aggloméra sous la protection de murs construits exprès.

A différentes époques de la république et de l'em-

pire, on avait établi sur toute cette étendue de terrain des places, des halles, de vastes et riches édifices publics et particuliers dont rien ne subsiste plus, sinon peut-être quelques restes informes qu'on vous montre et qu'on explique comme on peut.

L'Aventin eut à peu près le même sort ou la même fortune que le Cœlius. Peuplé par Ancus Martius, quatrième roi de Rome, qui y amena les habitants de trois ou quatre villes voisines vaincues, ce mont eut aussi ses temples, ses édifices civils et religieux, ses maisons célèbres, ses beaux jardins. Ce fut le mont préféré des plus nobles Romains : d'un Camille, d'un Pollion, d'un Trajan et de bien d'autres. Aujourd'hui toute la colline n'est plus qu'une tranquille solitude, où doivent se plaire les âmes tristes et blessées qui viennent chercher du calme aux peines que le monde, vu de trop près, leur a pu faire.

Rome, comme vous voyez, dès son berceau, avait déjà les bras bien longs. La voilà à son quatrième roi, et elle embrasse quatre monts qui ne font plus avec elle qu'une seule ville. Enfin Servius Tullius, son sixième roi, en achève l'agrandissement, en renfermant dans l'enceinte le *Viminal*, le *Quirinal* et l'*Esquilin*. Des murs très-épais et très-hauts furent par lui construits autour de la ville entière, qui pouvait avoir alors trois lieues de circuit.

Plus tard, bien plus tard, comme Rome allait toujours en s'élargissant au dehors, les murailles cédant de tous côtés au trop plein qui leur échappait malgré elles, l'empereur Aurélien les agrandit. Plu-

sieurs nouvelles collines s'y trouvèrent alors renfermées, entre autres celle du Janicule, du Vatican, du Pincio ; le Janicule et le Vatican à l'ouest au delà du Tibre ; le Pincio tout à fait au nord et en deçà du fleuve. On a écrit que ces murailles d'Aurélien avaient au moins dix-sept lieues de tour. C'est énorme, c'est peut-être même un peu exagéré ; mais enfin il faut penser aussi que Rome était en ce moment, non plus seulement la capitale d'un empire, c'était la capitale du monde connu.

S'il faut en croire la tradition des temps anciens, les trois nouveaux monts, ajoutés à la ville, n'étaient point, ainsi que les autres, sans illustration. Le Vatican aurait été le siége d'un gouvernement dont Saturne était roi. Plus tard les Etrusques y avaient leur principale ville. Je n'ai pas besoin d'ajouter que c'est là aujourd'hui que se trouvent la belle église de Saint-Pierre et le palais si célèbre du Souverain-Pontife, sur l'emplacement même des jardins de Néron, devenus à jamais mémorables par la cruauté de l'incendiaire empereur.

Le Janicule n'est pas moins illustre. Janus y eut sa capitale et peut-être son royaume tout entier.

Quant au mont Pincius ou Pincio, appelé autrefois la Colline des jardins, *Collis hortulorum,* sa célébrité, sans aller si loin, n'en est peut-être que mieux établie. C'est là en effet que Salluste et Lucullus ont épuisé des trésors immenses à élever des maisons de plaisance et d'agrément, telles que les pouvaient concevoir des hommes semblables. Les Domitiens y

vinrent plus tard et en firent même le lieu de prédilection pour leur sépulture. Néron, qui était de la famille, fut enterré là lui aussi.

Toute cette colline est aujourd'hui couverte de promenades délicieuses, soit à la villa Borghèse, soit à l'Académie de France, soit dans cette partie plus élevée qui est entre les deux, et qui, livrée au public, attire tous les soirs, sous les jeunes arbres rangés en allées, le monde élégant de Rome, et en particulier les étrangers, charmés d'y respirer toujours un air pur et frais. En descendant du côté de l'Académie de France, et un peu au-dessous, se trouve un couvent délicieux, couvent cher surtout aux Français, qui aiment à aller là visiter une petite église charmante, bâtie par notre roi Charles VIII, donnée d'abord aux religieux minimes de Saint-François de Paule, et appartenant aujourd'hui à des Dames du *Sacré-Cœur de Jésus*, venues de Paris pour édifier Rome par leurs vertus, pour donner une éducation parfaite aux jeunes Romaines, pour charmer aussi et ravir tout le monde par la belle tenue de leur maison et la bonne musique de leur église.

Dans un plan de Rome on ne peut pas sans doute omettre le Tibre. Et c'est peut-être avec impatience que vous attendez, ô mes amis, que je vous en parle. Le Tibre traverse du nord au midi. On passe d'une rive à l'autre par quatre ponts de pierre, qui sont le pont Saint-Ange, le pont Sixte, le pont *Quattro-Capi*, ou Quatre-Têtes, et le pont Saint-Barthélemi.

Il en a existé plusieurs autres, dont trois ont conservé des ruines encore visibles.

Je me suis complu un matin à suivre le cours sinueux du fleuve, tantôt en marchant sur les rives, et tantôt dans une mauvaise barque, cherchant tous les endroits que l'histoire a rendus célèbres. Je n'ai point été émerveillé. Comment l'aurais-je été? Je pensais à la Loire, cette belle et noble Loire, le fleuve de mon enfance et de mes plus doux souvenirs. Je m'étais imaginé le Tibre deux fois plus grand et plus beau, et je ne trouvais là que le courant resserré et limoneux de la Sambre.

Je ne sais pas si j'ai pu parvenir à vous donner une idée de Rome. Je crains bien que non. Rome a tant été bouleversée, depuis l'invasion des barbares, qu'il n'est pas toujours aisé, même sur les lieux, de pouvoir s'y reconnaître. Les monts ont été abaissés; les vallons se sont peu à peu comblés; les murs d'enceinte ont été changés et déplacés; les habitations se sont agglomérées aux endroits qui autrefois étaient vides, et par contre se sont retirées des quartiers anciennement populeux. Tout cela, pour être compris, demanderait des milliers d'explications nouvelles, qu'un simple récit n'oserait pas toujours donner, de peur de fatiguer à la fin ceux qu'on ne voulait qu'intéresser. Néanmoins je ne saurais terminer ce petit tracé de notre ville sans dire, au moins en abrégé, quelles ont été certaines modifications subies.

Nous n'en sommes plus assurément aux vastes murailles de l'empereur Aurélien. Malgré cela, l'en-

ceinte d'aujourd'hui est à peu près encore de six lieues de tour, renfermant les dix collines dont nous avons parlé. On compte douze portes, dont huit sur la rive gauche, et quatre sur la rive droite. L'intérieur de la ville se divise en quatorze quartiers, comme du temps d'Auguste, quoiqu'il n'y ait guère maintenant qu'un tiers de l'enceinte qui soit habitée, toutes les maisons s'étant jetées et ramassées sur la pointe du nord, depuis le Capitole jusqu'à la porte du Peuple, qui touche au mont Pincio.

Dans cet espace habité, il y a trois belles lignes tirées, ou plutôt trois belles et longues rues qui divisent très-bien le nouveau plan de Rome. Ces trois rues, partant de la porte du Peuple elle-même, où la ville s'en va aboutir en pointe, coupent Rome en trois parties. Celle du milieu, qu'on nomme la rue du Cours, la plus longue, la plus belle, la plus fréquentée, vous mène droit au Capitole. Celle qui est à droite, et qu'on appelle la rue de la *Ripetta*, s'en va, en longeant le Tibre, jusqu'à un petit port du même nom, et de là parvient à la place de Saint-Louis-des-Français. La troisième, enfin, qui est à gauche, la rue *del Babuino*, conduit vers le mont Quirinal. Ces trois rues principales ne manquent point d'autres rues qui les traversent, qui y aboutissent et y conduisent. Il y en a même de fort belles et bien bâties. Ajoutez à ce plan des places, des fontaines, quelques enclos d'hospices et de couvents, des palais, des églises surtout en grand nombre,

et peut-être alors aurai-je réussi, grâce à ce qui aura été suppléé par l'intelligence de ceux qui liront ces détails, à leur offrir une espèce de carte de Rome, sinon claire et bien marquée, du moins assez fidèlement indiquée, pour qu'ils puissent s'y reconnaître au milieu de nos excursions.

VIII

VUE EXTÉRIEURE DE ROME. — PAYSAGE.

J'ai dit la situation de Rome; il peut paraître désirable à quelques-uns de vous, mes amis, de savoir quel effet produit ainsi cette Rome plantée sur ses dix collines, d'où, comme une vaste citadelle, elle semble destinée à commander au monde aussi bien qu'à le protéger et à le défendre.

Ce qui frappe d'abord et à première vue, c'est que notre ville ne ressemble en rien aux autres villes que nous connaissons. La différence se fait sentir plusieurs milles avant d'arriver. Les voyageurs, les étrangers, qui ont visité les grandes cités de l'Europe, sont tout étonnés ici. Partout ailleurs, à certaine distance de la capitale ou de la grande ville qu'ils allaient chercher, des signes avant-coureurs faisaient pressentir qu'ils n'étaient pas loin. Ici tout est changé. Point de mouvement, point de

bruit, point de jolies habitations, point de jardins, point de culture soignée, point de marchands de comestibles, point de promenades, le rendez-vous de bons et naïfs bourgeois, ou d'une jeunesse mêlée qui vient danser et s'amuser; point de légers chars qui vont ou qui viennent, sinon peut-être une voiture anglaise qui passe en poste et qu'on rencontre; point de brillantes cavalcades, point de promeneurs folâtres ou rêveurs, point de jeunes filles qui chantent, point de jeunes écoliers en congé, qui courent et qui jouent, n'annoncent, au voyageur qui arrive, les approches de la ville éternelle. Le silence, la solitude, le désert entoure Rome de tous côtés. Il est des voyageurs à qui cela fait mal; moi je trouvai tout naturel qu'il en fût ainsi. Je dirai même que ce qui blesse et afflige ici les autres, dans leur manière de voir et de sentir, va assez bien à mes idées. J'aime que Rome, qui a été la maîtresse du monde et qui ne l'est plus dans le sens que l'entendent les hommes, prenant maintenant et les sentiments et comme les habits de deuil, qui conviennent si bien à la noble veuve du peuple-roi, à une grande reine détrônée, se retire elle aussi en quelque sorte de la scène de ce monde, monde partout d'ailleurs léger et cruel, qui ne l'approcherait que pour la mieux insulter et la blesser. J'aime Rome ainsi solitaire et silencieuse; elle n'en garde à mon sens que mieux sa dignité. Et puis Rome n'est-elle pas la ville de la religion, la Jérusalem céleste, la capitale d'un royaume à part et tout à fait en dehors des royaumes

de ce monde? Comment ne pas comprendre qu'il lui faut aussi une autre existence, un autre mode d'être et de faire que les autres villes, que les autres royaumes qui ne sont que de ce monde? Que les autres en effet s'agitent, se remuent, fassent du bruit, s'entourent de prestige et d'éclat, cela est dans l'ordre des choses de la terre et du temps; mais Rome, pour entrer et se tenir dans l'ordre qui lui est propre, dans l'ordre des choses du ciel et de l'éternité, doit vivre comme enveloppée, recueillie en elle-même et à l'écart. Or c'est là justement comme elle m'apparaît, quand, pour la trouver, j'ai besoin de passer à travers un désert, besoin de l'appeler en quelque sorte et de la chercher au milieu des ruines et des tombeaux où elle s'est cachée.

Je l'ai trouvée pourtant et tout le monde la trouve. Imaginez d'abord au-dessus d'elle, et comme pour lui servir de dôme, un des plus beaux ciels, des plus magnifiques, des plus solennels qu'il ait été encore donné à l'homme d'admirer. Ainsi le disent ceux-là même qui ont vu l'Orient, qui ont vu Naples, qui ont vu Constantinople. Le Créateur semble l'avoir fait tout exprès pour le peuple-roi, pour la cité-reine, pour la capitale universelle et catholique. Rien n'est comparable à cette richesse d'horizon; soit qu'on en contemple le tableau, alors que le soleil, sorti tout à coup d'au delà des montagnes et gagnant les hauteurs de sa courbe céleste, lance, sur la plaine qu'il inonde, ses feux étincelants et ses splendeurs accoutumées; soit que, ne voulant point tant de jour

et de lumière à la fois, on en vienne épier le déclin, pour mieux saisir les lignes ou en suivre les contours et les lointains ; soit enfin, et bien mieux encore peut-être, alors que le spectacle se présente à l'observateur par une de ces belles nuits romaines, par un de ces clairs de lune, qui ont tant de réputation parmi les artistes et les amateurs de la nature.

Voilà d'abord quel ciel est donné à Rome. Maintenant, si vous abaissez vos regards sur la terre, sans doute vous ne la verrez plus couverte des moissons d'un Cincinnatus, des palais des Césars, des théâtres, des amphithéâtres, des forums, aussi bien que de la plupart des temples autrefois réputés la merveille du monde. Il ne reste plus de tout cela que des décombres, ou du moins quelques ruines informes. Mais vous avez toujours les sept collines primitives et les trois collines surajoutées plus tard à l'enceinte sacrée. La ville ancienne a disparu avec tout son éclat et toute sa gloire ; mais de distance en distance, et à sa place, place jadis si pleine et si bruyante des peuples qui s'y pressaient et s'y heurtaient, vous avez des ruines, qui vous font malgré vous tressaillir d'admiration et d'enthousiasme, ou vous rendent muets d'étonnement : ce sont des temples encore debout, des colonnes, des obélisques, des arcs triomphaux, le Colisée avec ses gigantesques et tout à la fois ses gracieuses et élégantes proportions; vous avez les thermes des empereurs, qui étaient tout ensemble des bains, des palais, des

bibliothèques, des musées et des quartiers militaires. Vous avez des tombeaux, répandus en foule dans toute la plaine et de tous côtés ; vous en avez même qui sont devenus plus tard des forteresses ; tant s'estimaient grands pendant la vie ceux qui les ont bâtis si grands, pour y reposer après la mort. Enfin vous avez de longs débris d'aqueducs et de murailles colosses, ouvrages indestructibles qui ont résisté aux siècles, aux barbares et aux Romains eux-mêmes, vieux restes de force et de puissance qui attestent quel peuple géant a fait ces grandes et immortelles choses.

Voilà un faible et assurément bien maigre aperçu de la Rome ancienne. La Rome nouvelle nous réserve un spectacle d'un autre genre.

Vue du Capitole, on l'embrasse tout entière en trois regards ; ce qui frappe d'abord et ce qui frappe délicieusement un cœur chrétien, en regardant cette ville, c'est la croix triomphante, planant au haut des airs, comme autrefois celle de Constantin, devenue dans ces mêmes lieux le signe de sa victoire : *in hoc signo vinces*. Rome a eu là une belle et noble inspiration. Mieux que d'autres capitales, elle a su comprendre les secrets du ciel. Elle a compris qu'entre lui et elle, la meilleure sauve-garde à placer contre les foudres et les tempêtes, c'était la croix de celui qui tient les tempêtes et les foudres en ses mains. Signe d'espérance et de salut, la croix domine donc à Rome toutes les coupoles, tous les dômes des églises, toutes les chapelles, tous les

édifices, tous les monuments publics et religieux. Comment un œil chrétien n'en serait-il pas ravi? La croix lui rappelle à lui tant de grandes et consolantes pensées! Puis la voir ainsi dans les airs, la voir au-dessus de toutes les choses terrestres : elle semble alors si bien ce qu'elle est en effet, l'heureux milieu entre le ciel et la terre, le point juste où se résume la souveraine misère d'en bas et la souveraine miséricorde d'en haut!

J'ai dit les joies saintes que la croix, vue de la sorte, fait éprouver au cœur chrétien ; les arts m'en voudraient, si je n'ajoutais aussitôt combien l'œil de leurs amis s'y doit complaire lui-même. En effet, cette croix que l'on aperçoit partout, et quelquefois, comme à Saint-Pierre par exemple, à des hauteurs telles qu'on la dirait dans les nues, descendant du ciel ou y montant, la croix produit, comme point élevé de paysage, un des plus heureux effets qu'on puisse imaginer. Sa forme, ses couleurs dorées, et je ne sais quoi d'elle encore, se marie si bien à l'horizon, à l'air pur, aux vapeurs douces qui l'environnent, au ciel bleu aussi sur lequel, en quelque sorte, elle semble attachée en relief! Voilà du moins comme elle m'a apparu; voilà comme elle m'a plu.

Au-dessous du signe vainqueur et resplendissant de tous côtés, sont les coupoles, les dômes, les clochers, les édifices publics, les palais particuliers, les maisons et toutes les habitations des nouveaux Romains. Puis plus bas vous avez et les places et les carrefours, avec leurs belles et incomparables

fontaines toujours jaillissantes, et les rues avec le mouvement des populations qui s'y remuent. Tout cela formant le second, le troisième et quatrième plan du paysage de Rome, y compris cette campagne onduleuse qui l'enveloppe et ces montagnes qui encadrent le tableau, de plus près ou de plus loin ; tout cela, dis-je, m'a paru à moi si beau, si grand, si imposant, qu'en le voyant je n'ai pu m'empêcher de rougir de n'avoir qu'une mauvaise plume au lieu de crayons et de pinceaux habiles, comme il en faudrait, quand on a le bonheur de se réveiller tout à coup, sous un ciel pareil et dans un pareil pays.

Cependant, il faut le dire, il doit se trouver des paysagistes qui sentent ici qu'il manque quelque chose. Ce quelque chose, tous l'auront deviné bien avant moi; c'est une certaine grâce qui, en effet, n'y étant point, laisse du vide au tableau. Le paysage romain est grand, riche, magnifique, mais il est grave aussi; il est sévère même, au moins en beaucoup de ses parties. Ainsi l'ont fait la nature et la dévastation; ainsi l'a laissé la main des hommes depuis des siècles. On comprend qu'il en ait dû être autrement sous l'ancienne Rome; du temps que les sept collines plus élevées et plus marquées avaient, sur leurs sommets et sur leurs versants, les palais brillants des maîtres du monde, les villas célèbres, les élégantes maisons de campagne, les beaux jardins, les bosquets charmants et délicieux, chantés alors par les poëtes les plus délicats de la république

et de l'empire. Alors les collines, aujourd'hui nues, étaient fleuries. Il y avait de la verdure, il y avait l'ombre des grands arbres, il y avait des oiseaux dans l'air, il y avait des vaisseaux et des barques légères qui couvraient et sillonnaient le Tibre; il y avait de belles eaux qui couraient en ruisseaux clairs ou s'étendaient en nappes. Il y avait tout ce qui anime, tout ce qui orne, qui pare, qui embellit un paysage, qui varie les plans, les couleurs, les nuances. Rome a perdu tout cela; mais si la grâce s'est retirée, le grandiose est resté; peut-être même s'est-il accru de toute la majesté des ruines et des souvenirs.

Nous connaissons désormais passablement, je crois, le paysage romain, tel qu'il se présente à première vue et du dehors. Passons à un tableau plus intime de Rome; un tableau d'intérieur est de rigueur ici pour une ville, peut-être la seule en Europe, qui saura toujours inspirer d'autant plus d'intérêt et prêter à notre admiration, qu'elle aura été vue de plus près et observée mieux.

IX

INTÉRIEUR DE ROME. — TABLEAU.

—

Descendu du Capitole où nous étions tout à l'heure, nous voici dans la rue *del Corso*, qui y aboutit; nous voici bientôt au cœur même de la ville, point central du tableau animé que nous voulons tracer. Voyez de tous côtés : que de rues! que de places! que de carrefours! que de fontaines! que d'églises! que de palais! que de colléges! que d'universités, de bibliothèques, de musées, de galeries! que d'hospices! que d'établissements publics et particuliers! que de monuments de tout genre; chefs-d'œuvre antiques, chefs-d'œuvre modernes où tous les arts, l'architecture, la sculpture, la peinture, la mosaïque, la ciselure, la dorure, semblent s'être donné rendez-vous de l'Égypte, de la Grèce, de tous les coins de la terre, comme de toutes les époques de l'art, pour enrichir, pour embellir leur cité

de prédilection, leur capitale à eux, comme la capitale de tous les mondes connus et à connaître. Sans doute de tous ces monuments qui s'offrent dans toutes ces rues et sur toutes ces places à vos regards, il en est bien un certain nombre qui, maltraités, mutilés par les siècles et les hommes, ne sont plus aujourd'hui que l'ombre de ce qu'ils étaient autrefois. Vous voyez des temples qui n'ont plus de péristyle ni de colonnade, ou bien qui n'ont plus que cela, et encore dégradé et à demi ruiné; vous avez des palais, des théâtres, des cirques, des portiques qu'il faut chercher dans les décombres ou qui font partie de quelques misérables masures auxquelles ils ont prêté l'appui de leurs colonnes et de leurs archivoltes. Vous avez des tombeaux dépouillés, des colonnes rompues et renversées, des statues qui n'ont plus de têtes ou plus de jambes ni de bras, des sarcophages, des bas-reliefs brisés et méconnaissables. Spectacle pareil serait ailleurs image de destruction, et voilà tout; ici tout cela fait tableau, et tableau saisissant, qui parle à l'âme bien avant même d'avoir parlé aux yeux. L'effet produit ne s'arrête point là. Il y a dans ces ruines antiques mêlées aux travaux modernes je ne sais quels rapports élevés, quelles harmonies profondes dont on ne peut pas toujours se rendre compte, mais qui à votre insu vous gagnent, et tous les jours davantage ajoutent à vos admirations comme aux émotions éprouvées d'abord.

Cependant, il faut le dire, qui n'apporterait ici

que des pensées vulgaires, des habitudes toutes matérielles de voir et de juger les choses; qui ne viendrait à Rome enfin qu'avec des idées, avec des désirs de voir une ville, comme on en va voir ailleurs, une ville brillante, opulente, élégante au coup dœil, propre et bien tenue surtout, pourrait fort bien trouver la capitale de Romulus et du pape un peu triste. Ces rues que je parcours ne sont pas assurément, à quelques exceptions près, des merveilles du genre. Il y en a de longues, il y en a de courtes; mais pourquoi presque toutes si étroites, si tortueuses, si sales? Que voulez-vous que pense un industriel, un banquier, un commis-marchand, ou même un fashionable touriste, une élégante voyageuse, à la vue d'une ville qui n'a point de bourse, point d'usines, point de fabriques, point d'ateliers en grand, point de bazars, point de maisons de jeu et de plaisir, ni beaux cafés, ni riches magasins, ni boutiques bien étalagées, bien tenues, bien fournies surtout? A peine avez-vous là, dans cette rue *del Corso,* et dans deux ou trois autres, quelques minces détaillants, quelques marchands d'un peu meilleure mine, dont la maison ouverte vous laisse voir un intérieur garni d'étoffes, d'objets d'art ou d'utilité, de parure ou de dévotion; quelques libraires aussi, quelques rares traiteurs, quelques cabinets de lecture enfin, où vous trouvez des livres et des journaux qui prouvent que la police romaine n'est pas si difficile.

Je n'ai point parlé des marchés, et j'ai eu tort. Il faut voir les marchés de Rome. Ils sont sales, ils sont

mal tenus ; mais il y a là des paysans et des paysannes de la Sabine, comme de tous les environs ; et tous ces costumes et toutes ces figures sont pittoresques. Un peintre de caractères et de mœurs doit bien préférer ce tableau animé et varié à cet autre tableau que présente Rome à certaines heures du jour, où toute la ville endormie ne présente plus à l'observateur que des églises, des palais, des établissements publics, des maisons particulières, tout cela fermé; des places solitaires, des rues désertes et silencieuses, des quartiers où vous n'entendez pas une conversation, une parole, un petit bruit, où vous ne rencontrez pas une âme, sinon peut-être un pauvre mendiant infirme, une pauvre femme à qui la faim et les cris de détresse d'une famille ont enlevé le sommeil, et qui viennent là, sous les ardeurs d'un soleil brûlant, demander, à mains jointes et les larmes aux yeux, quelques *bajochi* ou pièces de monnaie que leur voudra bien donner l'étranger qui passe. Mon Dieu! que ce spectacle m'a touché souvent et m'a fait rêver de longues heures!

Mais quoi? Voilà Rome qui se réveille tout à coup, qu'avons-nous de nouveau? C'est aujourd'hui jeudi, dimanche, un jour de solennité et de fête. Regardez cette rue *del Corso*, le Pincio, la villa Borghèse : tout est plein d'équipages, de voitures, de cavaliers, de piétons. Les hommes, les femmes, les enfants, tout est là. Rome est en toilette, et en toilette magnifique. C'est maintenant que je reconnais que c'est ici une ville de *cent cinquante mille âmes*. Tout à

l'heure je l'aurais prise pour la ville des tombeaux, pour la ville des morts. Les morts sont ressuscités, vous ne voyez plus que des vivants. Je ne dirai pas des vivants qui courent : à Rome on ne court point... qu'en carrosse et à cheval; mais on marche, on se promène, on prend des glaces, on aspire l'air du soir, on regarde, et l'on se montre surtout. Aux jours de solennités, de processions ou de feux d'artifice, voilà tout ce monde qui change de direction. C'est à Saint-Pierre, à Saint-Jean-de-Latran, à Sainte-Marie-Majeure, à l'église patronale, à ce château Saint-Ange que se porte la foule. Les rues, les places, les quartiers environnants n'y peuvent plus suffire. C'est un spectacle à vous éblouir les yeux, à vous fendre la tête. Le pape, les cardinaux, les prélats, les abbés, les prêtres, les laïques, les soldats, le peuple, les élégants et les élégantes, les curieux de toutes langues, de toutes nations, de toutes religions; tout est là en masse, qui fonctionne, qui chante, qui parle, qui se pousse, qui rit, qui s'appelle, qui fait des signes et du tumulte. Je n'aime la foule nulle part, parce que nulle part le désordre, la confusion, le tapage n'est aimable. Quand le spectacle n'est que profane, je le laisse volontiers aux amateurs; quand il est religieux, on comprend qu'il me faille le voir. Mais alors je souffre, mon âme se sent blessée de le trouver désordonné, indigne de son objet et des idées qu'il représente, non moins que des personnages qui y figurent.

En somme néanmoins, et telle qu'elle m'apparaît, Rome me plaît. Je l'aime sous tous les aspects, parce

que sous tous les aspects cette ville souveraine de l'ancien monde et du nouveau a toujours à offrir à ses admirateurs quelque beau et noble côté à voir et à étudier, quelque mystère profond et sublime à découvrir et à contempler. Je ne suis donc point de ces voyageurs, de ces étrangers frais arrivés qui blâment, qui condamnent, qui se scandalisent partout. Les uns voudraient trouver ici des amusements, des plaisirs, des spectacles, des salles de bal ou de jeu, des écoles, des clubs, peut-être même des émeutes et des révolutions, tout cela bien conforme au modèle de Paris; et, n'apercevant point ce qu'ils rêvent, ils disent alors qu'il n'y a là que de l'ignorance, de la paresse, de la superstition. Certains autres, esprits rigides et chagrins, qui n'aiment à voir et à découvrir, partout où ils passent, que le vice et le défaut attaché aux plus belles choses, comme la rouille aux plus purs métaux, afin d'avoir le plaisir ou ce qu'ils croient le mérite de les fronder, vont répétant partout aussi qu'ils ne sont point émerveillés, point édifiés. On dirait que, parce que Rome est la capitale du monde chrétien, la mère des églises, la ville par excellence de la religion, il ne doit y avoir là que des saints toujours en prière, que des hommes tous parfaits, et des femmes surtout bien plus parfaites encore; que des cardinaux, que des prélats marchant à pied comme les Apôtres et sans train dans la rue; que des prêtres et des religieux sans distractions dans l'église et à l'autel; que des cérémonies bien faites où rien ne manque; que des processions où personne ne lève

la tête ni les yeux; que des promenades, que des réunions où les étrangers aient tous les regards et tous les honneurs; il faudrait surtout que rien ne se trouvât là, qui ne fût conforme aux intérêts, aux vanités, aux goûts, aux idées de chacun. Or, il faut bien le dire, tout ne va pas, tout ne peut pas même aller de la sorte. Rome a sa manière d'être à elle, elle n'est pas Paris, ni Londres, Vienne, Berlin, Saint-Pétersbourg, et fait peut-être assez bien de s'en tenir à ce qu'elle est et à ce qu'elle a. Du moins pour moi je le lui conseille. Je l'aime telle que je la trouve.

J'aime Rome, non pas seulement, comme font les savants et les artistes, parce qu'il y a là dix collines qui se touchent, des monuments de tous côtés qui attestent sa gloire et ses grandeurs passées, un Colisée qui rappelle tant de souvenirs; un Forum, tant d'éloquence; des arcs triomphaux, tant de victoires; des colonnes, des obélisques, des statues, des ruines, tant de grands hommes et tant de grandes choses.

J'aime Rome, non pas même parce qu'il y a là les plus belles églises, les plus beaux palais, les plus belles places, les plus belles fontaines, les plus beaux musées, les plus belles bibliothèques, les plus riches galeries ou collections connues dans le monde, parce qu'il y a là des hospices admirables pour toutes les infirmités humaines, des colléges pour toutes les sciences, des établissements pour tous les besoins de la vie, pour tous les arts, pour tous les métiers, je dirai même pour tous les goûts, toutes choses qui

font de Rome la ville unique, la ville à part, la ville hors ligne de toutes les villes.

Enfin j'aime Rome, non pas même encore et absolument parce que, prêtre et chrétien, je cesse ici d'être étranger. Je suis dans mon pays, dans ma patrie, dans ma famille, au milieu de tous les miens. Voyez, en effet, n'ai-je pas ici d'abord un père qui m'accueille et me bénit; vieillard vénérable et chef de tous les peuples, à qui tous les peuples ont été donnés et que tous saluent du nom si doux de père? N'ai-je pas ici une mère, cette Église catholique, apostolique et romaine, que toutes les églises et tous les chrétiens de la terre appellent mère par excellence; mère tendre, sainte et féconde, qui nous a engendrés tous à la foi, c'est-à-dire qui nous a à tous donné la vie, qui prend soin de nous, qui répand à flots sur nous les grâces et les bénédictions dont son sein maternel n'est jamais avare, ni encore moins épuisé, malgré le nombre des enfants allaités par elle? N'ai-je pas aussi des frères, tout semblables à moi, qui ont mes pensées, mes croyances, mes sentiments, et jusqu'à mon habit, pour marquer mieux notre intime fraternité? Soldat d'Israël, je suis encore ici comme dans mon camp, car ici je vois le chef de mes chefs, le Roi-Pontife, qui commande à tous; je vois partout et mes pavillons et mes drapeaux. Regardez, examinez bien comme sont nombreuses, comme sont belles, comme sont magnifiques ces tribus saintes et sacrées, toutes rangées comme en ordre de bataille, grande et forte armée, milice docile et

disciplinée, qu'un mot, un seul mot met en mouvement et fait marcher jusqu'aux dernières limites du monde. Certes, en présence d'un spectacle pareil, il y a bien de quoi s'écrier, comme autrefois Bossuet, l'illustre pontife de France : *Que de beauté! que de grandeur! que de force! que de majesté!*

Je ne m'étonne plus qu'il y ait des hommes qui, après avoir visité toutes les capitales du monde, toutes les plus riches, les plus belles contrées de la terre, venus ici tout à coup pour y satisfaire une curiosité de quelques jours, changeant tout à coup aussi et de desseins et de projets et d'habitudes, n'aient plus voulu d'autre voyage, d'autre patrie, d'autre séjour, quelquefois même d'autre religion que la religion de Rome. C'est qu'en effet la ville sacrée, pour peu qu'elle ait affaire à des âmes droites, n'a besoin que d'être vue ou entendue pour convertir à elle. Il n'est donc point difficile de concevoir ici la prédilection de nos voyageurs étrangers. Je la conçois du moins moi pourtant qui ne fais que d'arriver. Comme eux j'aime Rome, à cause de tant de choses admirables, grandes, immortelles, qui sont là et que j'ai sous les yeux. Cependant, je l'ai dit, mettant à part tout cela, je m'explique, mettant à part tout le côté brillant qui frappe davantage les regards et l'attention, il est encore certain autre point de vue dont je n'ai point parlé, et qui à lui seul suffirait pour me rendre cette ville chère et surtout aimable. J'ai dès les premiers jours trouvé à Rome la vie si facile, si paisible, si douce; tant de liberté réelle, quoique non

écrite dans des chartes, dans des lois, dans des placards; liberté domestique, civile, politique, religieuse, que je ne saurais guère, je l'avoue, comprendre ceux qui se plaindraient. Certes qui ne veut point ici mettre sa liberté à troubler, à fatiguer les autres, est assez sûr de n'être non plus fatigué, troublé par qui que ce soit et en quoi que ce soit. On trouve à Rome tout ce qui fait ici-bas le véritable bonheur, tout ce qui peut satisfaire une âme honnête: un gouvernement sage et paternel, des habitants spirituels et bienveillants, des promenades charmantes, attenant à la ville, des environs délicieux, des ressources de tout genre, pour qui aime les études, pour qui aime les sciences et les arts; et pour qui aime la religion, pour qui la veut pratiquer, des sanctuaires ouverts à tous les pas. Que faut-il de plus pour vivre et être heureux, quand, pour jouir de ces choses, on apporte un cœur pur, sensible, chrétien?

X

ROME ANCIENNE.

CAPITOLE.

—

Si Rome, capitale autrefois du monde, a des rivales qui l'emportent aujourd'hui sur elle par la puissance, par la richesse, par la splendeur, par le spectacle imposant de populations plus nombreuses, plus fortes, plus actives, plus industrieuses, enfin par un appareil plus éclatant ou plus redoutable surtout, Rome, pour cela, ne se croit point et a raison de ne se point croire vaincue. Elle soulève son grand et immense drap mortuaire, et nous montre son tombeau, nous montre ses ruines. Il faut bien alors que les peuples l'admirent et restent dans la stupeur, en voyant, en reconnaissant tant de gloire, tant de puissance ensevelies. Le colosse romain est abattu, le géant des nations est mort; mais tout étendu et enterré qu'il soit, il est encore géant,

il est colosse. Demandez ce qu'ils en pensent à ceux qui ont vu seulement une pierre de son Capitole, de son palais des Césars; qui ont vu son Colisée, ses temples, ses arcs triomphaux, ses forum, ses théâtres, ses amphithéâtres, ses cirques, ses thermes, ses tombeaux, ses aqueducs, ses colonnes par milliers debout, et je ne sais quoi encore qui est là, depuis deux mille ans, pour attester aux générations présentes, aux générations légères, inconsistantes et vaniteuses de nos jours, qu'il y eut avant elles, en ce monde, d'autres générations qui les valaient bien, et qui, certes, se croyant bien, elles aussi, par tant de travaux et de gloire, le droit de se dire immortelles, sont pourtant mortes et ont disparu à jamais, ne laissant à leur place que des décombres et des débris; grands et vastes débris, il est vrai, décombres immenses qu'on vient voir de tous les coins de la terre et tous les jours, depuis des siècles, pour y prendre des leçons qui nous élèvent et nous humilient tout à la fois.

Mais au milieu de tant de monuments et de souvenirs romains, par où commencer? Nous n'avons point à hésiter. Marchons droit au Capitole. Le Capitole, c'est le point culminant de l'antique Rome. Montons-y donc, notre visite n'a rien qui le puisse ou le doive émouvoir. Simples et modestes particuliers, chrétiens surtout, hommes de foi, de paix et d'humilité, nous ne venons point, comme Scipion jadis avec éclat, pour y rendre grâces aux dieux : les dieux du Capitole sont morts. Nous ne venons point

comme nos aïeux, ces vieux Gaulois, ennemis et vainqueurs des légions romaines, pour le prendre et l'enlever d'assaut : nos sentiments pour lui sont plus doux et plus pacifiques. Nous ne venons point non plus, comme Corinne, Pétrarque et tant d'autres, pour y être couronnés au nom des muses et du génie : arrivés ici sans gloire, nous n'en demandons aucune. Nous venons chercher, étudier seulement quelques pierres ; nous assurer, avant de leur rendre hommage, si c'est bien Romulus qui les a placées là, en bâtissant sa citadelle, ou Tarquin l'Ancien, en posant les fondements du vieux temple de Jupiter Capitolin.

Hélas ! il faut le dire, le Capitole a perdu tout ce qui fit jadis sa force et sa splendeur. A la place de la citadelle et de divers monuments qui étaient là, vous voyez un palais moderne, bâti, élevé sur des ruines, tout au plus quelques restes de vieux murs laissent-ils apercevoir par derrière, qui était la façade autrefois, quelque chose de leur forte et indestructible construction étrusque. A la place du temple dont nous avons parlé, vous avez, il est vrai, la jolie petite église d'*Ara-Cœli*, une des plus riches en beaux marbres et en belles peintures. Enfin, à la place de la vieille roche Tarpéienne, qui se trouvait de l'autre côté, vous chercheriez en vain ; il n'y a là que de misérables masures qui encombrent des lieux si célèbres. Tout a disparu, tout est changé.

J'ai vu le Capitole ; mais ce Capitole-là n'est plus celui dont le nom seul rassurait ou faisait trembler

le monde : pourtant l'éternité lui avait été promise par ses dieux ; la poésie patriotique et inspirée avait prié pour lui : *Stet Capitolium fulgens.* Oracles, prières inutiles ! Il fallait bien qu'il ne fût pas donné au Capitole païen d'en recueillir les fruits. Il est tombé comme les dieux qui le défendaient. Il a perdu ses remparts et son éclat. Que dis-je ! il a perdu jusqu'à son nom, car ce qu'ils ont mis à sa place s'est appelé et s'appelle encore aujourd'hui *Campi-d'Oglio,* Champs-d'Huile. Il est bien vrai que ce champ d'huile, grâce au pontificat romain, qui vient toujours au secours des grandes ruines et des grands souvenirs, n'est pas sans offrir quelques compensations aux curieux qui accourent en foule chercher encore ici le vieux Capitole. Un pape, Paul III, a parlé, et Michel-Ange, le grand architecte, le grand peintre, le grand sculpteur du seizième siècle, est venu qui a bâti, qui a fait sur l'emplacement de l'ancien un Capitole nouveau. Certes l'œuvre est belle, est digne du grand homme qui en a conçu la pensée, et de l'autre grand homme qui l'a exécutée ; ce palais, cette place, cet escalier, avec tous ces ornements que vous voyez, je veux dire avec ces statues, avec ces beaux chevaux, avec ces trophées, avec ces beaux lions, avec Marc-Aurèle à cheval surtout, qu'on aime tant à trouver là-haut, quoi qu'en disent les critiques, cette richesse au dehors et au dedans de marbres, de bronzes, d'or, de peintures, de sculptures antiques et modernes, tout cela disposé, arrangé, combiné par le génie, fait un monument

magnifique, qui pourra toujours fournir ample et noble matière à l'admiration des curieux, comme aux récits des voyageurs.

Toutefois, je dois l'avouer, mon premier sentiment pour lui n'a été qu'un pénible désenchantement. Ah! si mes yeux avaient vu le Capitole de Romulus, le Capitole tel que tant de grands hommes l'ont monté en triomphe, tel que l'ont gravi nos intrépides aïeux; si j'avais trouvé et la citadelle sacrée avec ses hautes et fortes murailles, et les temples nombreux chargés des dépouilles ennemies, et tout auprès la roche Tarpéienne avec ses cent degrés creusés dans le tuf, teints du sang de Manlius ou de quelque autre sauveur de la patrie ingrate; si en me montrant ces lieux on m'eût dit : Regardez, examinez bien toutes ces choses, les voilà telles que les anciens les ont vues et les ont faites; telles qu'elles étaient quand les rois de Rome, quand les consuls et le sénat, quand les empereurs et le peuple romain venaient ici méditer et jurer sur l'autel de la patrie la conquête du monde, mon cœur en eût bondi tout d'abord. Il n'en a point été ainsi. Il a fallu du temps, de la réflexion et le travail de la mémoire pour arriver à l'émotion. Après tout néanmoins c'est merveille encore et grande merveille, sans doute, que quelques pierres, qu'un lieu, qu'un nom fassent battre le cœur à un homme étranger qui demande un monument ancien et à qui l'on montre du doigt un emplacement où ne sont même plus les ruines de ce qu'il cherche.

XI

MONUMENTS RELIGIEUX. — TEMPLES.

A la tête de tous les monuments d'une ville, il est convenu et certes bien convenable de placer les temples, non pas tant sans doute à cause de l'importance des formes que les arts leur ont su donner, qu'à cause de l'importance surtout des idées qu'ils représentent. Rome l'avait si bien compris, qu'elle en avait bâti de tous côtés, au milieu de ses forteresses pour les mieux défendre, autour de ses forum pour éclairer et fortifier la conscience de ses magistrats, au palais de ses empereurs pour rappeler ceux-ci à la justice, dans ses places publiques et ses carrefours pour contenir ou consoler ses peuples, partout enfin pour le salut et pour la gloire de la patrie, pour lui servir d'intermédiaire auprès du ciel, pour intéresser les dieux en sa faveur, pour en détourner les fléaux, pour attirer d'en haut les bé-

nédictions qui font les grands empires. Maîtres passés en fait de république, et pleins de cette idée mère que la première force des États, comme la meilleure garantie donnée aux nations et aux individus, c'est la religion crue et pratiquée, les Romains bâtissaient des temples tant qu'ils pouvaient. Je ne sais ce que nos hommes d'avenir et de progrès en penseront ; mais voilà comme étaient et pensaient ces vieux Romains, ne comprenant point de progrès ni d'avenir possibles sans temples, sans autels. Aussi, comme je le disais tout à l'heure, ils en voulaient partout ; jusque dans le pays ennemi dont ils se rendaient maîtres, ils aimaient à témoigner de leur respect et sympathie pour eux. Plus ils en trouvaient, plus ils les trouvaient beaux, grands, riches, magnifiques; plus dès lors ils estimaient la nation et les hommes de cette nation. Quand ils n'en trouvaient point, au contraire, ce qu'ils prenaient aussitôt pour signe de barbarie, ils en élevaient ; et, dans leur pensée, élever des monuments religieux, c'était acte bien entendu de civilisation et de propagande, c'était élever les peuples eux-mêmes à la dignité de Romains, à la dignité d'hommes civilisés et avancés, comme on dirait aujourd'hui. Rien d'étonnant après cela que Rome fût remplie de temples. J'ai dit qu'il y en avait là de tous côtés. On en compte encore à l'heure qu'il est à peu près une vingtaine, conservés les uns par leur consécration nouvelle au culte chrétien, les autres abandonnés et peut-être même trop abandonnés à des mains qui

n'en prennent pas toujours tous les soins désirables.

Le plus beau, comme aussi le mieux conservé, c'est le Panthéon, bâti à peu près au centre de la ville actuelle. On loue surtout sa coupole, qui a servi de modèle à celle de Saint-Pierre, et son admirable portique de seize magnifiques colonnes, toutes d'un seul bloc de granit oriental, avec leur base et leur chapiteau de marbre blanc; tout cela, y compris l'entablement et le fronton, passant dans l'estime des amateurs pour les plus belles choses de ce genre que nous ait laissées l'antiquité. On ne saurait dire tout ce que ce temple bâti ou achevé par Agrippa renfermait autrefois de richesses en marbre, en porphyre, en bronze, en or, en toute sorte de métaux précieux; et certes les arts, pour embellir encore l'œuvre d'un tel empereur, ne pouvaient manquer de venir tous ajouter à tant de richesses les merveilles dont ils ont à disposer. Aussi tous les jours voyez-vous là des amateurs, des connaisseurs de tous pays accourir pour y admirer, pour y étudier les ornements sculptés, les festons, les bas-reliefs, mille petits chefs-d'œuvre que le ciseau grec et romain s'est plu et complu à multiplier, comme pour désespérer les modernes. Le Panthéon était, en un mot, la merveille des temples païens. On a dit de lui que c'était le Saint-Pierre de l'antiquité. Je ne sais pas même si nous n'avons pas encore certains artistes qui le préfèrent à Saint-Pierre. C'est à peu près, il est vrai, comme si l'on comparait une jolie et élégante bonbonnière ronde aux grandes et riches pro-

portions du château de Versailles ; mais que dire à des gens qui, dans un temple surtout, tiennent plus à certaine pureté conventionnelle ou à certaine élégance de formes qu'au grandiose d'une vaste conception et à l'effet religieux qu'il doit produire ? La coupole du Panthéon est belle, sans aucun doute ; mais elle pose sur le sol, et c'est là le temple tout entier. Saint-Pierre est une église de 600 pieds de long sur 420 pieds de large, basilique à croix latine et à trois nefs, sur laquelle le hardi Michel-Ange s'en est allé, à force de génie, placer sa fameuse coupole à plus de 400 pieds en l'air. Laissons donc là toute comparaison. Personne ne refuse au Panthéon ce qu'il mérite d'éloges et même d'admiration. On l'a fait tout ce qu'il pouvait être, le plus beau temple du paganisme ; c'est-à-dire le représentant ou le symbole assez exact d'une religion pareille. Consacré jadis à tous les dieux, la religion chrétienne en s'en emparant l'a dédié à tous les saints. Raphaël y avait son tombeau, ainsi que plusieurs autres artistes ; les monuments ayant été transférés depuis au Capitole, on ne voit plus que les inscriptions.

Pour mettre mieux en relief ce joli temple, Eugène IV fit déblayer la place qui est devant, et un autre pape, Grégoire XIII, y fit établir une fontaine, ainsi qu'un élégant petit obélisque, tout couvert d'hiéroglyphes.

Après avoir rendu hommage au Panthéon, il faut aller vers l'Aventin et près du Tibre visiter et ad-

mirer un autre charmant petit temple, converti en église. Je veux parler du temple de Vesta, chef-d'œuvre de grâce et d'élégance que les barbares eux-mêmes et les siècles n'ont pas trop osé toucher. Je n'ai pu, en le voyant, m'empêcher de les en remercier, tant cette délicate petite *rotonde* m'a fait plaisir, dès le premier aperçu. J'y suis allé vingt fois, et toujours, en passant là, ce portique circulaire et ces belles et sveltes colonnes qui le soutiennent m'ont enchanté. C'est bien là un temple de vestales, de jeunes et pures vierges telles qu'on se les peut représenter, d'après l'institution du chaste Numa. Temple consacré autrefois à l'entretien du feu sacré, il est aujourd'hui une délicieuse petite église dédiée par une analogie toute singulière à sainte Marie du soleil. On en cite plusieurs autres que la religion chrétienne a également adoptés.

Si les savants n'avaient pas la manie de vouloir disputer sans cesse et sur toutes choses, j'aurais été heureux d'admirer à mon aise et en conscience, comme je le sentais, cette belle église de Saint-Étienne le *Rond*, qui se trouve vers le Lateran, de l'autre côté du mont Cœlius; mais les savants viennent vous dire et vous crier que cette église n'est point ce qu'on a pensé jusqu'ici, n'est point par conséquent ni le temple de Faune, ni le temple de Bacchus, ni le temple de Claude, ni quoi que ce soit de tout ce qui a été imaginé et répété; que c'est tout simplement une église du cinquième siècle : moi je crois qu'on pourrait tout aussi bien nier cette dernière

supposition. Mais je laisse la dispute, et, quoique intimidé par toutes ces voix discordantes, j'admire de toute mon âme ce bel et magnique édifice rond avec ses cinquante-huit colonnes de toute beauté, de divers ordres et de diverses dimensions, en granit et en marbre.

On ne saurait dire à Rome combien d'églises se sont ainsi emparées des anciens temples. Toutes assurément, et il s'en faut, ne sont point dans ce cas ; mais il n'en est pas une qui n'ait quelques-uns de leurs débris. C'est un portique, c'est un abside, ce sont des colonnes détachées, des marbres, des porphyres, des bronzes ; c'est je ne sais quoi encore qui sent le paganisme et que vous trouvez là sous vos yeux, à la porte, au fond de l'église, dans un coin de chapelle, enfin partout. Voulez-vous voir l'ancien temple de Vesta, où se conservait le *Palladium ?* allez à l'église de Saint-Théodore, et vous trouverez les constructions du vieil édifice presque en entier, à part la voûte et le portail, qui ont été refaits depuis. Maintenant du Palatin passez vers le Capitole, et demandez le temple d'Antonin et de Faustine : on vous montrera un portique magnifique, soutenu par les plus belles colonnes de cipolin qu'on puisse trouver, tout cela surmonté d'un riche entablement, d'une frise chargée de bas-reliefs charmants ; les noms d'Antonin et de Faustine n'ont point été effacés, on les lit au front du temple, qui est aujourd'hui l'église de Saint-Laurent *in miranda.* A quelques pas de là, l'église de Saint-Cosme et de Saint-Da-

mien a pris le vieux temple de Rémus et de Romulus.

Ailleurs c'est le temple de la Fortune virile, autre vieux temple bâti par le roi Servius Tullius, qui a dû céder et son emplacement et ses jolies colonnes cannelées et une grande partie de ses ornements à une église arménienne catholique.

Je ne finirais pas si je voulais et pouvais ainsi tout annoter.

Du reste, c'est un bonheur pour tous ces temples anciens d'avoir passé sous la sauve-garde sacrée du christianisme: car sans lui que seraient-ils devenus? Voyez ce que les barbares et les siècles ont laissé des temples de Jupiter tonnant, de la Concorde, de Vénus et de Rome, de Minerva Medica, de Nerva, d'Antonin et de tant d'autres enfin qui, si nombreux et si riches autrefois, n'offrent plus à la curiosité de ceux qui les cherchent que des débris et des décombres. Sans doute tels qu'ils sont, on aime encore à les retrouver; ces quelques colonnes debout, ces lambeaux de frises et de corniches, ces pans de murs déchirés, ces grands morceaux de voûtes qui s'affaissent, tout cela va merveilleusement au paysage de l'ancienne Rome, tout cela plaît au souvenir et à l'imagination. On serait presque tenté même de bénir ces ruines, pour les émotions qu'elles vous donnent. Belles et nobles ruines, que vous m'avez causé de profonds tressaillements! Vous tombez de toutes parts. Pourtant n'y a-t-il pas à Rome des administrations, des commissions artistiques, savantes,

habiles, chargées de prendre soin de vous ? Rien de ce genre ne manque ici. Quel malheur que la religion se soit retirée de vous, ou que vous n'ayez pu vous rapprocher d'elle et vous donner à elle ! Moins riche, moins savante même que les administrations civiles qui puisent au trésor de l'État, elle eût pour vous fait davantage et bien mieux. Elle seule elle est la vie, et seule aussi apparemment elle la sait communiquer à ce qu'elle touche. C'est là son don à elle, sa vertu, son privilége enfin partout et toujours.

XII

MONUMENTS RELIGIEUX. — TOMBEAUX.

Nous avons vu les temples de Rome païenne ; visitons les tombeaux. C'est les placer dans l'ordre et au rang qu'ils doivent occuper. Eux aussi en effet ont une signification, je dirai plus, une grande signification, une grande valeur religieuse, morale, intellectuelle. Quoi de plus intéressant sur la terre que des tombeaux? La religion, la philosophie, l'histoire, les arts, notre propre sensibilité ne sauraient trouver rien qui prête davantage à leurs méditations, à leurs inspirations, à leurs émotions. Sans doute les tombeaux païens ne sont pas et ne peuvent être, quant à leur expression et à leur signification, ce que sont devenus les nôtres sous l'empire de nos croyances plus pures, plus saintes, plus spirituelles. Dans les uns comme dans les autres, il est vrai, on voit la pensée de l'immortalité qui plane et qui do-

mine au-dessus de toutes les autres pensées ; mais l'immortalité du paganisme paraît un peu matérielle. En considérant ses emblèmes, on sent qu'elle tient bien plus à la terre qu'au ciel, bien plus à la mémoire des hommes qu'aux récompenses de la divinité, bien plus enfin à la satisfaction des sens qu'aux pures jouissances promises à l'âme vertueuse. Malgré cela, on y peut trouver toujours et de grandes et de salutaires leçons et des pensées et des sentiments qui font du bien, et quelquefois même des consolations et des secours d'un ordre élevé dont certaines âmes venues là avaient besoin et qu'elles sont alors si heureuses de recueillir. Pour mon compte, c'est avec un profond souvenir de reconnaissance que je veux toute ma vie parler des vieux tombeaux romains.

Parmi tous ces tombeaux antiques, il en est de très-grands, de très-magnifiques, comme j'ai déjà dit, et ceux-là ne m'ont pas toujours le plus intéressé. Vous avez bien entendu parler quelquefois du château Saint-Ange, lequel a soutenu des siéges, lequel est encore aujourd'hui et un fort et une prison ; eh bien ! c'est là le tombeau que s'était bâti l'empereur Adrien. Il faut avoir été Adrien lui-même, cet empereur architecte qui avait des palais magnifiques partout, qui avait, sur la route de Tivoli, la plus vaste, la plus étonnante *villa* du monde ; il fallait en un mot un génie comme celui-là, ami des grandes choses et des grandes dépenses, pour imaginer un monument pareil. Quand on ne l'a pas vu, impos-

sible de se faire une idée de ce qu'il est ; quand on le voit, tout le monde vient vous dire encore qu'il n'est pas moins impossible de se faire une idée de ce qu'il était, tant il y avait là de marbres, de pilastres, de colonnes, d'entablements, de statues, de richesses de tout genre et de tout ordre. Jugez de la merveille. Quoique dépouillé maintenant de ses antiques et splendides ornements, c'est toujours là un admirable tombeau, ne fût-ce qu'à cause de sa grandeur et de ses magnificences intérieures. Sa position sur le Tibre, non loin du Vatican, auquel il communique, du reste, par un vaste souterrain, sa forme ronde aussi qu'on estime de près de 200 pieds romains de diamètre, tout cela se prête on ne peut mieux à un des spectacles les plus fréquentés de Rome : je veux parler des feux d'artifice qui ont lieu deux fois l'année, et qu'on appelle *girandoles.*

Avant le tombeau d'Adrien, j'aurais dû peut-être citer comme merveille première, et merveille incomparable du genre, du moins en ces lieux, le mausolée d'Auguste, placé non loin du Tibre aussi, et en deçà de la porte du nord ou Flaminienne. Ce nom de mausolée, c'est peut-être la première fois qu'il est donné dans le langage des peuples à un tombeau. Les Romains le donnèrent à celui-ci, voulant par là témoigner pour lui toute leur admiration, en le comparant au tombeau que la fameuse Artémise fit ériger à Mausole son époux. D'après le récit des anciens, il paraît en effet que ce monument impérial pouvait rivaliser de grandeur et de magnificence

avec celui du roi de Carie, réputé partout pour une des merveilles du monde ancien. On ne peut plus guère aujourd'hui juger du mausolée d'Auguste que par l'étendue du terrain qu'il occupait, par quelques restes de chambres sépulcrales, par des ruines enfin qu'on aperçoit encore. Sur tout cet emplacement on a fait construire une espèce de cirque olympique où viennent, dans l'été, quelques troupes d'écuyers ambulants donner le spectacle en plein jour aux Romains. Quel revirement de fortune et de destinée ! Voilà un grand empereur qui veut et qui croit assurer le repos à ses cendres et aux cendres de ses successeurs, et le mausolée si vaste, si riche, si magnifique qu'il fait bâtir tout exprès, n'est plus, au bout d'un temps donné, qu'un théâtre bruyant livré tantôt à des chevaux qui courent et qui dansent, tantôt aussi à des taureaux, à des bœufs qui combattent, puis à des baladins qui font sur la corde des tours de force et des sauts périlleux, et enfin à une multitude, pour mieux dire, à une foule tumultueuse et désordonnée d'hommes, de femmes, d'enfants qui crient, qui battent des mains, qui jettent des huées à vous étourdir.

Laissons là le tombeau d'Auguste, d'autres mieux conservés ou plus intéressants nous appellent.

Vers le Capitole, j'ai vu celui de Bibulus le plébéien, à qui le sénat et le peuple avaient décerné cet honneur, en mémoire de son courage et de sa probité, *honoris virtutisque caussa*, comme dit l'inscription. On aime pareil témoignage rendu par la

patrie à la vertu et au mérite d'un simple citoyen : c'est le moyen d'en avoir de bons. Rome savait trop bien s'y connaître pour s'y tromper. Le tombeau de Bibulus n'est plus entier ; mais sa façade aux quatre pilastres doriques est encore debout; mais quelques restes d'architrave et de frise se font encore remarquer par une élégance qui atteste que le monument est d'une des plus belles époques de l'art.

La pyramide de Caïus Cœstius, à la porte d'Ostie, est un des tombeaux les mieux conservés de Rome. Faite sur le modèle de celles d'Égypte, elle a, dit-on, 113 pieds de haut, et chacun de ses quatre côtés en a 67 par la base. On vante assez les peintures anciennes qui se trouvent dans la chambre sépulcrale. Ce Caïus Cœstius n'a d'autre célébrité du reste que d'avoir été, sous Agrippa, un des sept *épulons* ou officiers de bouche chargés de traiter les dieux à certaines solennités, emploi lucratif, à ce qu'il paraît, dont il a su tirer profit.

Mais quittons Rome et prenons la voie Appienne. C'est la route des tombeaux; tous les environs en sont couverts : en voici d'abord un qui m'est indiqué et qui est en effet bien beau, bien conservé encore. Celui-là, ce n'est point un monument érigé à un consul, à un empereur, à un grand homme de la république ou de l'empire. L'inscription porte un nom moins redoutable, moins retentissant. Avez-vous entendu parler de *Cecilia Metella?* Fille de Quintus Creticus et femme de Crassus, morte toute jeune et adorée de son père et de son mari; son

mari et son père, inconsolables de l'avoir perdue, lui consacrèrent ce magnifique tombeau; neuf à dix fois, pendant mon séjour à Rome, porté de ce côté, je l'ai vu, je l'ai visité, et à chaque fois je ne saurais dire combien m'a touché la vue de ce monument. Certes ce n'est point parce qu'il est grand et haut, parce qu'il est riche de marbres et de sculptures, parce que sa forme ronde offre une large et élégante circonférence, parce que son entablement est noble ou que la frise qui l'entoure est belle et ornée de festons; non, ce n'est point, ce ne peut point être à cause de tous ces détails, si charmants d'ailleurs, ou de cet ensemble si harmonieux, si bien approprié au genre de l'édifice comme à la spécialité de sa destination, que je le visitai si souvent, que je restai quelquefois si longtemps à le regarder; des pierres, du marbre, quels qu'ils soient, et dans quelque ordre qu'on les ait disposés, n'ont point sur moi d'ordinaire tant d'empire. Il faut qu'il y ait ici un charme secret que je ne connais pas, charme indépendant de l'art et des objets visibles, qui m'attire et m'intéresse. Ce charme je ne cherche point à me l'expliquer. Je me trompe, je me l'explique maintenant. Nous avons dit que *Cecilia Metella* fut une fille adorée de son père, fut une épouse adorée de son mari : ce sont là deux couronnes auxquelles on est bien forcé de rendre hommage. Et, quand on se rappelle aussitôt que la noble tête qui les porta y joignait celle encore du printemps de la vie, comment à la vue de ce tombeau n'être pas touché? Pour moi

donc, quand je le regarde, je crois voir comme une ombre couronnée, image pure et demi-céleste qui plane au-dessus. Or, pareille image fait toujours impression, je dis, fait toujours du bien; elle remue, en ceux qui y sont attentifs, les plus touchants souvenirs; elle fait penser à la vertu, au charme et au prix de la vertu : honneur au tombeau de *Cecilia Metella !*

Mais avançons dans cette route. Voici les monuments tumulaires de tous côtés. On parle ici d'un tombeau de M. Servilius Quartus et de sa famille. Les autres, dépouillés de leurs ornements et de leurs inscriptions, sont restés et restent ainsi depuis des siècles tout à fait inconnus. Je n'ai pu contenir mon étonnement et mon admiration, surtout quand notre guide nous montra le champ des Horaces et des Curiaces, champ carré, environné autrefois d'un mur d'enceinte dont on voit encore des restes de construction primitive romaine. J'en parle ici, parce que c'est ainsi que, selon la tradition antique, ont été enterrés les combattants, à la place même où ils avaient été frappés.

Nous sommes en cet endroit à près de deux lieues de Rome, et l'on donne le nom de vieille Rome néanmoins à toute cette campagne, et le peuple romain vous assure encore que la ville ancienne arrivait jusque-là. Je n'en sais rien : qui peut dire jusqu'où pouvaient aller autrefois les faubourgs de cette capitale du monde? Tout ce que je puis répéter, c'est que les tombeaux sur cette route deviennent de plus en plus multipliés jusqu'ici.

Nous n'irons pas plus loin. Revenons au contraire sur nos pas. En rentrant par la porte Appienne et à quelque distance, on trouve, dans un enclos de vigne, un tombeau bien illustre dont nous n'avons point parlé : c'est celui des Scipions. Les Romains, selon Plutarque, repentant de leur ingratitude envers le vainqueur d'Annibal, le lui auraient fait ériger, quelque temps après sa mort. Si Plutarque n'était pas là une si grande autorité historique, on pourrait bien plutôt croire que ce monument fut érigé en effet à Lucius Scipion, surnommé l'Asiatique et frère de Scipion l'Africain. Tout le monde sait que celui-ci, mort à Linterne, près Naples, avait là son tombeau sur lequel est resté écrit, jusqu'au saccage de Genseric, ce mot connu : Ingrate patrie, tu n'as pas même mes os : *ingrata patria, nec ossa quidem mea habes.* Une autre raison, c'est que le sarcophage, le seul trouvé dans le tombeau de Rome, porte l'inscription de Lucius Scipion, et qu'il n'est nullement question de Scipion l'Africain, omission qui ne se conçoit guère, quand on réfléchit à la circonstance présumée qui aurait donné lieu à ce monument. Quoi qu'il en soit, le tombeau m'a fait battre le cœur. Il a perdu son second étage, ses statues, ses colonnes, tous ses ornements; mais lui, qu'a-t-il besoin de tout cela pour donner de l'émotion à ceux qui le voient? Je ne puis dire de quel profond respect surtout j'ai été saisi alors qu'en entrant dans son souterrain j'ai vu là toutes les inscriptions : je me mis à réciter tout ce que je savais

par cœur de mots connus, de noms fameux, de lieux célèbres, toutes grandes choses, tous grands souvenirs qui se rattachent à l'histoire de cette illustre entre toutes les plus illustres familles du monde. Je sortis enfin, et, me rappelant en ce moment les injustices anciennes de la patrie envers les grands hommes de cette famille, je m'écriai en regardant Rome : *Gloire et respect au tombeau des Scipions.*

Dans le même enclos, on a découvert, il y a quelques années, un autre tombeau fort intéressant, celui de Cn. Pomponius Hylas et de Pomponia Vitaline. On dirait une espèce de colombier, et même les Romains donnaient ce nom à ces sortes de monuments, destinés à recevoir les cendres non-seulement du propriétaire, mais encore des esclaves et des affranchis, en un mot, de toutes les personnes attachées à la maison, n'importe à quel titre. On compte, aux environs de Rome, plusieurs de ces *colombaria*. Les principaux sont ceux des affranchis d'Auguste, de Livie, du consul Lucius Arruntius et autres tout à fait inconnus.

Je n'ai point parlé du tombeau dit de Néron, situé au delà du Tibre, à quelques milles au nord de Rome et assez près de Ponte-Mole, sur la voie Flaminienne ; tout le monde sait, excepté le peuple, qui ne veut ici ni lire ni écouter, qu'il ne s'agit nullement de Néron, par rapport à ce monument. J'aime bien mieux qu'on me dise que c'est là un tombeau, qu'une jeune et pieuse fille fit élever à son père et à sa mère après leur mort, en reconnaissance de la tendresse

qu'ils lui avaient portée et des bons soins qu'elle en avait reçus. Alors il devient touchant, lui aussi. Il cesse du moins d'être un scandale et une honte pour l'espèce humaine.

Adieu aux nombreux tombeaux de l'ancienne Rome! Je ne les oublierai point. Ils ont fait passer dans mon âme des pensées nobles et des sentiments doux; je les en remercie. Sans doute, comme nous avons dit d'abord, le paganisme n'a pu leur donner ce qu'il n'avait pas. Une croix dessus m'eût autrement touché que des frises à festons et à têtes de bœufs, que des noms d'empereurs ou de consuls, écrits orgueilleusement sur le marbre. Mais, enfin, j'ai pris ce que j'ai trouvé; et il y a, du reste, dans ces vieux tombeaux tant de grandeur, tant de gloire humaine ensevelie, et je dirai presque néanmoins toute vivante, toute palpitante encore, malgré deux mille ans passés dessus; il y a dans la position qu'ils occupent, aux portes de la ville et sur tous les chemins les plus fréquentés, une intention philosophique si haute et si profonde tout à la fois; sous le rapport même de l'art et du paysage, un charme si réel, si touchant y est attaché, que, tout en déplorant ce qui leur manque, je ne puis aujourd'hui que leur exprimer tout mon bonheur de les avoir vus, tout mon regret de les avoir quittés.

XIII

MONUMENTS PUBLICS CIVILS ET PROFANES.

De tous les monuments de l'ancienne Rome, après les monuments religieux, le plus renommé, le plus célèbre, le plus sacré même par les grandes choses dont il a été le théâtre et le témoin, c'est bien sans doute et incontestablement celui que Rome et le monde ont appelé le *Forum Romanum*.

Établi dès le temps de Romulus et de Tatius, ce ne fut d'abord qu'une place publique, un marché; puis on bâtit tout autour, sur un plan carré long, un portique à deux étages, dont le premier tout entier était consacré à des boutiques, et le second occupé par des bureaux, pour la perception des impôts. Derrière ce portique et y attenant, s'élevèrent bientôt divers bâtiments ou espèces de palais considérables, connus sous les noms divers de *curia* ou salle du sénat, de *comitium* ou salle des assemblées

populaires, de *grœcostasis* ou salle des ambassadeurs, de *tabularium* ou salle des tables de bronze sur lesquelles étaient écrits les sénatus-consultes et autres actes principaux de l'autorité romaine, trois basiliques, des temples, des arcs triomphaux, des colonnes, des statues, et je ne saurais dire combien d'autres monuments encore qui, tous rangés et ordonnés par les premiers architectes du monde, faisaient du *Forum Romanum* la plus belle, la plus riche, la plus magnifique place qui fût sur la terre. Elle en était surtout la plus auguste, par sa fameuse tribune aux harangues, posée au milieu. Une grande partie de toutes ces magnificences ont disparu. Le sol est ras, et là où retentissaient autrefois les puissantes paroles des plus grands, des plus nobles orateurs romains; là où tout un peuple passionné, enthousiaste, quelquefois même en émeute, se ruait tout à coup, applaudissait, menaçait, selon qu'on l'avait mû et poussé ce jour-là, aujourd'hui à cette même place, ce qui vous frappe en y entrant, c'est la solitude et le silence. Du reste, le *Forum Romanum* est à peu près redevenu ce qu'il était primitivement, un champ de foire, pour la vente des bœufs, à certains jours, ce qui l'a fait surnommer *il Campo vaccino.*

Rome avait en outre huit à dix autres forums. Les plus célèbres étaient ceux d'Antonin, de Trajan, à cause surtout de leurs belles colonnes, puis ceux de Jules César, d'Auguste, de Nerva, de Domitien, le *forum boarium*, le *forum olitorium*, tous fort

riches de monuments dont quelques-uns sont restés et font encore l'admiration des étrangers et l'ornement de Rome nouvelle; mais un monument bien autrement important, bien mieux conservé surtout nous appelle. Passons tout le Forum Romanum et au delà de l'arc de Titus; voyez-vous maintenant quel colosse de pierre s'élève devant nous? c'est le Colysée, *il Colosseo*. Le Colysée, c'est-à-dire ce monument colosse resté debout malgré les siècles, les Vandales et les Romains eux-mêmes; le Colysée, c'est-à-dire ce cirque bâti par Vespasien, à forme ovale et dans des proportions qui passent, dit-on, 1600 pieds de circonférence et 150 de hauteur, environné extérieurement de trois rangs d'arcades élevées les unes sur les autres, entremêlées de demi-colonnes du plus heureux effet; le Colysée, c'est-à-dire encore cet amphithéâtre, cette arène aux souvenirs sanglants, où l'on vit aux prises des milliers de gladiateurs et des milliers de bêtes féroces, où l'on vit surtout déchirés, mis en pièces par les lions, les tigres, les léopards, nos généreux, nos invincibles, nos innombrables martyrs chrétiens, aux cris et aux applaudissements de cent mille spectateurs qui étaient là, hommes, femmes, enfants, tous ne respirant que carnage et que sang. Et pourtant c'étaient des empereurs vantés, préconisés de nos jours, comme étant les délices du genre humain; c'étaient des philosophes graves, sages, qui, un moment auparavant et un moment après, parlaient, écrivaient, dissertaient au long sur l'huma-

nité, sur la tolérance, presque aussi bien et quelquefois même mieux que nos philosophes du dix-huitième siècle; c'étaient de douces, de délicates, de sensibles petites païennes ou mondaines, comme vous voudrez, à qui le pli d'une feuille de rose faisait mal, quand un de leurs membres venait à rencontrer un si rude contact. Que le paganisme était donc cruel, lui à qui pour l'amuser il fallait des spectacles pareils! Que le christianisme dès sa naissance se sentait donc aussi une force singulière, lui qui, pour triompher de tant de cruauté, n'amena pendant trois cents ans au combat que des hommes désarmés, des femmes timides, de jeunes vierges et des enfants! Le Colysée est un grand monument qui renferme et qui donne au monde de hautes leçons. On dit que douze mille Juifs, amenés captifs à Rome par Titus, épuisèrent ici leur vie à travailler, à entasser pierre sur pierre. Singulier rapprochement! Est-ce donc que partout et toujours les Juifs ont été destinés à bâtir pour les chrétiens, à poser les premiers fondements de leur gloire et de leur triomphe? Les réflexions nous pourraient mener loin; revenons à notre sujet. Le Colysée n'est plus ce qu'il a été. D'amphithéâtre, d'arène, de citadelle même et d'hôpital qu'il fut autrefois, selon les âges qu'il a traversés, il est tout simplement devenu aujourd'hui une grande solitude, enceinte de hautes et larges murailles dont il se détache tous les jours quelques pierres, quelques vastes blocs, malgré les soins qu'on en prend, depuis un certain nom-

bre d'années. Je l'ai visité souvent, le matin, le soir, en plein midi, et une fois même aussi par un fort beau clair de lune où, seul avec un ami pieux, après nos observations faites sur le monument ainsi vu et si imposant alors, nous fîmes nos prières aux quatorze petits autels qui forment les quatorze stations du chemin de la croix, établi dans l'enceinte. Puis, nous prosternant au pied de la croix qui est au milieu, nous chantâmes cette belle strophe du *Vexilla : ô Crux, ave, spes unica!* etc.

Quel temple, quel moment choisi pour la prière! Nous ne pouvions plus sortir. Nous sortîmes pourtant enfin, mais émus, pénétrés tous deux jusqu'aux larmes.

Adieu au Colysée, adieu à ses grandes, à ses belles, à ses solennelles ruines! adieu au champ sacré qui s'est si souvent, si longuement abreuvé du sang de nos frères! adieu à l'enceinte sacrée où toutes les puissances de l'empire paien ont dû céder la place à la croix de bois qui les a vaincues! Si j'étais maître néanmoins, cette croix, cette humble croix, qui ressemble encore à un instrument de supplice, aurait bientôt changé de forme et d'attitude. Je la mettrais en l'air à cent pieds au-dessus de ces murailles. Je la ferais forte et puissante, soutenue par des anges qui emboucheraient la trompette, comme il est écrit qu'on la verra au dernier jour du jugement. En un mot, j'en voudrais faire ici, autant que possible, le signe redoutable et resplendissant de la justice et du triomphe.

Voilà ce que je disais en sortant de là. Le lendemain ce fut un jour de visite à d'autres monuments anciens. Je voulus voir d'abord les arcs triomphaux dont on m'avait tant parlé. Rome en compte huit debout. Les plus beaux sont au Forum ou près du Forum. Là, en effet, vous avez, attenant au Capitole, l'arc de Septime Sévère, en marbre grec avec ses trois arcades, décoré de huit colonnes cannelées et de bas-reliefs. Plus loin et au delà du Forum, après avoir admiré et les trois colonnes, seuls restes du temple de Jupiter Tonnant, et la colonne de Phocas et quelques belles ruines d'architecture, qu'on suppose être des restes de la *Græcostasis*, vous arrivez à l'*Arc de Titus*, élevé en son honneur, après la conquête de Jérusalem. Cet arc est le plus petit de tous. Il n'a qu'une seule arcade, ornée autrefois de chaque côté de quatre colonnes cannelées; il n'y en a plus que deux aujourd'hui, ce qui n'empêche qu'il ne soit encore généralement réputé le plus beau, à cause sans doute et surtout de ses bas-reliefs, que tous les artistes viennent admirer. Les Juifs de Rome, dit-on, ne passent jamais dessous. Ils ont raison : les Juifs verraient leurs aïeux conduits enchaînés, les dépouilles du temple, la table d'or, les vases sacrés, les trompettes d'argent, le candélabre d'or à sept branches, emportés en triomphe par les soldats romains. J'aime, dans les fils d'Abraham et de Jacob, ce long souvenir de la patrie et de la religion outragées. *Bravo* au peuple vaincu que deux mille ans n'ont pu réduire à passer sous les Fourches Caudines!

De l'arc de Titus à l'arc de Constantin, il n'y a pas loin. On l'aperçoit d'ici aisément, rien ne s'opposant plus au regard, dans toute cette plaine vaste qu'occupait autrefois l'ancienne Rome, depuis le Capitole jusqu'au mont Palatin. Néanmoins approchons. L'arc de Constantin, qui rappelle son triomphe sur Maxence, quoique moins estimé que le précédent, mérite d'être vu de près. Mes courses m'y ont amené souvent, et toujours j'ai éprouvé en moi un plaisir infini à le voir. Je sais que tout le monde n'est pas de mon avis. Les voyageurs philosophes de nos temps modernes, tout pleins qu'ils sont encore de sympathies pour les beautés du paganisme, et ne pouvant dans leurs amers regrets pardonner au christianisme de l'avoir vaincu, n'ont pas manqué ici de chercher à reprendre et de nous adresser au long leur douloureuse complainte. L'arc de Constantin est d'un temps de décadence; le héros est un monstre abominable qui s'est fait chrétien par ambition et que le christianisme ambitieux à son tour a couronné, célébré, porté aux nues, pour en être récompensé. Toutes ces belles déclamations-là, plaintives ou injurieuses, ne me troublent point. Constantin est toujours pour moi un très-grand et très-noble empereur, et son monument un très-beau, très-magnifique arc de triomphe, très-bien placé, très-bien assis et produisant, par son étendue ainsi que par son élévation, un effet des plus imposants; et je dirai même d'autant plus imposant aux yeux des chrétiens, qu'il leur rappelle une victoire où la

croix, qui en a été le signal et l'étendard, a pour jamais abattu et anéanti le paganisme et le monde païen, mort et bien mort assurément, malgré les efforts de quelques cervelles creuses, pour le relever.

Mainenant que vous dirai-je des autres arcs qui sont à Rome? Il y a l'arc de Dolabella, tout près d'ici au mont Cœlius; l'arc de Gallien, à l'autre côté du Latran; l'arc de Septime Sévère, encore au Vélabre; l'arc de Janus Quadrifrons, tout voisin du dernier; l'arc de Drusus, à la porte Appienne. Assurément tous ces arcs sont loin d'être sans mérite et sans beauté. Il en est même d'assez bien conservés; mais, quand on a vu les trois premiers, quand on en a parlé, voir le reste peut être permis, mais en parler est tout à fait inutile. Tout ce que j'en pourrais dire, pour me tenir dans les bornes et les limites que je me suis données, c'est que tous ces arcs anciens sont, pour Rome qui les possède, un ornement que l'œil même de l'indifférent est bien aise de rencontrer, à cause du charme naturel et pittoresque qu'il y trouve, mais que l'œil du curieux apprécie bien davantage, à cause surtout des souvenirs et des pensées qui s'y attachent, charme autrement puissant que celui né d'une forme artistique quelconque.

Après les arcs triomphaux viennent tout naturellement les colonnes triomphales. Il est probable que Rome, qui sembla si longtemps ne se nourrir que de gloire et de triomphes, qui savait si grandement stimuler l'ardeur guerrière de ses héros et de ses

peuples ; il est probable, dis-je, que cette vieille et glorieuse capitale du monde avait élevé dans son enceinte beaucoup plus de ces sortes de monuments qu'on n'en voit aujourd'hui. Trois, c'est tout ce qu'on en compte à l'heure qu'il est : la colonne de Trajan, au mont Quirinal; la colonne de Marc-Aurèle-Antonin, entre le Capitole et la porte du Peuple, sur la rue *del Corso;* la colonne de Phocas, au Forum Romanum.

La colonne Trajanne est la plus belle, la plus élevée, la plus riche des trois, comme aussi la plus célèbre de toutes les colonnes de la terre. Ce magnifique et grandiose monument, parfaitement conservé, a 132 pieds de haut et 30 à peu près de circonférence ; mais ce qui la rend surtout remarquable, c'est la beauté, la multiplicité des bas-reliefs dont elle est ornée depuis la base jusqu'au chapiteau, tous ces bas-reliefs représentant les victoires de Trajan sur les Daces. On y voit, dit Nibby, environ deux mille cinq cents figures d'hommes, toutes différentes, outre une infinité de chevaux, d'armes, de machines de guerre, d'enseignes militaires, de trophées et d'autres choses pareilles, qui forment une si grande variété d'objets, qu'on ne peut les regarder sans tomber dans l'admiration et la surprise. Les figures ont presque toutes deux pieds de hauteur. Les événements et les plans des figures sont distingués par un cordon en spirale qui entoure vingt-trois fois la colonne de bas en haut. Le grand piédestal est chargé pareillement d'armes, d'aigles

romaines et de guirlandes de feuilles de chêne; tout cela admirablement sculpté et d'une belle et large composition. Cette colonne, en marbre blanc, dédiée à l'empereur Trajan par le sénat et le peuple romain, a servi de modèle à celle en bronze que nous voyons sur notre place Vendôme à Paris. Il s'en faut que certains artistes estiment autant la copie que l'original. On peut regretter la belle statue du héros en bronze doré, qui anciennement dominait le sommet; Sixte-Quint ayant trouvé la place vide, y fit poser celle de saint Pierre, également en bronze, laquelle a onze pieds de haut, et regarde le Vatican.

La colonne Antonine, élevée aussi par le sénat et le peuple romain à Marc-Aurèle-Antonin, quoique moins belle et surtout moins célèbre que celle de Trajan, est néanmoins un fort remarquable monument de l'ancienne Rome : haute de 130 pieds à peu près, elle est, comme l'autre, chargée de bas-reliefs tout le long du fût jusqu'au sommet; mais ces bas-reliefs, imités de la première, ont bien moins de réputation. C'est sur cette colonne que se trouve représenté le miracle si célèbre d'une pluie abondante accordée aux prières de la légion fulminante, alors que les Romains allaient céder la victoire, épuisés qu'ils étaient de fatigue, de chaleur et de soif. Grâce à cette pluie, venue si à propos et contre toutes les prévisions païennes, grâce aussi à la valeur toute fulminante de notre admirable légion chrétienne, les nombreux ennemis, Sarmates, Quades, Marcomans, sont mis en pleine déroute, et

Marc-Aurèle est vainqueur. J'aime cette colonne qui me redit ce glorieux fait d'armes : c'est là un monument irrécusable qui prouvera, j'espère, à nos païens modernes qu'il ne faut pas tant mépriser les soldats qui prient, car ces soldats-là, quand ils combattent, ont été appelés par les Romains eux-mêmes, la légion fulminante.

La statue en bronze doré de Marc-Aurèle, emportée sans doute ou détruite par les barbares venus à Rome, a été remplacée, sur le sommet de cette colonne, par une statue de saint Paul, du même métal, toujours sous l'administration active de Sixte V, le pontife aux grandes idées et aux volontés fortes.

Quant à la colonne Phocas, qui paraît lui avoir été élevée par un courtisan, sa créature en Italie, quoique belle d'ailleurs, elle n'a rien de tout ce que nous admirions naguère. Prise d'un temple ancien, on l'a placée là au septième siècle, en l'honneur du tyran de Constantinople, avec une statue dorée au-dessus, qui n'y est pas restée longtemps; sans doute, le règne du personnage ayant passé vite. Du reste, le point de vue du Forum y gagne, c'est le seul bien que peut faire ici la présence de ce monument.

Allons à d'autres plus intéressants; Rome n'en manque point. Elle a, comme je l'ai dit ailleurs, des obélisques en assez grand nombre, sept à huit, je crois, qui sont fort beaux, fort bien conservés, et qui, tous anciens monuments de gloire aussi, placés avec intelligence dans les divers quartiers de la ville, vont merveilleusement aux lieux qui les possèdent.

Plusieurs sont couverts d'hiéroglyphes, sur lesquels s'est exercée depuis des siècles et s'exerce tous les jours encore la sagacité des antiquaires et des savants romains. A ce sujet, je devrais dire peut-être ce que j'ai entendu plus d'une fois à Rome, c'est qu'il existe au fond de certains cartons, ici, plusieurs immenses travaux qui ne vont à rien moins qu'à contredire, à anéantir bien des interprétations, des calculs, des hypothèses, et, ne craignons pas même de l'avancer, bien des erreurs philosophiques dont le monde chrétien a été étourdi jusqu'à nos jours, touchant les hiéroglyphes égyptiens. On ne peut que se joindre aux désirs de tous les gens de bien et de foi, qui appellent de tous leurs vœux l'apparition au grand jour de ces importants et précieux travaux. De la sorte, les obélisques, monuments déjà si vénérables d'antiquité, deviendront des témoignages sacrés, donnés à la vérité et à la religion. C'est par là aujourd'hui qu'ils me sont surtout chers, pour cela que je les regarde et les contemple avec amour. D'autres monuments anciens vont faire diversion à ces sentiments. Il ne s'agit plus de monuments dédiés à la gloire nationale; je n'en connais plus ici. On me parle de cirques, de théâtres. Ceux-là n'étaient consacrés qu'aux jeux et aux plaisirs publics des vieux Romains. Quels qu'ils fussent, visitons-les néanmoins. Les cirques paraissent avoir été les premiers bâtis. Romulus, premier roi de Rome, eut le sien; puis Flaminius, consul, le même qui fut tué à Trasimène, en fit construire un second; puis

Salluste, puis plusieurs empereurs. On en comptait une dizaine à la fin. Presque tous ont disparu. Dans ces cirques avaient lieu des courses au char, qu'on appelait jeu de Troie, *ludus Troiæ*, des jeux athlétiques et des tours de force; tous jeux désignés par les Romains sous le nom générique de *Circenses*. On sait quelle était la fureur du peuple pour ces sortes de spectacles.

Le cirque de Romulus, nommé le Grand-Cirque, était situé entre le Palatin et l'Aventin. On n'en voit plus grand'chose aujourd'hui, sinon quelques masses de briques, quelques restes de corridors et de voûtes; mais autrefois que l'édifice, environné de trois étages de portiques, les uns sur les autres, divisé dans l'intérieur par des rangs de gradins circulaires et en amphithéâtre, pouvait contenir jusqu'à 405,000 spectateurs, il paraît que c'était là une des merveilles de la vieille capitale du monde. C'est dans ce cirque fameux qu'eut lieu l'enlèvement des Sabines, venues curieusement aux jeux perfides des nouveaux conquérants. C'est encore ici, dit-on, que se passa la touchante aventure d'Androclès avec son lion.

Les cirques de Flaminius, de Flora, de Salluste, d'Adrien, d'Alexandre Sévère et autres, ne présentent plus rien : on en connaît même à peine l'emplacement au juste. Il n'en est pas de même de celui que Romulus, fils de Maxence, fit établir, dans les premières années du quatrième siècle. Des fouilles modernes ont mis tout à fait à découvert le plan et

la distribution de l'édifice, et il est aisé, quand on l'a vu, de se faire une idée d'un cirque antique. Aussi n'est-il guère d'étranger venu à Rome qui ne s'empresse d'aller le visiter.

Quant aux théâtres, on n'en mentionne que deux. Celui de Pompée, qui contenait, dit-on, 28,000 spectateurs, et le premier bâti en pierres à Rome, n'est plus guère visible que sous les constructions du palais Pio. Ce théâtre avait tout auprès un grand et vaste portique soutenu par cent colonnes, qui offraient au peuple un abri contre la pluie. Là aussi se trouvait une salle où s'assemblait le sénat, les jours de spectacle, dite *Curia Pompeia*, salle à jamais célèbre par la mort de César, qui y fut assassiné.

Le théâtre de Marcellus, bâti plus tard, était plus grand encore, mais surtout bien plus beau, plus élégant. Aussi s'est-il conservé beaucoup plus longtemps et mieux; aujourd'hui même, on en peut voir encore de magnifiques fragments : quoique travesti en forteresse au moyen âge, quoique envahi plus tard par le grand palais Massimi, il est possible de juger un peu ce qu'il était, par les deux rangs extérieurs d'arcades superposées, qui font toujours un si bel effet avec leurs demi-colonnes doriques en bas, et leurs demi-colonnes ioniques en haut. Sans doute la partie supérieure a disparu, toute la partie intérieure et la façade ont été détruites; mais, tant que ces beaux restes d'architecture que nous voyons seront debout et vivront, les connaisseurs et les pra-

ticiens y trouveront des modèles parfaits à étudier et à copier.

Passons maintenant à des monuments moins brillants, moins gais; je veux d'abord parler des prisons de l'ancienne Rome. Tout près du Capitole, on aperçoit encore les restes de la prison Mamertine, construite sous Ancus Martius, quatrième roi romain, prison affreuse, d'où il n'y avait pas trop moyen d'échapper, n'ayant ni porte ni fenêtre, mais seulement un trou, pratiqué dans la voûte au-dessus, par lequel on introduisait les condamnés. Sous cette prison, Servius Tullus, sixième roi, en fit creuser et bâtir une autre, comme si la première n'était point assez dure aux prisonniers. La prison Tullienne recevait, à ce qu'il paraît, les grands coupables, les criminels contre l'État. Ceux-ci y étaient souvent torturés et exécutés. Jugurtha y mourut de faim; divers complices de Catilina y furent étranglés par ordre de Cicéron, Séjan par ordre de Tibère, et bien d'autres sous les divers gouvernements de Rome. C'est là aussi surtout que saint Pierre et saint Paul furent détenus, disent les traditions. On y montre encore une source d'eau qui servit aux deux saints pour y baptiser leurs geôliers convertis, Procès et Martinien, martyrs.

Sortons de là : je n'aime point les prisons. Un vaste et magnifique monument d'utilité publique appelle notre attention ailleurs. Il s'agit du grand égout, appelé par les Romains *Maxima Cloaca*. Les Tarquins l'ont établi pour l'assainissement du Véla-

bre, ancien marais situé entre le Palatin, l'Aventin et le Tibre. On ne voit rien dans le monde de comparable à cette construction, soit pour la grandeur, soit pour la solidité du travail : une voiture de foin peut, dit-on, y passer à l'aise.

Il est néanmoins bien d'autres ouvrages encore du peuple-roi qui attestent sa supériorité sur toutes les nations connues alors. Ce sont d'abord les grandes et étonnantes voies romaines, qu'on se sent si heureux de rencontrer et d'admirer. Ce sont ensuite tous ces aqueducs, qu'on aperçoit de tous côtés, aux environs de Rome, comme de hautes et larges murailles, ou plutôt comme une suite d'arcs de triomphe magnifiques, qui apportaient l'eau à la ville-Reine; de sorte que chaque maison avait sa fontaine particulière, chaque place sa fontaine publique, chaque jardin, chaque bosquet ses charmantes nymphées.

Voilà en abrégé, bien en abrégé, les monuments publics anciens, que j'ai pu voir à Rome. Reposons-nous un peu, avant d'en visiter d'autres.

XIV

MONUMENTS PARTICULIERS.

—

Le premier, je veux dire le plus grand, le plus riche, le plus beau des monuments particuliers qu'ait eus l'ancienne Rome, comme aussi probablement le monde entier, c'est bien sans doute le palais des Césars, sur le mont Palatin. Bâti par Auguste, augmenté par Tibère, accru par Caligula, agrandi sans cesse jusqu'à Néron; ce nouvel empereur le trouvant trop petit pour s'y loger, y fit ajouter tant qu'il put et tout ce qu'il put, de sorte que ce ne fut plus seulement un palais, mais une ville tout entière d'édifices et de monuments, renfermant dans son enceinte des jardins, des bois, des étangs, des fontaines, des thermes, renfermant même des collines; car le palais nouveau ne s'en tient plus au Palatin, il gagne la plaine, il va à l'Esquilin, s'en empare et le couvre. Il en était là, quand le grand

incendie néronien arriva. Le feu s'y mit, et bientôt tout ne fut plus qu'un vaste et immense monceau de ruines et de débris. Néron vivait toujours. Il fait relever les débris et les ruines, et en peu de temps, grâce à toutes les ressources de l'Empire mises à contribution, le nouveau palais efface bientôt l'ancien. On le fait surtout si riche, si resplendissant, si magnifique, que son nom désormais ne sera plus que celui de *Maison dorée de Néron : Domus aurea Neronis.* On pourra peut-être se former en petit une idée de ce palais fameux, quand on saura que le portique extérieur, à lui seul, était soutenu par trois mille colonnes au moins. Jugez de l'intérieur, où toutes les richesses du monde semblaient avoir été rassemblées : les colonnes, les statues, les marbres les plus précieux, l'ivoire, l'or, les pierreries. Néron mourut : le travail resta inachevé. Il resta tel à peu près, dit-on, jusque vers le huitième siècle, sauf quelques dommages, causés par les Vandales de Genséric. Aujourd'hui, ce qu'on en va voir, ce qu'on en découvre n'est plus qu'une assez longue suite de ruines imposantes encore, imposantes surtout par le grand nom des Césars qu'elles portent et par les souvenirs qui s'y rattachent.

Voilà donc le premier des monuments particuliers anciens, que tous les voyageurs vont visiter à Rome, et dont on ne revient guère, sans quelque émotion.

Tout auprès, et sur l'emplacement même des jardins de Néron, les thermes de *Titus* appellent non moins l'attention des amateurs. Tout le monde y

court admirer les beaux restes qu'on en voit, et en particulier les vastes souterrains parfaitement conservés. On a déterré des corridors et une trentaine de chambres qu'on ne peut se lasser de regarder, tant il y a là de belles et fraîches arabesques, qui, dit-on, ont servi de modèles à Raphaël, pour ses loges du Vatican.

Je ne parle point des thermes d'Agrippa ni de ceux de Dioclétien, dont les antiquaires vantent l'ancienne magnificence. Les ruines sont une belle chose, mais encore faut-il qu'elles soient visibles et qu'elles soient certaines.

Les thermes d'Antonin Caracalla, près du grand cirque, ont quelque chose de mieux à nous offrir que des substructions, que quelques morceaux de maçonnerie dont on n'est pas sûr. Ici les ruines sont grandes, belles, magnifiques, authentiques surtout. En les voyant, il devient clair que ces thermes des empereurs romains, dont on a tant parlé, n'étaient rien moins que d'immenses palais où, en allant prendre leurs bains, ils trouvaient tout ce qui pouvait servir et se prêter aux goûts et aux plaisirs de pareils hôtes : théâtres, quartiers militaires, bibliothèques grecques et latines, galeries d'antiquités précieuses, salles immenses dont on ne peut trop fixer la destination et dont quelques-unes étaient dallées en fine et délicate mosaïque, comme on le voit encore. On a dit que ces thermes étaient un tiers plus grands que l'emplacement des Invalides. On vous montre des chambres de bains où, vous assure-t-on,

1600 baigneurs avaient tout prêts leurs siéges de marbre et de porphyre; puis c'est un vaste et large bassin, destiné à recevoir d'autres baigneurs de moindre importance et dans lequel près de trois mille personnes pouvaient tenir et se mouvoir. Vous avez de tous côtés des bâtiments, des murs colosses, des constructions qui vous effraient, tant tout cela est grand, profond, élevé, multiplié. J'ai voulu tout examiner, tout voir. Je ne conseillerais point à tout le monde de monter, de gravir après moi sur toutes ces hautes murailles délabrées et par ces mauvais escaliers qu'on nous a fait suivre. Il faut avoir le pied leste et sûr, avoir une tête éprouvée contre les vertiges, pour oser à cette hauteur marcher et se tenir en l'air sur des pierres qui tremblent presque toutes et tombent quelquefois au moment même où vous les touchez.

Quoi qu'il en soit, ces ruines sont magnifiques, comme je disais tout à l'heure; tous les voyageurs qui les ont visitées, parcourues, gravies; tous ceux qui n'ont point oublié les belles perspectives qu'ils ont, j'en suis sûr, admirées comme moi et saluées de leurs transports, quand ils étaient là-haut, comprendront mon enthousiasme d'en avoir joui moi aussi et de m'en souvenir.

Les amateurs de peinture vont tous au palais des Césars contempler en extase deux chambres souterraines, connues sous le nom de bains de Livie. La dorure et les fresques élégantes conservées là font honneur aux arts de l'antiquité.

Je ne finirai point sans parler du beau portique d'Octavie, bâti par Auguste à sa sœur, tout près du théâtre de Marcellus, son cher neveu. Ce portique, soutenu autrefois par 270 colonnes, dit-on, était fort grand, fort riche. Tous les plus grands maîtres de l'époque avaient travaillé à sa décoration. Les plus belles statues étaient là. On ne voit plus aujourd'hui qu'une des portes d'entrée, avec un entablement terminé en fronton; mais enfin, telle qu'elle est encore, cette porte, ornée de ses colonnes de marbre blanc et de ses pilastres corinthiens, attire toujours bien des curieux et laisse, quand on l'a vue, bien des regrets pour ce qui n'est plus.

C'est ici le dernier vestige des monuments particuliers appartenant à l'ancienne Rome, à moins que l'on ne veuille accepter pour tels cette espèce de maison fortifiée, sur le penchant de l'Aventin, que la tradition populaire s'obstine à appeler la maison de Pilate et de Rienzi.

J'ai demandé partout quelques débris, quelques restes des maisons de certaines familles, de certains personnages, anciens Romains bien connus; j'aurais donné je ne sais quoi pour voir seulement une pierre de la maison de Cicéron, de Virgile, d'Horace, d'Ovide et de tant d'autres; nos guides interrogés se sont tus. Alors j'ai maudit les siècles, maudit les barbares, maudit les Romains, maudit le monde entier.

Adieu donc à l'ancienne Rome, puisqu'elle n'a plus rien à nous montrer; Rome nouvelle, sa fille, son héritière naturelle et légitime, a recueilli une

grande partie de ses richesses, que nous allons voir tout à l'heure ; une autre partie a passé à l'étranger, aux barbares qui les ont emportées, aux peuples civilisés qui les ont volées ; une autre partie enfin s'est perdue et engloutie dans les éboulements du grand empire. Que dire maintenant d'une ville qui, si riche encore de ses vieux trésors, après en avoir tant perdu, a su en trouver assez d'autres pour en remplir le monde, pour remplir le monde, je dis, de ses marbres, de ses porphyres, de ses statues, de ses mille et cent mille chefs-d'œuvre que nous retrouvons partout? Pour moi je m'abîme à cet égard dans mes pensées d'admiration, et je me tais.

XV

ROME MODERNE.

Veuve d'un peuple-roi, mais reine encore du monde, le monde a beau faire, a beau dire et écrire, Rome nouvelle le domine, le subjugue malgré lui, le tient dans sa dépendance; que dis-je! le monde la hait, la combat, lui fait la guerre de tous côtés, et toujours vaincu, lui vient rendre hommage, hommage à sa foi, à sa parole, à ses sciences, à ses lettres, à ses arts, à tout ce qui est d'elle. Je sais tout ce qu'ont dit, tout ce qu'ont écrit contre elle, dans tous les temps et dans tous les lieux, les philosophes, les hérétiques, les voyageurs, ses ennemis déclarés et quelquefois même ses faux amis. A les entendre, tout est pitoyable ici, tout est affreux : les hommes, les femmes, les choses, les institutions, les événements, les croyances, les mœurs, les usages; rien ne mérite l'attention, encore moins l'estime de l'observateur

et surtout du véritable philosophe. On dirait qu'il n'y a dans cette ville que des fourbes, des brigands, des lâches, des sots, des femmes perdues; qu'il n'y a plus ni grandeur, ni dignité, ni agréments dans la vie publique ou privée des nouveaux Romains; que tout en un mot, dans Rome actuelle, s'est dégradé, dégénéré, abâtardi. C'est là le refrain de tous les récits, de toutes les conversations d'un certain monde. C'est par trop fort, Messieurs : la haine cache mal ici ses dépits; le siècle présent vous a devinés; aussi, malgré vous, commence-t-il à rendre plus de justice à notre sainte et belle cité. Voyez comme il la regarde, comme il l'admire, comme il la chante, comme il lui applaudit! Vos sarcasmes, vos dédains, vos indignations, vos fureurs, tout cela ne trouble plus personne. On commence aujourd'hui à reconnaître enfin que ce n'est pas chose de si peu d'importance et spectacle si méprisable offert au monde, qu'une puissance qui, depuis deux mille ans bientôt, toujours attaquée et toujours victorieuse, a soumis plus de nations vingt fois que toute l'ancienne Rome, pendant son existence, n'en a pu combattre : puissance extraordinaire et mystérieuse, qui, sans autres moyens apparents que des bénédictions données *urbi et orbi*, que quelques courtes et simples paroles que la philosophie par dérision a appelées enchantées, et que le reste du genre humain a appelées divines, s'est établie, soutenue, malgré tout et contre tout, commandant aux esprits, aux cœurs, aux âmes, aux pensées, aux

volontés, c'est-à-dire à toutes choses qui échappent le mieux à la puissance et à la force humaine. On commence à reconnaître que le moderne Vatican ne le cède point tant au vieux Capitole, que Rome n'est ni si dégénérée, ni si arriérée. Aussi tous les jours voyez-vous accourir, de tous les coins de la terre, sinon de fervents et saints pèlerins comme autrefois, du moins des hommes qui, abjurant les préjugés et les préventions de l'hérésie ou de l'incrédulité, ne tiennent point pour indigne d'eux de regarder, d'examiner, d'étudier cette Rome nouvelle, avouant ingénument qu'ils avaient été trompés; que nulle part au monde ils n'avaient trouvé tant de grandeur et tant de beauté, nulle part une religion plus sublime dans ses enseignements, dans son culte, dans toutes ses pratiques, c'est-à-dire, dans toute sa constitution intérieure et fondamentale, comme dans toutes ses manifestations extérieures; nulle part des institutions, des lois, des monuments, des sciences, des lettres, des arts, plus en rapport avec la destinée de l'homme, répondant mieux à leur objet et à leur fin; nulle part, en un mot, plus de personnes et plus de choses qu'on soit heureux de voir et de connaître. Rome donc commence à être jugée, estimée ce qu'elle vaut. Cette justice, quoique tardive, lui fait honneur, comme aussi au siècle lui-même qui la lui rend. C'est pour entrer dans cet esprit de justice que je viens aujourd'hui offrir à mes amis un tableau de Rome moderne, tel que je l'ai vu. Ce tableau sans doute ne pourra

que se sentir du peu de temps qui m'a été donné, soit pour l'observer, soit pour le tracer. C'est une ébauche que je livre, sans prétention aucune, n'ayant à la pensée d'autre intention que celle de leur faire part, autant que je le puis, de mon bonheur comme de mon admiration, en voyant cette ville de mes prédilections.

Suivant l'habitude de mes observations statistiques, j'ai cherché d'abord tout ce que Rome religieuse et chrétienne pouvait m'offrir, à première vue, de plus saillant ; puis ce que Rome civile et profane avait de plus curieux et de plus intéressant à montrer à un homme de mon état et de mon humble position. Puisse Rome en être mieux connue de mes amis, l'estimant et l'aimant déjà tant, ils ne pourront que l'estimer et l'aimer bien davantage encore!

XVI

ROME CHRÉTIENNE. — CATACOMBES.

Quand on veut bien voir, bien étudier, comprendre, connaître Rome chrétienne, je dirai même le christianisme, son esprit, sa puissance, son triomphe, sa gloire, c'est aux Catacombes qu'il faut aller d'abord. Les Catacombes, c'est en effet Rome chrétienne en germe, en travail, en fermentation. Elle est là sous terre comme une semence forte, vive, féconde, qui, nourrie, échauffée par quatre siècles de ferveur, de sainteté, de martyre, sortira un jour, en jets sublimes, montant jusqu'au ciel, et larges assez pour couvrir la terre d'ombre et de protection, sortira, comme le Christ de son tombeau, pleine de vie et de puissance, le front couronné de gloire et d'immortalité. Les Catacombes, c'est Rome chrétienne, c'est le christianisme tout entier avec tous ses éléments divins, ses dogmes, sa morale, son

culte, ses pratiques, ses arts, ses monuments, ses pontifes, sa hiérarchie sacrée, ses fidèles, tous ses peuples; c'est la civilisation nouvelle au creuset qui se coule, se moule, se façonne, pour devenir ce qu'elle est aujourd'hui, ce qu'elle sera plus tard, ce qu'elle sera dans son entier et parfait développement. Les Catacombes enfin, c'est un royaume, un grand et saint royaume, celui-là même dont parle Jésus-Christ dans l'Évangile, qui, descendu du ciel dans les entrailles de la terre, n'est point de ce monde encore et sera bientôt le monde entier. Combien donc ne sont pas intéressantes à visiter, pour tout homme ami de la religion, ami des sciences et des arts, ami de la civilisation, ces grottes, ces cryptes sacrées, toutes ces saintes et silencieuses catacombes où dorment, je veux dire, où sont enterrés quatre siècles de notre ère, siècles de génération et de formation, siècles élémentaires de vie chrétienne, de société chrétienne, de liberté et de beauté chrétienne! Descendons et voyons.....

Les Catacombes primitivement n'étaient autre chose que les carrières d'où les anciens Romains tiraient leur *pouzzolane*, c'est-à-dire certaine terre volcanique dont se compose en grande partie le sol du pays et dont se servaient les habitants pour leurs constructions, en guise de sable. Ces carrières ou excavations souterraines, formées en allées de sept à huit pieds de haut sur cinq pieds environ de large, et à je ne sais quelle profondeur, puisqu'il en est qui ont deux, trois ou même quatre étages, se com-

muniquant de distance en distance par des escaliers; ces carrières, dis-je, sont devenues immenses, dès les premiers temps de la république ; elles le devinrent bien davantage encore sous l'Empire, qui, pour bâtir ses temples, ses palais, ses cirques, ses thermes, avait besoin de tant de matériaux. Aussi qui pourrait dire et nombrer tous ces chemins creux, ces routes sous terre, ces vastes et longs corridors, ces labyrinthes de rues et d'allées se dirigeant dans tous les sens et par des milliers de détours, filant dans l'obscurité et gagnant au loin jusqu'à dix et quinze milles de Rome et bien au delà même peut-être ? C'est à en perdre la tête et la raison. Il paraîtrait que, dès les temps de la république, les abords de ces Catacombes n'étaient pas toujours sûrs. Cicéron lui-même, dans une de ses oraisons, parle d'un certain Asinius, qui, attiré et entraîné par quelques ennemis secrets, sous le prétexte d'une partie de plaisir, y fut égorgé. Les voleurs, les malfaiteurs, les forçats libérés, les échappés de bagnes, les conspirateurs, les émeutiers du temps, tous gens poursuivis par la justice, trouvaient là un abri, un asile, sinon commode, du moins sûr. Ils ne manquèrent pas d'en profiter. Les carrières de Rome devinrent ce que sont toutes les carrières voisines des grandes villes, des repaires dangereux. Jusqu'ici, comme on voit, il n'y a rien à en dire de bien intéressant. Mais tout à coup la destination de ces lieux change. Une grande révolution s'est faite dans le monde. Partie de la Judée, elle est arrivée à Rome.

L'Empire, qui la voit s'avancer, voudrait bien la faire reculer ; mais cette révolution est de celles qui ne reculent pas. L'empire romain lui ferme les portes de la ville, les portes de ses palais et de ses maisons. Une seule porte avait été oubliée hors des murs, une petite issue de catacombe, et la révolution nouvelle s'y glisse, je veux dire le christianisme qui établit là son camp, son capitole, ses drapeaux, ses tentes, en un mot, son état tout monté, tout organisé. Les voleurs, les malfaiteurs cachés là ont bientôt délogé, ou bien, comme celui du Golgotha, ils ont alors demandé, par un acte de repentir et de conversion, à faire partie du nouveau royaume. Les Catacombes sont dès ce moment un monde tout entier et à part, monde souterrain et inconnu, qui vit, qui agit, qui se remue sous le monde ancien, qui a son Dieu, ses autels, ses pénates, ses lois, ses mœurs, ses usages, qui a même ses temples et ses cimetières que nous verrons plus tard. Tous les jours le royaume nouveau allait s'augmentant. Déjà même, pour contenir ses immenses et innombrables populations, il a fallu agrandir, étendre les anciennes demeures, en percer de nouvelles, creuser deux, trois, quatre nouveaux étages en bas. Deux villes opposées, deux royaumes, deux mondes ainsi voisins l'un de l'autre, séparés qu'ils étaient seulement par une ou deux couches de terre, ne pouvaient pas vivre longtemps, encore moins toujours, sans se rencontrer à la fin. Rome ancienne, qui se sentait attaquée au cœur, devint furieuse. Pour combattre

et anéantir sa rivale, elle procéda par voie de persécution. Elle tua, elle massacra tant qu'elle put. Sa rivale ne répondit à ses fureurs que par des prières, par des chants de joie et de triomphe. Les Catacombes ne retentissaient plus que de ces chants, que d'hymnes sacrés, entonnés par de saints pontifes, accompagnés par d'innombrables voix d'hommes, de femmes et d'enfants, sur le corps sanglant de quelques nouveaux martyrs. Jamais enthousiasme pareil n'avait été vu. Un grand miracle s'accomplissait alors : plus la persécution tuait de chrétiens, plus tous les chrétiens ici se montraient désireux de mourir, et plus il en mourait, plus le nombre s'en augmentait, ce qui faisait dire à un illustre défenseur du christianisme naissant: que *le sang des martyrs devenait une semence de chrétiens*[1]. Il y avait plénitude aux Catacombes, plénitude de vivants et de morts : les morts, on les voyait là sur deux, trois, quatre et jusqu'à six rangs superposés; on les voyait, dis-je, couchés dans des espèces de petits lits qui, tout exprès pour les recevoir, avaient été creusés tout le long des parois des vastes corridors. Suivant la tradition des fidèles de Rome, il y aurait eu d'enterrés dans les souterrains seuls de Saint-Sébastien plus de *cent soixante-dix mille* chrétiens et *quatorze* papes.

Les vivants, dans les Catacombes, priaient, travaillaient, chacun selon son métier, son art, ses

[1] Sanguis martyrum, semen christianorum.

fonctions, ses aptitudes. Les uns, architectes de ces lieux, construisaient ou faisaient construire dans le tuf des galeries nouvelles, des oratoires, des chapelles, de petits temples, des places, des carrefours; les autres, peintres, sculpteurs, décorateurs, ornaient, embellissaient de leur mieux la cité souterraine. Les artisans, les ouvriers se livraient à mille travaux d'utilité publique ou particulière. Enfin tout le monde ici était plein d'ardeur et de zèle. Quand venait le dimanche ou quelque solennité, dès le soir, on se réunissait aux agapes; on célébrait les saints mystères; on offrait le sacrifice de l'Agneau sans tache. On était dans la joie et dans les transports! Dieu! comme les Catacombes étaient alors agitées! que de milliers de lampes allumées! ne dirait-on pas un royaume tout entier, un royaume sous terre qu'un signal a mis en mouvement sur tous les points et de tous les côtés? Voyez comme, de toutes parts et dans le lointain, toutes ces longues et nombreuses avenues sont pleines de peuples qui accourent prendre part à la fête. Il en vient même aussi, en secret, de la ville païenne; car Rome a eu beau faire, malgré ses efforts, le christianisme est entré chez elle. Il a gagné les petits, il a gagné les grands, il a gagné bientôt toutes les classes, et les voilà tous maintenant qui arrivent au rendez-vous de la nuit. Je dis tous; car, si vous voyez des gens du peuple, des pauvres, des captifs, des esclaves, des malheureux de toute espèce accourir en foule, vous apercevez également des riches, des heureux selon le monde,

des hommes de guerre, des officiers du palais, des sénateurs, des impératrices elles-mêmes. Les Catacombes peuvent à peine suffire à la foule.

Nous comprendrons désormais ce que furent les vieilles carrières de pouzzolane romaine, pendant près de trois cents ans, sous les premières persécutions de l'Église. Le christianisme les prit pour en faire la première demeure de ses enfants, le premier cimetière de ses saints et de ses martyrs, le premier modèle de ses temples et de ses cathédrales, le premier vatican de ses papes, la première capitale, le premier royaume de ses États. Voilà la seconde ère des Catacombes.

Une troisième ère a commencé pour elles, ère de gloire et de triomphe. Constantin a paru ; la croix, sortie de dessous terre, s'est tout à coup élancée au haut du Capitole. Les chrétiens peuvent maintenant respirer le grand air : ils ont pris Rome ; ils sont au palais des Césars, au sénat, au camp, dans les comptoirs, dans les ateliers ; ils sont partout, excepté aux Catacombes. Les Catacombes n'ont plus pour habitants que les morts et ceux qui les visitent. C'est encore, comme auparavant, un lieu de sépulture. C'est surtout un lieu de pèlerinage où viennent les âmes affligées, les âmes tristes, méditatives, profondes, chercher des pensées, des inspirations qui les retrempent, qui les fortifient contre le dissolvant du monde et de ses préoccupations, contre les chagrins et, quelquefois même, contre les tourments de leur propre génie. Le jeune Jérôme avait choisi ces

lieux, pour ses promenades accoutumées, aux jours de fêtes et de solennités chrétiennes. On l'y voyait au milieu de ses condisciples et de ses amis, errer, de longues heures et souvent toute la journée, au milieu de milliers de tombeaux, n'ayant d'autre lumière que celle venue du dehors par les soupiraux pratiqués de loin en loin, sous ces longues et silencieuses voûtes. Qui pourrait dire au juste tout ce que ce génie altier et vaste, tout ce que cette vertu robuste et austère durent à l'inspiration de lieux pareils? On lit encore aujourd'hui avec un intérêt plein d'émotion la description que notre saint docteur nous en a laissée lui-même dans ses écrits.

Les Catacombes furent aussi, pendant des siècles, un lieu sacré de visite et de pèlerinage pour les chrétiens de Rome et les étrangers qui passaient ici ou y demeuraient; mais il paraît que plus tard des accidents funestes survenus refroidirent le zèle des fidèles et des curieux. Il n'est plus question d'elles qu'au seizième siècle, où tout à coup des savants, des artistes, des amateurs d'archéologie se précipitent dans ces vastes et inextricables labyrinthes de voies souterraines, en lèvent les plans, en copient les inscriptions, en dessinent les monuments, préparent et donnent au monde des livres précieux, d'admirables collections, ouvrages importants surtout à la religion bien autrement encore qu'à l'art et à la science. Les catholiques trouvent là la réponse péremptoire aux attaques de leurs adversaires. Comment nier ou rejeter désormais la tradition invoquée par l'Église,

sa hiérarchie, le culte des saints et de la sainte Vierge en particulier, le culte des reliques et des images, en un mot, tout ce que l'Église croit et professe aujourd'hui, tout ce qu'elle pratique, tout ce qu'elle recommande ? Les monuments primitifs des Catacombes sont ici des preuves palpables auxquelles il faut bien se rendre. Quand je vois ces petits temples avec leurs dispositions, avec le baptistère à côté, avec tous les objets qui servaient à la célébration du culte ; quand je vois ces sculptures, ces peintures, toutes ces images enfin qui me représentent de mille manières mon Symbole tout entier, comment voulez-vous que je ne sois pas, que je ne devienne pas catholique, apostolique et romain ? Les Catacombes sont le meilleur des catéchismes à étudier, la meilleure des réfutations à offrir à tous nos iconoclastes anciens et modernes, à tous ceux qui crient sans cesse contre le culte public et solennel.

Malheureusement, presque tous les monuments des Catacombes ont été déplacés. On a craint de les voir engloutis et perdus sous les éboulements ; on les a emportés pour en faire un musée au Vatican. C'est donc au Vatican désormais qu'il les faut chercher et qu'on les trouve réunis. Il y a plus, les Catacombes, pour la plupart, ont été fermées, murées et interdites au public ; celles-là, par conséquent, ce n'est plus que par les livres, dont nous parlions tout à l'heure, qu'on les peut connaître. Cela m'a fait singulièrement peine, quand on me le dit à Rome.

Je me consolai néanmoins en allant visiter celles de

Saint-Sébastien, de Sainte-Agnès, de Saint-Laurent hors des murs. Le circuit qu'il est permis de parcourir n'est pas très-long sans doute, mais il suffit bien pour donner une idée du reste. Dès en entrant dans ces tortueuses galeries, quoique nous fussions plusieurs tenant tous un flambeau, je ne pus me défendre d'un certain frisson d'effroi. Tous les événements tragiques qu'on raconte être arrivés en ces lieux me vinrent à la pensée. Les guides religieux qui nous conduisaient n'étaient pas tous éloquents à la façon de celui dont parle M. Dupaty; mais ils avaient, eux aussi, leur éloquence, cette éloquence pieuse, douce, polie, et tout à fait de bon goût, qui consistait à expliquer bien et convenablement ce qu'ils montraient. Nous fûmes tous émus de ce qui nous était dit et de ce que nous voyions; si bien qu'à Saint-Sébastien, en particulier, lorsque nous rentrâmes dans l'église, au sortir de la Catacombe, notre premier mouvement à tous fut de tomber à genoux et de prier. On pria chacun de tout son cœur. Pas un de nous qui, en se retirant, ne se sentît meilleur et plus chrétien', tous nous en fîmes la remarque. On eût dit que les *cent soixante-dix mille martyrs* qui avaient reposé là des siècles nous avaient communiqué, sous leur souterrain, quelque étincelle de leur foi et de leur charité.

Nous sommes hors des Catatombes, entrons maintenant dans les monuments religieux qui leur ont succédé... dans les églises de Rome.

XVII

ÉGLISE DE SAINT-PIERRE.

—

A la tête des monuments religieux qui font aujourd'hui la gloire, et l'on pourrait ajouter même, la richesse de Rome nouvelle, il faut nommer Saint-Pierre. Je n'ai pas assez dit : Saint-Pierre est la merveille du monde. Quand on songe que Saint-Pierre, en effet, conçu par la pensée d'un des plus grands pontifes de l'Église, Nicolas V, qui en voulait faire un temple égal, au moins, à celui si prodigieux de Salomon, entrepris plus tard et dirigé sous les inspirations d'un Jules II, ce génie si élevé et si étendu, qui embrassait à la fois et si fermement toutes les grandes choses, continué enfin, pendant trois siècles, par tous les pontifes qui se sont succédé jusqu'à Pie VII et qui tous mettaient à cette œuvre le zèle, l'ardeur qu'ils avaient chacun pour la gloire de leur pontificat, pour la gloire de Rome, pour la gloire de la religion ; quand on songe, dis-je, que Saint-Pierre, élevé sous un tel patronage, a épuisé

la vie et le génie des plus grands artistes du monde; a épuisé tous les arts eux-mêmes : l'architecture, la sculpture, la peinture, la mosaïque, la dorure, etc.; que les sommes immenses d'argent dépensées là ne se montent pas moins, d'après les relevés les plus exacts, qu'à *deux cent soixante* millions de francs de notre monnaie, on comprendra facilement qu'il n'y ait plus nulle part au monde de point de comparaison à établir avec ce monument, plus même possibilité de s'en faire, encore moins d'en donner une idée. Il faut le voir, il faut le parcourir, il faut y revenir sans cesse, regarder en haut, regarder en bas, regarder devant soi, regarder derrière, monter, descendre, monter jusqu'au haut de sa haute coupole, descendre jusqu'aux profondeurs de ses chapelles souterraines; il faut passer là non pas des heures, non pas des jours, non pas des mois, comme j'ai fait, moi, pauvre pèlerin de deux mois et demi à Rome, mais des années, mais la vie tout entière même, si l'on veut connaître un peu cette merveille des temps modernes, des temps anciens, de tous les temps comme de tous les lieux connus.

Ce fut le 1er mai, premier dimanche du mois et douze jours après notre départ de Paris, qu'il m'a été donné de voir, pour la première fois, cette église mère, reine et souveraine de toutes les églises de la terre. A peine arrivé sur les lieux, et dès avant la double colonnade dont les deux bras parallèles, arrondis et prolongés, embrassent et enveloppent l'immense place ovale qui précède Saint-Pierre, qui

y tient, qui en fait partie, comme espèce d'avant-scène, on me fit arrêter, afin que je pusse observer mieux les objets que j'avais près de moi et devant moi. Je ne savais plus où poser les yeux. On me disait : Regardez bien de tous côtés : d'abord ce double rang de colonnes portiques à deux ailes et en demi-cercle, qui s'en va, de droite et de gauche, joindre ces deux galeries qui sont là-bas, lesquelles, à leur tour, s'étendent jusqu'aux deux extrémités de la façade du temple. Maintenant, examinez cet obélisque que voici, au milieu de la place; puis ces deux belles fontaines tant admirées déjà, tant chantées pour leurs beaux jets, pour leurs belles eaux, pour leurs riches bassins tout d'une pièce en granit oriental de cinquante pieds de circonférence. Le premier coup d'œil donné, je passai en avant. J'étais si pressé de voir le temple ! J'arrive enfin au bas du superbe escalier de marbre qui, divisé par trois rampes, conduit à la basilique. Je monte à la hâte, et j'entre aussitôt sous le magnifique portique qui a cinq portes auxquelles correspondent cinq autres portes qui donnent dans l'église. Ce portique, qui a 47 pieds de large sur 439 de long, y compris les deux vestibules parallèles qui sont aux extrémités et au fond desquels on aperçoit d'un côté la statue équestre de Constantin, et de l'autre celle de notre Charlemagne, pourrait à lui seul former une grande et fort belle église. Après avoir un moment regardé sur la porte du milieu, vis-à-vis l'entrée principale du temple, la célèbre mosaïque dite

la Nacelle de Pierre, je m'avançai dans le temple lui-même. Mon Dieu ! est-ce bien là le Saint-Pierre dont on m'a tant parlé ! Mais on m'a trompé. Saint-Pierre n'est point ce qu'on m'a dit, ce que j'ai cru. Quoi ! c'est là la merveille tant vantée de tout le monde ! Je ne vois pas, je ne vois rien ici qui doive si fort faire crier miracle. Sans doute cela me paraît une belle, une grande église ; mais il y a ailleurs de grandes et belles églises dont on ne parle point. Allons, allons en avant et voyons de plus près. Je marche, je regarde, je vais jusqu'au bout ; je reviens sur mes pas ; je retourne, je prends à droite, je prends à gauche ; je ne sais plus où je suis. Enfin, après m'être comme égaré, je me trouve au pied du maître-autel, où j'avais prié d'abord. Je me remets avec quelques fidèles à prier encore, devant les *cent douze* lampes qui brûlent sans cesse, en l'honneur du prince des Apôtres, dont le tombeau est là au bas. Au bout de quelque temps, je me relève, je reprends ma visite, comme si je n'avais rien vu encore. Grand Dieu ! que de marbres ! que de bronze ! que d'or ! que de statues ! que de colonnes ! que de mosaïques ! que de richesses ! que de propreté aussi et partout ! Partout enfin et en un mot que de choses et d'objets qui étonnent, qui transportent, qui ravissent !... Je ne sors plus d'ici, je ne veux plus, je ne puis plus sortir. Il faut que je revoie tout. Chose singulière ! Est-ce éblouissement, fascination ou effet naturel d'une combinaison parfaite de toutes les proportions ? Je ne comprends

plus rien à ce que je vois, à ce que j'éprouve ici. Il y a une heure, deux heures que je marche, que je regarde ; Saint-Pierre n'a pourtant pas changé. D'où vient néanmoins qu'il ne me paraît plus le même, et qu'à chaque instant, comme un panorama, je l'aperçois grandir à vue d'œil? Le voilà maintenant qui réalise, qui dépasse toutes les idées, tous les récits, toutes les espérances qu'avait fait naître sa renommée. Les proportions se sont alongées, se sont étendues de tous côtés à la fois, se sont grossies, se sont élargies, sont devenues et deviennent encore de plus en plus colossales, immenses, prodigieuses, incomparables. On avait bien raison : que ces nefs sont vastes! que ces chapelles sont grandes! que cette coupole en l'air est élevée! que ce maître-autel, assis sur les sept gradins, au milieu de la croix latine que forme l'église et sous la coupole qui lui sert de dôme, est vraiment magnifique avec son majestueux baldaquin en bronze, soutenu par quatre colonnes torses du même métal! Que tous ces détails d'architecture, de moulure, de sculpture, de dorures, de mosaïques, d'ornements de tout genre et de toute espèce, dont l'édifice est plein, se font nombreux et prodigieux à l'œil qui les veut compter et mesurer! Que dis-je, compter et mesurer? on ne mesure plus, on ne compte plus, quand on est dans l'infini. Saint-Pierre, pour qui le voit, pour qui le comprend et l'embrasse tout entier, c'est l'infini dans les détails, c'est l'infini dans l'ensemble, c'est l'infini en toutes choses.

XVIII

ÉGLISES PRINCIPALES DE ROME, OU BASILIQUES.

—

Outre Saint-Pierre, et après Saint-Pierre, qui est la première basilique du monde, il y a à Rome six autres basiliques ou églises principales, dont trois jouissent avec elle du privilége de la *porte sainte*, privilége qui consiste en ce qu'une indulgence plénière est offerte, dans ces temples privilégiés, à toute la chrétienté, quatre fois par an. Les pèlerins y arrivaient autrefois en foule de toutes les parties du monde catholique. La *porte sainte*, murée dans tous les temps, ne s'ouvre que l'année du Jubilé par le Souverain-Pontife lui-même, qui se transporte exprès sur les lieux. Je l'ai vue murée aux quatre basiliques, ayant une croix de bronze au milieu.

La première que je sois allé visiter après Saint-Pierre, c'est Saint-Jean-de-Latran. Cette basilique

magnifique méritait cet empressement, non-seulement parce qu'elle est une des plus anciennes églises de Rome, une des plus belles, des plus riches, mais parce qu'elle est en effet la première des basiliques, par ordre de dignité. Je mets toujours Saint-Pierre à part, bien entendu : mais, si Saint-Pierre est la métropole du monde catholique, Saint-Jean est la métropole de Rome en particulier. *Onze* conciles y ont siégé. Aussi est-ce à Saint-Jean que le pape nouvellement élu, qui en devient aussitôt le pasteur ordinaire, s'en va d'abord, après son élection, donner sa première bénédiction au peuple.

On arrive à cette église par une fort belle et large place, sur laquelle s'élève le plus colossal et le plus beau des obélisques connus. La façade du temple passe pour une des plus imposantes de ce genre d'architecture. L'intérieur est magnifique aussi. On y entre par cinq portes qui correspondent à cinq nefs séparées par quatre rangs de pilastres. La nef du milieu est ornée des statues colossales des douze apôtres, lesquelles produisent un très-grand effet, quoi qu'en dise la critique. Les amateurs ont bien soin d'aller visiter là certaines chapelles en renom : le tabernacle gothique du maître-autel, le riche autel du Saint-Sacrement, puis quelques tombeaux, plusieurs tableaux de prix, diverses fresques, de magnifiques colonnes surtout. On compte, dans ce temple, 335 de ces colonnes admirables, toutes plus belles les unes que les autres. Rome et le monde entier n'ont point de plus beaux marbres que ceux

dont cette église est remplie. Voilà Saint-Jean-de-Latran.

Tout à côté il faut aller voir le *Baptistère* célèbre, construit sur l'emplacement même où, dit-on, fut baptisé *Constantin* par le pape Sylvestre. Une urne antique de basalte sert de fonts baptismaux ; la coupole qui est au-dessus est admirée, elle aussi, pour les seize belles colonnes qui la soutiennent, dont huit en porphyre et huit en marbre blanc.

Tout n'est pas fini. Je ne veux point oublier qu'il y a ici tout près, et attenant à Saint-Jean-de-Latran, un portique fort beau, construit par Sixte-Quint, et connu sous le nom de *Scala Santa*. Tous les fidèles qui viennent visiter ces lieux se font comme un devoir de dévotion et de piété de monter à genoux l'escalier saint qu'on a placé ici et exposé à leur vénération. Ils l'ont si bien et si souvent monté ainsi, qu'ils l'ont usé en partie, et qu'on a été obligé de le couvrir de planches déjà plusieurs fois usées elles-mêmes et renouvelées. Cet escalier, du reste, serait, d'après la tradition romaine, le même que Notre-Seigneur Jésus-Christ aurait monté et descendu, dans la maison de Pilate, lors de sa passion. Il est en marbre blanc et composé de vingt-huit degrés.

Quittons Saint-Jean-de-Latran. Sainte-Marie-Majeure n'est pas loin ; et Sainte-Marie-Majeure, nommée d'abord Sainte-Marie-des-Neiges, pour rappeler, dit-on, le miracle qui la fit construire en 352, est une des plus riches basiliques de Rome,

comme aussi l'une des quatre qui jouissent du privilége de la porte sainte. Je n'ai point à m'y arrêter longtemps. L'église a deux places et deux façades, embellies l'une par une très-noble et haute colonne cannelée de marbre blanc, surmontée d'une statue de la sainte Vierge en bronze, l'autre par un obélisque assez élevé et d'un bon effet. Du reste, quand on a vu et le portique du temple avec les belles colonnes de la façade, les colonnes de l'intérieur, qui divisent l'édifice en trois nefs, le maître-autel, les chapelles de la sainte Vierge et du Saint-Sacrement, quelques tombeaux et en particulier celui de Sixte-Quint; quand on a regardé pendant quelque temps le plafond uni et droit, chargé de dorures, de peintures et d'ornements prodigués, puis quelques fresques, quelques mosaïques qui sont là, on se dit : Partons, bien heureux même si, en partant comme en entrant, la pensée de prier vous vient. Rien n'y porte moins que ces sortes de temples. Je m'en expliquerai plus tard.

Nous avons encore quatre basiliques à visiter : voyons d'abord, au delà du Latran, la basilique de Sainte-Croix-de-Jérusalem, érigée par sainte Hélène, mère de Constantin, sur l'emplacement même des jardins d'Héliogabale. Tout le monde, après avoir examiné les fresques de la voûte, le maître-autel avec les quatre admirables colonnes qui soutiennent le baldaquin, s'empresse de descendre dans une chapelle souterraine, dédiée à la sainte Impératrice et ornée de belles peintures et de belles mosaï-

ques. Comme tout le monde, j'y suis allé et j'en ai été ravi.

Une autre basilique qui attire aussi tous les étrangers, c'est Saint-Sébastien, à l'ancienne porte *Capène*. Une belle façade, un beau portique, de belles colonnes, de belles peintures du Carrache et de ses élèves, enfin les Catacombes surtout, voilà assurément ce qui vaut la peine d'être vu et qu'on vient voir. Saint-Laurent, hors des murs, mérite non moins l'empressement des amateurs et des curieux. Il y a là des colonnes de marbre violet, de porphyre vert, de porphyre rouge, et des catacombes comme à Saint-Sébastien. Les chrétiens sont heureux de trouver en cette église, sous le maître-autel même, les corps des deux martyrs saint Étienne et saint Laurent, ces deux diacres si célèbres.

Enfin, s'il ne me reste plus à parler ici que d'une basilique, il est bien vrai qu'elle est une des plus intéressantes de Rome. Bâtie par Constantin sur le lieu même où avait été enterré l'apôtre dont elle porte le nom, agrandie par les empereurs Valentinien II et Théodose, restaurée, ornée, enrichie successivement par différents papes, tous les voyageurs qui l'ont vue dans sa splendeur semblent n'avoir point de voix assez élevées pour célébrer cette belle et magnifique église, l'une des quatre qui, avec Saint-Pierre, Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Marie-Majeure, se distinguent par la porte sainte. Aujourd'hui encore, tous les étrangers la visitent. Ils ont raison : la basilique de Saint-Paul, la plus

ancienne de la chrétienté, est toujours une merveille à voir, et à rechercher, par conséquent. Et pourtant cette église n'est plus qu'une bâtisse en construction. Dans la nuit du 15 au 16 juillet 1823, le feu prit tout à coup au toit, par l'imprudence de quelques ouvriers : car on ne peut pas croire, sur le dire du peuple, qu'il y ait été mis par un Anglais, en haine de la religion catholique ; le feu, dis-je, pris à ce beau et magnifique temple, l'a fait crouler en peu d'heures. La nef du milieu, la nef de traverse et les portes furent entièrement détruites. Les colonnes de marbre ont été trouvées calcinées, et la porte de bronze, qu'on avait fait venir à grands frais de Constantinople, en 1070, fondue presque en entier. Le pape Léon XII a ordonné aussitôt de la rebâtir telle qu'elle était. On y travaille depuis lors. J'ai vu là un monde d'ouvriers occupé à cette œuvre, déjà fort avancée sans doute, mais loin, bien loin d'être finie. Trente ans encore n'auront peut-être pas terminé ce que quelques heures d'incendie ont détruit. Quel malheur à déplorer !

Le bon et pieux religieux qui nous a servi de *cicérone* dans ces lieux nous a conduits au beau cloître de son couvent, qui touche à l'église. Ce cloître est délicieux. Rien de plus élégant que ces petites arcades dont il est environné, arcades soutenues par de jolies petites colonnes torses, dont la plus grande partie est incrustée, ainsi que l'entablement, de mosaïques du plus gracieux effet.

Malheureusement il a passé là je ne sais quels

soldats et quels chefs vandales de nos derniers temps, je ne veux pas dire de quelle nation, lesquels chefs et soldats ont pris plaisir à laisser, sur ces fines et délicates colonnes mutilées, des traces de barbarie grossière que je croyais réservées aux temps et aux Vandales de Genseric.

Après ces détails, qui appartiennent ou du moins se rattachent à la noble et intéressante basilique de Saint-Paul hors des murs, on me pardonnera peut-être d'ajouter quelques mots sur une autre jolie église, dédiée au même apôtre et que tout le monde va visiter à près d'un quart de lieue plus loin. Cette église, dite de Saint-Paul aux trois fontaines, fut bâtie dès les premiers siècles du christianisme sur le lieu même où notre saint, en sa qualité de citoyen romain, fut décapité. La légende raconte que la tête séparée du tronc, en tombant, fit trois bonds sur le sol, et qu'il en jaillit les trois sources que l'on voit encore aujourd'hui. Ces sources ou fontaines ont été entourées de niches de marbre entre lesquelles sont deux autels ornés de colonnes de porphyre du plus grand prix.

Chose assez singulière et peut-être digne de remarque, puisqu'elle est en effet la plus propre à nous faire comprendre la situation et l'étendue de l'ancienne Rome, c'est que, de toutes les basiliques ou églises principales de cette capitale, aucune ne se trouve dans l'enceinte des quartiers habités. Toutes sont dehors, et quelquefois à une distance assez éloignée des maisons. Ce qui prouve suffisamment

combien Rome s'est rétrécie en se retirant et en s'agglomérant vers le nord, depuis le Capitole jusqu'à la porte du Peuple ou porte Flaminienne. Visitons maintenant cet intérieur d'habitations nouvelles. Il y a là des églises fort belles aussi, quoique du second et du troisième ordre, églises qui m'ont trop intéressé, lorsque je les ai vues et fréquentées, pour n'en pas dire au moins quelques mots à la hâte et en abrégé.

XIX

ÉGLISES DU DEUXIÈME ET DU TROISIÈME ORDRE.

—

Certes, ce n'est pas pendant deux mois et demi de séjour à Rome qu'on peut visiter et bien voir toutes les églises, toutes les chapelles, tous les oratoires qu'on rencontre à chaque pas. On m'a dit qu'il y en avait plus de *trois cents*. Ce qu'il y a de sûr, c'est, qu'outre les sept basiliques dont nous avons parlé, on compte ici à peu près une soixantaine d'églises bien connues, qui attirent tous les jours la visite et l'admiration des voyageurs et des curieux venus de l'étranger. Je ne pourrais pas dire qu'aucune n'ait été omise dans mes tournées de chaque jour, mais je puis affirmer néanmoins qu'il en est bien peu, si toutefois il en est, qui aient échappé à ma curiosité. Il en est beaucoup que je connais bien, il en est quelques autres que je n'ai vues qu'en passant.

Les plus belles, les plus riches, les mieux tenues, comme aussi les plus fréquentées, et je dirai fréquentées par les plus pieux, les plus dévots fidèles de Rome, ce sont les églises appartenant aux Jésuites. Il faut bien en convenir et le dire à ceux-là même qui ne les aiment pas. A quoi bon cacher la vérité, ou se cacher soi-même pour l'avouer ici? Elle est visible et saillante à tous les yeux. Les Jésuites partout et toujours ont su faire et bien faire ce qu'ils ont fait. Leurs églises de Rome sont magnifiques, ornées, meublées avec goût et parfaite intelligence. Nulle part la piété des fidèles n'est mieux accueillie, mieux excitée et soutenue, mieux dirigée, plus satisfaite aussi. Nulle part le culte, les cérémonies, la prédication, la direction des âmes, en un mot, toutes les choses saintes, ne sont traitées avec plus de convenance, de bienséance religieuse. Nulle part enfin les personnes et les choses ne sont mieux appropriées au rôle sacré qu'elles sont chargées de représenter. Les deux églises de Saint-Ignace et du Jésus sont surtout remarquées sous tous les rapports que je viens d'indiquer. Ce qui ne veut point dire que Rome n'ait d'autres belles, grandes, nobles et magnifiques églises, des églises bien tenues et bien propres. La propreté romaine semble même s'être concentrée là. Partout ailleurs, dans les palais et les plus beaux palais, dans les maisons, excepté celles pourtant où les Anglais ont appris cette vertu domestique à leurs hôtes, dans tous les détails même de la vie des Romains, s'il est quelque chose qui

frappe et qui étonne à première vue, ce n'est point l'excès en ce genre d'une délicatesse trop soigneuse et trop minutieuse. Les reproches seraient plutôt mérités dans un sens tout opposé. Pour les églises, il n'y a point de reproches à faire. Tout est en ordre, à sa place; tout est tenu et entretenu comme il convient. Je ne sache point de lieux au monde où la maison de Dieu soit ainsi l'objet de soins mieux entendus et plus attentifs, je dirai même plus scrupuleux. Voyez, en effet, depuis les premières pierres du péristyle jusqu'au fond de ces nefs, jusqu'aux dernières profondeurs de ces riches chapelles, de ces éclatants sanctuaires, vous ne trouverez rien qui blesse ou offusque votre regard, qui afflige votre religion, qui contrarie la pensée que vous apportez en entrant dans un lieu pareil. Pas un dérangement, un déplacement d'objet quelconque; pas la présence même d'un grain de poussière ne se rencontrera sur votre chemin, pour faire diversion aux idées et aux sentiments qui vous occupent. Voilà comme Rome entend et comprend les soins qui sont dus à la maison de Dieu, à l'église et aux sanctuaires de Jésus-Christ.

Parmi ces belles églises, il faut en nommer surtout plusieurs qui surpassent les autres, soit en beauté, en richesses réelles ou artistiques, soit en intérêt, à cause des souvenirs qui s'y rattachent, à cause de leur antiquité, et par-dessus tout à cause des reliques précieuses qu'elles renferment.

J'ai vu les églises de Sainte-Agnès, de Sainte-Cé-

cile, de Saint-André della *valle,* de Saint-Charles-au-Cours, de Sainte-Marie-aux-Anges, de Sainte-Marie-de-la-Victoire, de Sainte-Marie-du-Peuple, de Sainte-Marie *in Transtevere,* la plus ancienne de toutes, de Sainte-Marie-de-la-Minerve, de Sainte-Marie *in vallicella,* de Saint-Clément pape, de Saint-Grégoire, où le saint donna ses belles homélies, de Saint-Louis-des-Français, de Saint-Augustin, et je ne sais combien d'autres encore qui m'ont ravi. Les beaux marbres, les porphyres les plus fins et les plus précieux, les belles colonnes antiques, les belles statues, les belles mosaïques, les belles fresques, les beaux tableaux, les beaux portails, les belles nefs, les beaux autels, les belles chapelles, les belles coupoles; puis des bas-reliefs, puis des ornements à l'infini, des vases, des châsses, le bronze, l'argent, l'or, les pierres précieuses : tout est là qui s'offre et se présente à vos yeux pour vous attirer, pour vous transporter, pour vous éblouir et vous jeter hors de vous-même; si bien que l'on ne sait plus où l'on en est. C'est un autre monde où l'on est entré, monde qui tient le milieu entre le ciel et la terre, qui tient à la terre par la matière travaillée qu'on y admire, et qui tient au ciel par les idées, par les sentiments que réveillent dans les âmes tous ces objets visibles, riches, brillants, resplendissants et tout à la fois si bien ordonnés et coordonnés, qu'on ne peut, en effet, que penser au ciel et le désirer, en les voyant.

Je sais que tout le monde ne voit point, ne sent

pas de même. Je laisse aux difficiles, qu'on ne saurait d'ailleurs contenter jamais, je leur laisse le petit plaisir qu'ils trouvent et qu'ils éprouvent à n'être satisfaits ni étonnés de rien. Ils ont toujours cent mille raisons pour blâmer et condamner. A moi il ne m'en faut point tant pour admirer. Je ne suis point de ces habiles qui voient de si loin et regardent de si près. J'ai vu les églises de Rome, et, telles que les impressions me sont venues, je les ai acceptées et je les dis. Du reste, je veux montrer aussi que, si je me rends de bonne grâce aux impressions qui me sont données, je ne me refuse pas non plus aux réflexions qu'une discussion éclairée peut et doit amener. J'ai dit mes impressions, je dirai maintenant mes réflexions.

XX

DES ARTS APPLIQUÉS AUX MONUMENTS ET AU CULTE RELIGIEUX DE ROME.

—

Dieu ayant fait les arts comme il a fait toutes choses, comme il a fait tout ce qui est vrai, tout ce qui est bon, tout ce qui est beau, les arts tout naturellement lui revenaient de plein droit, ou du moins ne devaient-ils plus être dans nos mains que des moyens en plus qui nous étaient fournis pour arriver à lui, que des moyens d'exprimer et de proclamer mieux, je veux dire d'une manière plus éclatante et plus sensible, sa gloire, notre admiration, notre amour. Ainsi, dans la pensée divine, les arts ne pouvaient être qu'une autre forme de révélation ou de langage, par laquelle Dieu entendait se manifester et se communiquer à l'homme en même temps que donner à l'homme le moyen de se communiquer et de s'unir

à lui : belle et noble vocation des arts, vocation toute spirituelle, toute céleste, toute divine, à laquelle ils furent longtemps fidèles ! Malheureusement, il est dans la nature de l'homme de souiller et de gâter tout ce qu'il touche. Les arts se corrompirent bientôt entre ses mains, comme et dans la même progression que ses pensées et ses sentiments s'étaient déjà corrompus dans son esprit et dans son cœur. Une seule nation, au milieu de la corruption générale, conservait dans leur pureté primitive toutes les traditions des anciens âges. Jusque sur la terre de l'exil, nous voyons ses souvenirs fidèles aux beautés et aux richesses de son temple qu'on a détruit, aux magnificences de ses solennités, aux sublimités et aux grâces ravissantes de ses cantiques. Les filles de Sion pleurent la patrie, mais pleurent aussi les merveilles des arts qui en faisaient l'ornement et la gloire, et n'en veulent point connaître d'autres. Tribus saintes et privilégiées, elles ont raison ; partout ailleurs qu'à Sion les arts n'étaient plus que l'expression de pensées et de sentiments altérés, dégénérés, corrompus ! Si Dieu, qui les avait créés d'abord, qui les avait sauvés ensuite et plusieurs fois du naufrage, ne fût venu à leur secours en leur ouvrant, ainsi qu'au monde entier, une nouvelle ère de régénération, c'en était fait d'eux à jamais. Il n'en fut point ainsi. Le christianisme parut ; le christianisme appela les arts à lui ; il souffla sur eux son esprit, sa vie immortelle ; puis il leur enseigna ses doctrines sublimes, sa loi sainte, son culte pu-

rifié. De cet ordre nouveau, donné aux idées, à l'enthousiasme, aux sentiments, naquit et devait naître un nouvel art, l'art chrétien plus élevé, plus noble, plus pur, plus saint que tout ce qui avait été vu jusque-là sur la terre. La régénération accomplie, rien en effet de plus admirable n'eût été offert au monde, si l'art s'en fût tenu aux inspirations, aux enseignements reçus ; si, libre et dégagé de tout précédent, de toute influence, il eût pu tout à coup et tout entier entrer dans les voies nouvelles qui lui étaient ouvertes. Mais les arts sont un peu comme les hommes, quand ils se convertissent, il est bien rare qu'ils ne retiennent pas quelque chose de leur ancienne vie, de leur faire, de leur dire, de leurs manières, de leurs façons et de leurs usages passés ; et puis les arts, comme les hommes, toujours ne sont-ils pas soumis à je ne sais combien de circonstances qui les lancent ou les arrêtent dans leur développement, qui en changent la marche, qui en modifient les procédés et les produits ? Ici, pour être juste envers Rome chrétienne, envers cette Rome que ces longs préliminaires ne doivent point nous faire perdre de vue, il faut ajouter que nul pays au monde ne renfermait autant d'éléments opposés à l'art chrétien qui s'y venait établir. Le christianisme, victorieusement sorti et tout à coup des Catacombes pour monter au Capitole, trouva les lieux encore occupés par les arts païens ; il trouva des temples faits à la grecque, des colonnes, des statues, des images, mille objets divers enfin, ap-

partenant à l'ancien culte ; toutes choses riches, brillantes, auxquelles étaient accoutumés les esprits, les cœurs, les idées, les imaginations, comme aussi l'orgueil et la vanité des peuples. Que pouvait faire le culte nouveau ? L'important pour lui était de se faire adopter ; c'est ce qu'il chercha avant tout ; et pour cela, il s'introduisit dans les temples anciens où était la foule, se contentant de les purifier et de les adapter, autant qu'il le pouvait, à ses besoins, à son sens, à ses manières, se réservant d'ailleurs de faire mieux plus tard. Toutes ces circonstances connues me semblent assez bien expliquer comment Rome chrétienne possède encore aujourd'hui si peu de monuments où la pensée et l'intention catholiques apparaissent pures de toutes réminiscences païennes. Sans doute il eût été plus heureux pour l'art chrétien d'avoir à se développer seul et livré à ses propres inspirations ; mais il était plus habile au christianisme de procéder comme il a fait. Nous n'avons donc point à blâmer Rome. Examinons seulement et constatons l'état des arts appliqués à ses monuments et à son culte religieux.

D'abord, l'architecture se contenta de prendre les temples anciens et quelques basiliques, espèces de grandes salles où se rendait la justice, pour en faire des églises. Plus tard, les modèles existaient, les peuples les trouvaient bons et commodes ; l'art chrétien pouvait en gémir : mais comment sortir des voies ainsi adoptées et accoutumées ? On ne pouvait peut-être que s'y soumettre et les suivre ; on les sui-

vit en effet. Seulement aux formes anciennes du paganisme on ajouta quelques nouvelles combinaisons plus en rapport avec l'esprit et le sens du christianisme. Ainsi, les formes rectangulaires ou circulaires font place tout à coup ou par degrés à la croix victorieuse, à la croix latine, à la croix grecque, qui vient heureusement couper les nefs, donner du mystère et du symbolisme au temple. Puis ce sont les arcades, qui, brisant les architraves droites, rompent cette éternelle uniformité qui fatiguait l'œil naguère, qui fatiguait l'âme surtout sous son inflexible et pesante roideur. Ce sont aussi, et en même temps, les chapelles latérales, qui, s'ouvrant sur les côtés et se fermant sur elles-mêmes, font du temple chrétien un lieu de prière par excellence où l'âme timide et recueillie se plaît à chercher et à trouver *le Dieu caché*. Puis, enfin, viennent les coupoles à leur tour, enfonçant et les voûtes et les lambris, s'élançant au-dessus d'eux à des hauteurs infinies, comme pour donner plus d'espace et plus d'air aux pensées qui veulent monter, pour accueillir et recevoir les élans qui demandent le ciel, pour nous en offrir du moins, de ce beau ciel, la représentation et le symbole, rien ne pouvant ici-bas nous en donner la réalité.

Voilà ce que l'architecture, devenue chrétienne, a pu faire et a fait pour Rome pendant quinze siècles et jusqu'à nos jours.

La sculpture, quoique d'abord et longtemps rejetée pour ses formes trop matérielles qui n'allaient

plus à un culte pur et tout spirituel, comme était le culte nouveau, la sculpture finit néanmoins par vaincre les antipathies chrétiennes et s'introduire dans les églises de Rome. Les bas-reliefs furent les premiers mis en avant. Puis se présentèrent timidement les statues en bronze coulé, statues sévères et sombres qu'on ne pouvait pas trop accuser d'amollir les âmes. Une des premières, sinon même la première qui parut ainsi exposée au culte des fidèles Romains, ce fut celle de Saint-Pierre, qu'on voit dans la basilique du saint apôtre, et qui passa longtemps, grâce aux itinéraires philosophiques des derniers siècles, pour un Jupiter antique auquel les chrétiens n'auraient fait qu'ajouter une auréole. Enfin les temps étaient venus où toutes les églises, toutes les nefs, toutes les chapelles devaient se remplir de statues de pierre, de marbre, quelquefois même d'argent et d'argent massif. En général, à part quelques morceaux précieux sortis de mains habiles, toutes ces statues sont jugées bien inférieures aux statues antiques. N'y a-t-il pas là quelque petite partialité, quelque petite prévention de la part des juges? Je n'oserais trop le dire, mais, ce qui me le ferait soupçonner tant soit peu, c'est que, tout en s'accordant à blâmer et à condamner, nos amateurs philosophes ne s'entendent pas toujours, et il s'en faut, sur les points différents devenus la matière du blâme et de leurs grandes et décisives condamnations. J'ai vu cent fois des statues bien critiquées, bien condamnées, qui me semblaient à moi et qui

semblaient à beaucoup d'autres d'un très-bel et bon effet. Après cela, je laisse à juger à de plus habiles, me réservant toutefois à moi-même le droit de me complaire à mon aise au milieu de ce monde de saints et de saintes que je vois ici de tous côtés, rangés debout ou agenouillés comme autant de modèles qu'on me propose à imiter, ou comme autant de prédicateurs qui me parlent de vertu et de sainteté, chacun à sa manière et avec le langage et les formes qui lui sont propres. Ainsi il y a à Rome beaucoup de statues dans les églises ; et dans ma pensée et mon sentiment, je crois que la piété n'a qu'à gagner en les voyant.

Il y a aussi beaucoup de tableaux et certainement même bien davantage encore. La peinture, plus pure, plus spirituelle, plus sainte que la sculpture, fut tout d'abord reçue, accueillie avec empressement et avec amour. On ne peut, sans l'avoir vu, se faire une idée de tout ce que cet art ravissant a fait et produit pour les églises de Rome ; et que dis-je, les églises ? s'il me fallait un peu entrer en détail, il faudrait citer, nommer toutes les chapelles les plus simples, tous les plus humbles oratoires ; car il n'en est pas un, il n'en est pas une où quelques peintres, quelques maîtres de renom, pieux et dévots les uns, quelques autres seulement habiles, ou bien même quelques autres encore pieux et habiles tout à la fois, n'aient laissé trace de leur passage. Regardez, en effet, partout et de tous côtés, de tous côtés et partout, sur les murs, aux voûtes, aux plafonds, dans

l'intérieur des chapelles et des coupoles, vous ne voyez que mosaïques, que fresques, que peintures, que tableaux de toute espèce et de toutes grandeurs. On dirait que tous les maîtres, toutes les écoles, tous les siècles ont voulu disputer ici à qui saurait étaler plus de richesses, plus de magnificences, plus de merveilles. C'est à l'observateur, au curieux qui les visite, à faire son choix. Tout n'est pas du même mérite, ou du moins d'un mérite pareil. L'école première sent la décadence de l'art ancien et ne se sent guère encore du mouvement qui aura lieu plus tard. Les dessins, les teintes, l'expression, la composition, tout révèle un art au berceau, nouvellement sorti de dessous terre, ou un art vieilli qui a perdu ses souvenirs et sa touche d'autrefois. Cependant, chrétiens des âges postérieurs, gardez-vous de détourner vos regards et votre attention. Il y a là une pensée fondamentale d'école et d'école chrétienne; pensée pure, simple, naïve comme les pensées et les mœurs des premiers jours, pensée féconde aussi, pensée génératrice, propre à vivifier l'art ou à le régénérer. Que j'aime toutes ces images, toutes ces figures qui me représentent, qui me rappellent l'histoire, le symbole, les mystères de notre foi, ou bien, sous les emblèmes les plus aimables et les plus touchants, relèvent mes espérances, raniment la charité; images du bon Pasteur, rapportant au bercail et sur ses épaules la brebis égarée et retrouvée; images du Christ avec les apôtres saint Pierre et saint Paul; images de Marie ou de quelques saints

martyrs, mais toujours, en ces premiers temps, images douces et suaves autant que graves et solennelles; quelquefois même les grandes scènes de l'Apocalypse, l'Agneau sans tache, les vingt-quatre Vieillards prosternés, les quatre Évangélistes, les quatre Anges, tous sujets rendus par la mosaïque, ce genre solide de représentation qu'on a appelé la peinture éternelle ou pour l'éternité! Comment les chrétiens pourraient-ils les dédaigner, pourraient-ils ne pas les aimer?

Après cette école il en vient d'autres; écoles plus habiles, plus savantes et non moins pures, non moins pieuses et saintes que leur aînée. Jamais dessins plus beaux, plus ravissants, plus dignes de leur objet n'avaient été vus. C'était le christianisme exprimé dans toute sa beauté, dans toute sa pureté céleste, en même temps que dans tout son symbolisme, dans tout son mysticisme le plus élevé, le plus profond, le plus brillant, le plus riche et le plus fécond, inspiré aux purs, aux vifs rayons de la foi et de l'amour : on dirait cette peinture descendue du ciel et apportée par des anges à la terre : tout ce qui en vient semble vraiment divin. Honneur au moyen âge, qui a formé, qui a dirigé, qui a animé tant de pinceaux habiles! honneur au moyen âge, où la sève, où la vie chrétienne, vie pleine et surabondante, a pu et su se développer ainsi et se produire en jets si magnifiques et si nombreux! Il a rempli l'Italie, et Rome en particulier, de ses chefs-d'œuvre. Quel malheur que, la science allant toujours en

avant, l'inspiration première se soit tout à coup arrêtée, je veux dire, du moins, l'inspiration chrétienne, catholique et sainte! La science des contours, des raccourcis, du coloris, enfin de tout ce qui concerne la partie plastique de l'art, cette science mécanique, anatomique, matérielle, grandissait tous les jours; mais c'est justement ce qui jetait l'art nouveau hors de ses voies; car, essentiellement spiritualiste, il se faisait sensualiste toujours de plus en plus. C'était là, à cette époque, son genre de progrès. Je ne voudrais point paraître trop sévère à ce sujet: d'abord parce qu'on l'a été assez déjà, ce me semble; et ensuite parce que, après tout, si l'époque de la Renaissance a des reproches et de graves reproches même à se faire et à entendre, elle a bien aussi certains mérites et de grands mérites qu'il serait injuste d'oublier, et encore plus de méconnaître. Tout ce qui a existé, tout ce qui a été fait alors n'est point tant à rejeter, tant à dédaigner. Sans doute le paganisme est entré dans l'art, mais le christianisme n'a pas tout à fait abdiqué, et il s'en faut. Il a bien encore sa belle et large part dans les pensées, dans les affections, dans les travaux du jour. Que de belles œuvres, que de beaux génies sortis de cette époque! Rome surabonde de ses mosaïques, de ses fresques, de ses tableaux. Je sais bien qu'en les regardant tous, le plaisir ne va pas toujours sans regrets; mais aussi comme ce plaisir est vif! combien il fait oublier de regrets, alors que, fort de sa science et de ses procédés nouveaux, l'art sait et

veut bien revenir à ses inspirations, à ses traditions anciennes ! O Michel-Ange, Raphaël, et vous tous leurs nombreux émules et disciples, que vous m'avez fait bénir de fois cet art adorable qui a doté toutes ces belles églises romaines de tant de merveilles ! Grâce, mille fois grâce à la peinture chrétienne ! Je laisse de côté les tableaux modernes, qui sont d'ailleurs à Rome en bien petit nombre, comparativement aux anciens des trois époques principales dont nous avons parlé, lesquels anciens ont pris à peu près toutes les places. Ils ont bien fait.

Maintenant venons à la musique, à la musique d'église, bien entendu.

La musique a fait autrefois, comme la peinture chrétienne, des chefs-d'œuvre pour les églises de Rome. Aujourd'hui les chefs-d'œuvre sont renfermés dans des cartons qu'on n'ouvre plus, sinon peut-être une ou deux fois l'année, dans les chapelles du Vatican, ou dans quelque couvent où l'on se souvient encore de Palestrina, d'Allegri et autres vieux compositeurs, trop vieux pour notre siècle, qui en a pitié. Ce n'est pas qu'on ne fasse de la musique à Rome; on en fait dans toutes les églises, à tous les offices, à la messe, aux vêpres, aux saluts ou bénédictions, presque autant qu'à Paris; seulement elle est généralement mieux faite, mieux appropriée au genre, et surtout bien mieux exécutée. Il y a ici des voix ravissantes, et surtout à Saint-Pierre et chez les Jésuites, voix basses, voix élevées, voix qu'on dirait dans les abîmes, ou qui s'en vont dans les

nues et toujours avec une fermeté, une richesse, une pureté de sons, que nous n'aurons jamais, nous hommes des Gaules, avec notre accent sec et sourd, avec notre prosodie ingrate et notre prononciation barbare, quand nous chantons comme quand nous lisons le latin. On fait donc beaucoup de musique dans les églises de Rome, musique savante peut-être et sans doute; mais de la musique chrétienne, pieuse, sainte, qui vous fasse trembler ou vous fasse espérer, qui vous plonge comme dans l'enfer, ou vous enlève dans le ciel, au milieu des anges, je n'en ai point entendu. Tout, ou à peu près tout ce qui m'est venu aux oreilles, m'a fatigué plus que touché, plus qu'édifié. Je n'aime point des messes ou des psaumes notés comme des airs d'opéra. Le chant Grégorien entendait bien mieux, ce me semble, ce qu'il fallait aux âmes religieuses, entrait mieux dans la lettre sévère et précise des livres saints, répondait mieux aux dogmes positifs et certains du Symbole, allait surtout beaucoup mieux à l'esprit et aux intentions de l'Église, qui l'avait chargé de les exprimer sous ses notes, tantôt fermes, tantôt douces, toujours graves et mesurées. Je n'aime point les fugues, les fioritures, les cymbales, ni les cornets s'exerçant avec fracas sur les paroles de nos mystères. Du reste, c'est là encore, Dieu merci, le goût de bien du monde ; c'est du moins celui de tous les vrais et pieux fidèles, que je vois déserter nos églises, pour laisser place aux amateurs, qui accourent et font foule aux jours et aux heures des

solennités bruyantes. Que ne plaît-il à l'art de retourner, de revenir sur ses pas, de rentrer dans ses voies, de reprendre ses traditions anciennes ! Alors nous n'aurions plus des églises ressemblant à des théâtres, à des musées, à des bourses ou à des bazars ; églises méconnaissables, où la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture et les décors semblent s'être donné le mot pour mieux fatiguer, contrister les vrais chrétiens et les éloigner, afin d'attirer mieux et de réjouir ceux qui ne le sont pas.

Je ne sais si j'ai fait comprendre l'état des arts appliqués au culte et aux monuments religieux de Rome. Je le désire plus que je ne puis l'espérer. Il est si difficile, en effet, de faire connaître, avec précision et netteté, des choses qui se compliquent de mille façons, qui se présentent sous mille aspects divers, qui ne sont presque nulle part les mêmes, qui changent tous les jours et à chaque instant de formes, qui ont changé mille fois ! On ne peut guère, au milieu de tels éléments, que saisir tout au plus et présenter des aperçus généraux : c'est à quoi je me suis appliqué. J'ai voulu donner à mes amis de France un aperçu des églises romaines, telles qu'elles m'ont apparu à la première vue. Si les détails dans lesquels j'ai cru devoir entrer n'avaient servi, comme il arrive assez souvent, qu'à embrouiller l'ensemble, j'en serais désolé ; mais il me reste une ressource, et j'en vais user. Un résumé sera peut-être plus heureux, et c'est alors l'ensemble qui fera comprendre et juger les détails.

Le résumé donc ou l'ensemble d'une église romaine, le voici : toutes étant à peu près, ainsi que nous l'avons dit, sur le même modèle, dans les mêmes formes, avec les mêmes accessoires. Imaginez d'abord un corps de bâtiment, plus ou moins étendu en longueur et en largeur, fortement construit, où figurent divers matériaux, quelquefois précieux, toujours solides et bien posés. En tête du monument et en dehors, vous avez une façade grecque avec de grosses et puissantes colonnes qui avancent et assez souvent même soutiennent un noble et riche portique, ou du moins un entablement et un fronton du même ordre. Dans l'intérieur et devant vous, alors que vous avez franchi le péristyle, s'ouvre d'ordinaire trois ou cinq belles nefs, séparées par des pilastres corinthiens, recouverts de stuc ou de feuilles de marbre, quelquefois même par de précieuses colonnes antiques. Au-dessus de votre tête s'élèvent et s'arrondissent, en plein cintre, des voûtes chargées de fresques, où s'étend, sur un plan droit et uni, un plafond auquel sont attachés de larges médaillons dorés et portant au dedans quelques peintures plus ou moins belles. Au bout de la nef principale et avant d'arriver au chœur, vous avez la croix latine, au milieu de laquelle s'élance plus ou moins haut une coupole couverte de peintures; aux extrémités des deux bras de cette croix, sont deux autels magnifiques qui se regardent, puis le maître-autel, soit au milieu, comme dans les sept basiliques, soit au fond du chœur, comme à peu près

partout ailleurs, lequel ne va presque jamais, surtout dans les églises premières, sans son riche et pompeux baldaquin, sans ses quatre, six ou huit belles colonnes antiques, colonnes de marbre ou de porphyre ou de bronze doré, sans son riche et magnifique tabernacle, son beau christ et ses six candélabres : tout cela grand, noble, simple quelquefois, et imposant toujours. Que dirai-je encore ? Voyez ces belles, ces profondes, ces riches et éclatantes chapelles latérales, ou même parfois derrière le chœur ; voyez tous ces murs revêtus de stucs brillants, puis toutes ces grandes et petites nefs, tout ce chœur et arrière-chœur, où se tient le clergé, sur des banquettes, tous ces coins et recoins dont l'art a tiré parti ; tout est ici plein de statues, de mosaïques, de fresques, de tombeaux, de bas-reliefs, et enfin de mille objets, de mille et mille décors qui passent tous les calculs, toutes les appréciations, toute possibilité même d'indication. Imaginez maintenant, au haut de toutes ces murailles, au-dessus de toutes ces coupoles et de tous côtés, des fenêtres ouvertes, des jours donnés par où la lumière et le soleil si beau, si solennel de l'Italie vient du matin au soir, sans interruption, sans alternative de nuages ou d'obscurcissements, vient, dis-je, lancer à flots toutes ses splendeurs, comme pour éclairer mieux toutes les richesses, toutes les beautés du monument, depuis les dalles de marbre précieux que vous foulez aux pieds, jusqu'aux voûtes ou aux lambris dorés qui étalent leurs magnificences sur vos têtes. Ima-

ginez maintenant encore, dans toute cette enceinte, des lampes d'or et d'argent, des lustres brillants et éblouissants, des girandoles, des cierges partout allumés, des fleurs multipliées et bien disposées, des encensoirs bien balancés et répandant leurs parfums devant les tabernacles, des chœurs remplis de prêtres, de prélats et de cardinaux, des tribunes pleines de chantres et de musiciens qui chantent et s'évertuent à qui fera mieux, des maîtres de chapelle qui dirigent les partitions et battent la mesure avec le cahier de musique, faisant un bruit et un tapage tout à fait déplaisant, fatigant même aussi bien pour les yeux que pour l'oreille, tout cela marchant toujours sous l'accompagnement d'un orgue habile et puissant. Voilà que vous avez une idée du culte et en même temps une idée des édifices ou monuments religieux de Rome.

Dans un article suivant j'aurai occasion de revenir sur la partie du culte, en parlant des grandes solennités et cérémonies qui attirent la foule dans les églises ; aujourd'hui je n'ai que quelques réflexions à ajouter sur un objet qui me semble plus particulièrement important. Il s'agit de l'art principal auquel Rome doit ses monuments religieux. Il s'agit du mérite et de la convenance de ces sortes de monuments, considérés sous le point de vue chrétien.

J'ai entendu, et j'entends tous les jours des amateurs d'architecture, des artistes eux-mêmes dire et répéter que rien n'est beau au monde comme ces

édifices; que rien n'est comparable à la régularité de ces proportions, à la pureté de ces lignes, à l'élégance de ces formes. J'admire certes avec tous ceux qui admirent ici; mais me pardonnera-t-on néanmoins à moi, qui ne suis point architecte, qui ne suis point artiste, de dire à ce sujet ma pensée ou plutôt mon sentiment, sur un des points les plus élevés du domaine des arts? Jamais je n'ai tant et si bien apprécié, tant goûté, tant aimé nos églises ogivales ou gothiques que depuis surtout que Rome et l'Italie m'en ont tant montré de style grec et romain. J'admire, je l'ai dit, avec tout le monde; mais je suis forcé de dire aussi que c'est à peu près là tout ce que je puis donner à ces temples : mon admiration. Que je voie, au contraire, une de nos vieilles cathédrales, comme les XIII^e^ et XIV^e^ siècles en ont couvert la France, l'Allemagne et l'Angleterre, ou bien même une de ces jolies petites églises, comme notre Sainte-Chapelle de Paris, et tant d'autres qu'on rencontre dans nos anciens manoirs, dans nos vieux châteaux, et surtout dans quelque coin de nos vieilles abbayes, alors je suis transporté. Ces portails, ces tours colosses, ces clochers, ces flèches en l'air et perdues dans les nues, ces galeries en dentelle, ces arceaux, ces contre-forts, ces fenêtres en ogive et en pointe, ces rosaces avec leurs vieux vitraux, peints à mille couleurs, ces masses de pierres élevées à des hauteurs et avec des détails que le compas ne peut plus suivre, et où l'œil qui les regarde est à chaque instant tenté de demander grâce, en même temps

qu'il y est comme invinciblement attiré et attaché : tout cela, dès avant mon approche et de bien loin encore, me parle à l'âme, remue mes pensées et mon être tout entier. Je sens qu'il y a là-bas et de ce côté comme une puissance religieuse et forte qui m'entraîne, qui m'enlève de terre, et me ravit je ne sais plus dans quelles sphères inconnues et supérieures d'idées et de sentiments demi-célestes. Quand enfin j'arrive et que je suis dans le temple, c'est bien autre merveille encore. Sous ces voûtes hautes, il semble, comme la voûte des cieux, au milieu de tous ces piliers élancés et nombreux comme les arbres d'une forêt, de ces colonnes et colonnettes fines et groupées qui les entourent et qui filent jusqu'au haut, sveltes et légères comme le jet d'une fusée, ou plutôt comme le jet d'une âme ardente qui envoie à Dieu et ses pensées et ses vives prières ; n'ayant de tous côtés que des jours douteux, des aperçus indéterminés, des perspectives lointaines et sans fin, toujours mêlées d'ombres et de lumières, je n'ai plus qu'un sentiment, celui de m'humilier, d'adorer et de prier : de m'humilier, car je me sens là si petit ! d'adorer, car celui qui de ce temple a fait sa demeure doit être si grand, si puissant ! de prier aussi, car ces nefs prolongées et sombres, ce sanctuaire profond et fermé, ont quelque chose de si mystérieux, de si recueilli tout à la fois ! A Rome et dans toutes les églises gréco-romaines que j'ai visitées, je n'ai rien éprouvé de tout cela, ou du moins bien peu, trop peu pour n'en avoir pas fait

la remarque aussitôt. Possible que les âmes d'Italie sentent différemment. Peut-être leur faut-il à elles, pour s'en faire mieux comprendre, des formes plus positives, plus arrêtées, des formes que l'œil embrasse et saisisse en deux ou trois regards, d'une manière certaine et fixe ; peut-être même que nos églises ainsi pleines de profondeurs et de vague, de mystères et de symboles, feraient mal à leurs yeux, qui n'ont jamais vu ni ombre ni nuage sous leur beau ciel et leur beau soleil, feraient mal surtout à leur foi, qui n'est pas accoutumée à chercher, à plonger, à sonder, à réfléchir au delà de ce qu'on leur montre et qu'on leur propose. Et alors je conçois qu'on leur ait donné des temples ronds ou carrés, des temples clairs et bien illuminés : car il était important que ces imaginations vives n'eussent point trop à rêver, n'eussent rien à deviner, de peur qu'elles ne vinssent à s'égarer, à se perdre, à succomber. Je suis donc loin de blâmer, de condamner le genre d'architecture ou le style adopté dans ce pays ; seulement je le verrais dans le nôtre faire place de nos jours au gothique, pour tous nos monuments religieux, je ne pourrais que trouver là un grand progrès dans l'art architectural chrétien. Ce qui assurément ne saurait m'empêcher de dire et de proclamer toujours que les églises de Rome sont belles, sont magnifiques, sont dignes de l'admiration des étrangers qui les visitent, non moins que du culte empressé et fervent des Romains.

XXI

DES SOLENNITÉS ET CÉRÉMONIES RELIGIEUSES DE ROME.

—

Rome chrétienne et catholique, Rome reine et maîtresse de toutes les églises du monde, Rome surtout ayant en main et à sa disposition toutes les ressources qu'on lui connaît, a sans doute et doit nécessairement avoir des solennités, des pompes, des cérémonies religieuses, comme il ne saurait y en avoir nulle part ailleurs. Elle en a du moins la réputation; et cela se conçoit d'une ville devenue le centre de toutes les puissances, de toutes les grandeurs, de toutes les splendeurs catholiques. Là, en effet, je vois tout d'abord et le pontife souverain, le représentant même de Jésus-Christ sur terre; plus bas, et bien haut encore, c'est le collége sacré des cardinaux, nobles et lumineux satellites qui l'environnent et brillent de son éclat. Là sont des temples magnifiques, un clergé nombreux et riche, des

artistes habiles auxquels on ne laisse rien manquer. Que voulez-vous de plus, pour avoir les plus belles cérémonies du monde? Celles dont on parle davantage et qui tous les ans attirent plus particulièrement la foule à Rome, sont les cérémonies de la Semaine Sainte, de la Fête-Dieu, de la fête de saint Pierre, ou de certaines autres fêtes patronales, qu'on célèbre ici avec une pompe et une solennité telles que les imaginations méridionales seules les peuvent concevoir.

La Semaine Sainte était passée quand j'arrivai à Rome. La première fête que je pus voir, ce fut l'Ascension ; mais à l'Ascension, cette année, il y eut justement ce qui n'avait pu avoir lieu le jour de Pâques, à cause de la pluie tombée continuellement et par torrents ce jour-là, de sorte que le saint Père avait été obligé de remettre à la prochaine solennité la bénédiction *urbi et orbi*, c'est-à-dire la bénédiction donnée à la ville et à l'univers, cérémonie magnifique où le souverain pontife, porté par ses gardes, au haut d'une galerie placée vers le milieu de la façade du temple, apparaît tout à coup, la tiare en tête, revêtu de ses plus riches, de ses plus splendides ornements pontificaux ; et là, se tournant vers l'Orient et l'Occident, bénit la foule immense de peuples divers tombés tous à genoux sur la place qui en est remplie ; bénit la ville éternelle, bénit les quatre parties du monde, que ses bras étendus semblent vouloir alors embrasser dans leurs larges et paternels élancements. Cette cérémonie seule a

converti un nombre infini de protestants et a fait dire mille fois à d'autres qu'ils avaient été catholiques au moins une fois et une heure en leur vie. Je conçois cette impression éprouvée par des hérétiques eux-mêmes. Jugez quel doit être le transport des cœurs vraiment catholiques, en présence d'une scène pareille. Pour moi, je sais que, dans ce moment solennel, je ne me sentais plus, et, pendant plus de huit jours, je restai comme étourdi, sous le coup de l'émotion reçue, n'ayant plus d'autre idée dans la tête, plus d'autre image devant les yeux, plus de conversation avec tout le monde que pour m'entretenir de la grande cérémonie de Saint-Pierre, de la bénédiction *urbi et orbi*.

Quelques semaines plus tard, j'étais destiné à voir, sur les mêmes lieux, une autre fête dont parle le monde entier, la Fête-Dieu. On m'avait dit merveille de la procession. Je m'y rendis de bonne heure; mais, cette fois, il faut bien l'avouer, j'ai senti tout ce qu'on perdait à se trouver prévenu trop favorablement d'avance. La procession fut belle assurément; il faisait un temps magnifique. Le ciel pur et resplendissant de feu et de lumière semblait ce jour-là faire fête à son auteur. En France, avec une si belle journée, avec tant de monde à disposer en files, avec tant de soldats à placer en haies, ou à mettre en mouvement, avec tant de corps religieux, tant d'abbés, tant de prêtres, tant de prélats, tant d'évêques, tant de cardinaux, avec un corps d'autorités civiles parfaitement et richement tenu, ayant

à sa tête un homme qui s'appelle et qui joue le sénateur romain, enfin et surtout avec un pape, portant le Saint-Sacrement, et porté lui-même par dix à douze hommes sur une estrade couverte de velours et d'or, où l'on dirait qu'il est à genoux, quoiqu'il soit assis en effet ; en France, dis-je, avec tant de ressources, on saurait ordonner une procession qui ferait jeter de tous côtés des cris d'admiration et d'enthousiasme ; celle que j'ai vue à Rome n'a produit que peu d'effet. Aussi, pourquoi cette procession, au lieu de traverser, avec ses deux ailes élargies, la vaste place de Saint-Pierre, s'en vient-elle se resserrer sous les arcades de cette double colonnade, dont nous avons parlé ailleurs, obligée de la sorte de marcher péniblement, de suivre une voie circulaire, ne pouvant se déployer nulle part, ni être vue dans son entier développement ? pourquoi nul maître de cérémonie intelligent et actif n'est-il chargé de faire marcher, en ligne et à distance marquée, tout ce monde qui va comme il lui plaît et toujours de travers, toujours trop rapproché ? pourquoi ne vois-je pas là et des encensoirs qui se balancent, et des fleurs qui se répandent par flots sous les pas de celui à qui l'encens, les fleurs et les parfums sont si bien dus ? Sans doute encore une fois il y a ici le principal ; mais il me semble qu'on ne comprend pas généralement assez à Rome tout ce que le principal peut gagner aux accessoires.

Après la Fête-Dieu, j'ai pu être témoin encore d'une autre fête à Saint-Pierre, celle du saint apôtre

lui-même. Dès la veille au soir, j'allai aux premières vêpres, vêpres solennelles où viennent tous les étrangers, tous les curieux du monde. Que dire de cette solennité, sinon qu'on n'y saurait prier, qu'on ne saurait s'arrêter, encore moins s'agenouiller, dans aucun des coins ni recoins de cette vaste basilique, tant la foule partout se presse, s'agite, se déplace à chaque instant, causant tout haut, faisant du bruit, quelquefois même de la violence, soit pour avancer, soit pour se retirer. La musique va son train ; mais on ne l'entend pas, on ne sait où l'on est ; je prends mon parti et je sors. Je m'en vais dehors attendre en toute patience la grande et belle illumination extérieure qui m'est promise. A certaine heure marquée, une cloche vient à sonner un coup ; dix minutes après, j'entends un autre coup ; cela veut dire à tout le monde : Soyez attentifs, ayez les yeux ouverts, car voilà le moment de la merveille et du prodige... En effet, un troisième coup part, et tout est illuminé, la coupole, la façade du temple, les galeries, la double colonnade. Vous croyez être au bout, vous n'y êtes pas. Attendez un peu, et après trois coups de cloche semblables aux premiers, une magie plus complète va s'opérer : l'illumination, en un instant, en un clin d'œil, se double, se triple, se quadruple. On ne voit plus que du feu partout. Quand enfin le public, je veux dire toute cette multitude d'hommes, de femmes, d'enfants, dont toute cette immense place de Saint-Pierre est encombrée ainsi que tous les abords,

quand, dis-je, tout ce monde debout, assis, en calèches découvertes, à cheval, en bas de la place, aux balcons et jusque sur les toits des maisons environnantes, a bien applaudi, battu des mains, crié *bravo*, qu'il a bien joui, qu'il s'est bien rassasié du spectacle, alors vous apercevez, dans cette grande et vaste enceinte, les masses d'assistants qui se remuent ; les voitures partent, les cavaliers disparaissent, et la foule de piétons s'écoule peu à peu, regagnant chacun sa rue et son logis, non pas sans peine, non pas même toujours sans danger ; car, et les chevaux des soldats, et les chevaux des amateurs venus là, et les carrosses des cardinaux, et les carrosses des prélats et des abbés, et les équipages des ambassadeurs et des grands, et les voitures de tout le monde, tout cela marchant, courant au galop, sans avertir, sans crier gare au moins, c'est un miracle qu'on ne soit pas froissé, renversé, foulé aux pieds, écrasé cent fois sur le chemin.

Le lendemain, nouvelle fête. La messe fut célébrée par le souverain pontife, au milieu de tous les cardinaux et d'une assistance nombreuse et brillante. Il y avait, près du chœur, des bancs réservés pour les personnages les plus distingués qui habitent Rome, pour les ambassadeurs, pour les princes, pour tous les grands ; j'y ai vu en particulier Don Miguel et sa suite ; tout cela formait un noble et beau spectacle. Il y eut surtout, pendant cette messe, deux moments qui me parurent surpasser tout ce que j'ai jamais vu de grand et d'imposant dans nos

cérémonies religieuses, c'est le moment d'abord où la sainte hostie et le précieux sang sont apportés, pour communier, au pape qui est alors sur son trône, et qui, à l'approche des espèces sacrées, se lève tout à coup pour adorer, puis cet autre moment où tous les cardinaux, manteaux traînants, viennent, sur deux files, recevoir du pontife des pontifes la communion sainte sous les deux espèces. Non, je ne puis vous rendre, ô mes amis, ce que j'éprouvai alors.

Voilà ce que la cérémonie, qu'il m'a été donné de bien voir, présentait dans le chœur. Je ne parle pas de la musique, cette fois c'est la chapelle papale qui exécutait, et cette chapelle n'exécute jamais que le chant grégorien, sans nul instrument, sans nul autre accompagnement que du *contre-point chanté*.

Je me demande maintenant ce qu'il me reste à dire au sujet de cette cérémonie. Je ne vois plus rien ; car je ne veux fatiguer personne du spectacle qu'offre en ce moment l'église dans toutes les parties de son enceinte livrées au public. Il y a foule comme hier et plus qu'hier, et cette foule qui passe, qui avance, qui roule, qui se froisse, qui parle haut, qui rit, qui se fâche, ne vaut pas la peine qu'on la regarde ou qu'on l'écoute ; il vaut mieux s'esquiver et la laisser.

Je ne voudrais point quitter Saint-Pierre pourtant sans faire au moins mention des solennités qui ont lieu, aux grandes fêtes, dans la chapelle Sixtine, tout près d'ici, au Vatican ; j'ai assisté à diverses de

ces cérémonies principales. Le souverain pontife était environné de ses cardinaux, lui en blanc, et eux en rouge. Je n'ai point été tant en admiration ; d'abord parce que ces cérémonies ou *funzioni*, dont on parle tant par toute la terre, n'ont rien de bien extraordinaire ; ensuite j'ai trouvé la chapelle assez petite, la foule des étrangers qui y accourent s'y tenant mal, les gardes nobles du pape eux-mêmes oubliant assez souvent la discipline convenable au lieu. Tout cela ne m'a point semblé fait pour charmer ou pour édifier des voyageurs chrétiens. J'irais à Rome aujourd'hui que je ne ferais pas la plus petite démarche pour voir une des solennités de la Sixtine, tant j'y ai éprouvé d'ennui et de dégoût, à chaque fois que je m'y suis rendu.

Heureusement qu'il est d'autres solennités à Rome, solennités moins bruyantes, moins tumultueuses et surtout plus édifiantes que toutes celles dont nous avons parlé jusqu'ici. J'ai vu entre autres la fête de saint Philippe de Néri, la fête de saint Louis de Gonzague, et celles-là m'ont enchanté, m'ont touché, m'ont fait du bien. Là, il y avait foule aussi ; mais cette foule n'était pas venue, comme à *Saint-Pierre*, comme à la *Sixtine*, pour regarder, pour causer, pour rire ou contrôler tout ce qui se fait. L'assistance était pieuse, était recueillie : tout le monde se mettait à genoux, se prosternait, priait avec ferveur.

On ne saurait surtout se faire une idée du magnifique et religieux spectacle que nous offrit la belle et

riche église de Saint-Ignace, au jour de la fête de saint Louis de Gonzague. Dès la veille, aux premières vêpres, l'église était pleine. Toute la jeunesse de Rome était là, par gros et nombreux détachements qui se succédaient à la chapelle du saint. On voyait bien, à la joie et au bonheur exprimés sur tous ces jeunes fronts, qu'il s'agissait ici de la fête d'un patron chéri et bien-aimé. On le voyait à la pompe aussi. En effet, le temple, les nefs, le chœur, les tribunes, les autels, les prêtres, tout avait revêtu ce jour-là ses plus beaux, ses plus riches, ses plus splendides ornements. Tout ce qu'il y a de plus précieux et de plus brillant était là : tentures, décorations, fleurs bien choisies, bien disposées, bien arrangées, puis des lampes, des lustres, des candélabres, des girandoles, des cierges allumés partout ; puis la meilleure musique à l'orgue. Rien n'y manquait. J'en étais dans le ravissement, ou plutôt je ne saurais dire où j'en étais. J'ouvrais les yeux, j'ouvrais les oreilles de tous côtés, et c'est, comme vaincu, subjugué par toutes les choses qui me frappaient, que je tombai tout à coup à genoux et me mis à prier de toute mon âme, moi aussi, comme ces jeunes Romains, qui étaient là tous, pressés et serrés en rangs, aux pieds de saint Louis de Gonzague, je veux dire du moins aux pieds de son magnifique autel et de ses reliques précieuses. Quelle belle et ravissante soirée nous eûmes là !

Le lendemain, dès cinq heures du matin, j'étais à cette même église. Les prêtres, les prélats, les

évêques, les cardinaux y arrivaient de tous les coins de Rome, pour y dire la messe. Mon Dieu! que cette matinée fut belle encore! qu'elle fut douce et touchante! Je crois que tous les écoliers de Rome, tous les jeunes gens de la ville s'étaient donné le mot, pour nous offrir, à nous tous étrangers, un spectacle d'édification qui nous convertît, qui nous rendît plus pieux et plus fervents. En effet, toute cette jeunesse des premières comme des plus pauvres familles communia sous nos yeux, avec un ordre, un recueillement, une piété, une ferveur tels qu'on eût dit que ce temple était un autre ciel, et que tous ces charmants enfants étaient eux-mêmes d'autres Louis de Gonzague, ou des anges.

Ce spectacle dura depuis le matin cinq heures jusqu'à près de midi. Je ne parle pas du soir de ce jour délicieux, parce qu'il faudrait répéter et redire toujours que c'était beau, que c'était ravissant, que c'était consolant, que c'était enfin, et en un mot, au-dessus de tout ce qu'on peut dire, au-dessus de tout ce qu'on peut voir.

Voilà, il en faut convenir, un tableau bien différent du premier, des solennités qui ne ressemblent guère à celles dont nous avons parlé d'abord.

Pour être juste envers Rome, il faut dire que les premières étant considérées par les Romains comme des solennités appartenant bien moins à Rome même qu'au monde entier, Rome les laisse et les abandonne aux étrangers, qui les célèbrent à leur façon. D'où il suit que, s'il y a tumulte, désordre, indécence

religieuse, c'est aux étrangers seuls qu'en revient le reproche; tandis que les secondes étant les fêtes, les solennités de Rome en particulier, Rome les aime et s'y porte en masse. Aussi, voyez comme tout ce peuple est heureux, comme il est orgueilleux et fier, en vous parlant de la fête de ses saints patrons, en vous montrant toutes les richesses, toutes les magnificences étalées de tous côtés! Il veut que vous regardiez cette belle illumination du soir, qui brille dans le temple comme à toutes les fenêtres du quartier. Il veut que vous admiriez son église, les chapelles, les autels, les tabernacles, les châsses, tous les vases saints où étincellent de toutes parts l'argent, l'or, les pierres précieuses. Il veut que vous vous extasiiez et criiez merveille avec lui et comme lui au milieu de toutes ces rues jonchées de rameaux et de fleurs, au milieu de toutes ces tentures d'écarlate, de tous ces drapeaux à l'image du saint dont l'enceinte du temple est pleine, dont toutes les maisons et tous les étages sont ornés et pavoisés. Enfin le peuple de Rome veut que vous partagiez, que vous ayez toutes ses pensées religieuses, tous ses sentiments, tout son enthousiasme pour le saint Patron qu'il honore et qu'il fête. Le peuple romain a raison; car tout est ici digne d'admiration, de respect et d'amour.

XXII

DU PAPE.

—

Je suis aujourd'hui le plus heureux des hommes, j'ai vu enfin, je viens de voir, à l'instant même, le souverain pontife Grégoire XVI. Dès hier j'étais averti de me tenir prêt, pour cette audience tant désirée par moi et si gracieusement accordée par Sa Sainteté. Vers neuf heures du matin, heure indiquée, je montais les escaliers du Vatican, qui conduisent à l'appartement du saint Père. J'entrai dans une première salle, où j'attendis qu'on me fît passer dans une autre. Je trouvai là beaucoup de gens qui attendaient comme moi, étrangers venus de tous les coins du monde solliciter, eux aussi, un regard et une bénédiction. Enfin, après une heure au moins ainsi écoulée, une deuxième salle nous reçut, puis une troisième, puis une quatrième, toutes pièces remplies de militaires, gardes suisses, gardes nobles,

officiers d'ordonnance et de tous les grades. Nous touchions au grand moment. Chacun cherchait à se remettre du petit trouble, causé par tout ce qu'on venait de voir, et plus encore peut-être par tout ce qu'on imaginait qui allait suivre. On se recueillait, on se préparait pour entrer dignement en scène. On eût dit même qu'on y était déjà, tant on en était près. Pour y être tout à fait, on n'avait plus qu'un pas à franchir, et encore pour le franchir, ce pas, que fallait-il? Rien qu'une parole, une seule parole. Elle était sur les lèvres de monseigneur Fieschi, majordome de Sa Sainteté, et notre introducteur. Il la laissait tomber, elle y reste suspendue. On annonce le cardinal secrétaire d'État, ministre des affaires étrangères, qui venait communiquer officiellement à son souverain une importante nouvelle. Jugez de notre désappointement à tous. Il était près de midi, et passé une heure il n'y a plus d'audience à obtenir : le saint Père se retire, tout est renvoyé à une autre semaine. Nous fûmes heureux : monseigneur Lambruschini fut bref dans sa communication. L'audience des étrangers recommençant, c'était à moi à passer. J'avais l'oreille ouverte pour entendre mon nom, et déjà je ne respirais plus, j'allais entrer à l'heure même et me jeter aux pieds du pontife suprême... Quel bonheur! Mais, hélas! ce bonheur tant désiré, je me l'étais promis trop tôt. Monseigneur Fieschi, qui est de Gênes, avait passé mon tour, en faveur de deux jeunes Génois, ses compatriotes. C'est un petit passe-droit qu'il

faut pardonner au patriotisme de monseigneur. D'ailleurs ces jeunes gens ont été pour moi on ne peut plus aimables, et j'aurais vraiment tort de me plaindre. Je ne fus retardé que de quelques minutes, après lesquels monseigneur le majordome, plus poli, plus gracieux que jamais, m'annonça et me fit entrer. Le saint Père était dans une pièce assez étroite et peu meublée. C'était presque la cellule d'un camaldule. Sa bonté à me recevoir fut ineffable. Je fis mes trois génuflexions, baisai la croix de sa mule avec un respect et un sentiment religieux vif et profond. Quand je fus relevé et interrogé sur l'objet de mon voyage à Rome, Sa Sainteté écouta mes prières et toutes mes pauvres paroles tremblantes, comme un père écoute un enfant. Tout fut dit et répondu en italien. Je ne me possédais pas d'aise et de bonheur; et comme l'accueil était tout à fait rassurant, mon cœur alors se laissa aller en toute liberté à tous ses petits élans de vénération et d'amour. Je dis au saint Père que c'était là le plus beau jour de ma vie; que je ne l'oublierais jamais, ce jour bienheureux, quelques années que j'eusse à vivre encore, et quelques pays nouveaux que j'eusse à parcourir. Je lui dis je ne sais combien de choses semblables, ou du moins dans le même sens, auxquelles le saint Père avait toujours la bonté de répondre par les paroles et les signes les plus paternels. Il me fit l'éloge, à plusieurs reprises, des prêtres français, me répétant qu'il les estimait et les aimait beaucoup; et que le clergé de Paris en particulier

lui était surtout cher pour sa belle conduite lors du *choléra*. A ce sujet il ne m'appartient peut-être point de révéler quel nom vénéré surtout fut prononcé là, et domina tous les autres ; mais, aux termes dont ce nom fut continuellement accompagné, je dus comprendre aussitôt que c'est encore à Rome et toujours à Rome que la vertu et les belles actions trouvent la plus juste appréciation et les plus nobles éloges.

Du reste, le saint Pontife connaît l'état religieux de la France, comme s'il vivait au milieu de nous. Il m'adressa diverses questions sur les fidèles de Paris, sur la fréquentation des sacrements dans les paroisses, sur certaines communautés, sur les confréries, sur le bien qui se fait, en un mot, sur toutes choses qui peuvent intéresser la religion. Je fus émerveillé de l'ordre, de la précision, de l'à-propos dans lesquels se présentaient toutes et chacune de ces questions, soit générales, soit particulières. Je répondis ce que je savais, mais toujours sans aucune espèce de trouble, avec une entière liberté d'esprit, ce qui ne s'explique pour moi que par la bonté toute paternelle et l'ineffable simplicité du vieillard Pontife. L'audience se prolongea de vingt à vingt-cinq minutes. J'en rapportai diverses indulgences, pour certaines œuvres et certaines personnes, puis des chapelets bénits et des médailles par paquets assez volumineux, ce qui fit même dire au saint Père une parole bien aimable, pour les prêtres de notre nation. Les prêtres français, me dit-il, lorsque je le quittai enfin, ne viennent jamais à Rome, sans demander beaucoup

de grâces et de faveurs, mais grâces spirituelles seulement, ajouta-t-il avec un doux sourire : *grazie spirituali e non altre*. Je sortis enfin : j'étais aux anges ; j'étais dans le ciel.

N'allez point croire que j'aie été ici un privilégié recommandé, à qui le souverain pontife ait accordé tous ces bienveillants témoignages, par d'autres motifs que ceux pris dans sa bonté accoutumée et toute personnelle. Le saint Père m'a traité comme il traite tous ses enfants. Il n'est pas un prêtre de France, venu à Rome et présenté à Sa Sainteté, qui n'ait reçu semblable accueil. Je sais des laïques, je sais des femmes de notre pays qui n'en revenaient pas d'étonnement, de joie et de reconnaissance, pour les marques, pour les paroles de bonté et de paternité qui leur avaient été données. Une petite fille entre autres, charmante enfant de douze ans, présentée avec sa mère au souverain pontife, m'a répété cent fois qu'elle n'oublierait jamais de sa vie les paroles si bonnes, si gracieuses, si aimables qu'elle avait entendues de cette même bouche qui bénit les mondes, ou prononce des sentences contre lesquelles toutes les puissances de l'enfer ne sauraient prévaloir. Cette chère enfant a rapporté en outre de cette audience une indulgence écrite et signée des mains de Sa Sainteté, faveur insigne jointe à d'autres faveurs qui ne peuvent que porter bonheur et bénédiction dans une famille.

Je sais qu'il est des gens qui riraient de pitié, en lisant ces détails. Un pape n'est pour eux qu'un

homme comme tous les autres hommes, si même il vaut autant; un prêtre comme tous les autres prêtres, avec cette mince différence qu'il est un prêtre blanc, au lieu d'être un prêtre noir; un pape enfin, aux yeux de ces mêmes personnes, c'est tout au plus un petit souverain, comparable aux autres souverains, c'est-à-dire un individu politique, à qui peut-être même il ne serait pas mal d'enlever ses petits états, soit pour les enclaver dans une grande monarchie, soit pour en faire une bonne petite république d'où seraient bannis tous les abus, comme cela se pratique d'ordinaire.

Que voulez-vous qu'on réponde à tous ces gens-là? sinon : Venez et voyez. Le pape, leur dirais-je alors, n'est-il pas un vieillard vénérable, un vieillard aimable et bon, plein de sagesse, de vertu, de piété? Y a-t-il donc dans le monde tant d'hommes comme celui-là? C'est un prêtre, dites-vous; j'en conviens, mais à quel prêtre pourtant a-t-il été dit comme à lui : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. Pais mes agneaux, pais mes brebis; c'est-à-dire, comme parle Bossuet : *Pais le troupeau, pais les pasteurs. J'ai prié pour toi, afin que tu ne défailles point! Tu confirmeras tes frères dans la foi.* Voilà, ce semble, des prérogatives ou des priviléges qui établissent en faveur du pontife romain une différence un peu plus marquée que celle qui résulte de la couleur des habits qu'il porte et des habits que portent les prêtres noirs ou même les prélats violets et rouges. Le pape est donc hors ligne,

hors de toute parité. Parler autrement, c'est parler contrairement à la croyance des peuples, à la foi de l'Église et à la parole de Jésus-Christ, qui l'a établi *son vicaire, prince des Apôtres, père de tous les fidèles* (1).

Mais, dit-on encore, c'est un petit roi, et l'on peut bien le traiter, sous ce rapport, comme on traite les autres rois que l'on détrône et que l'on chasse, quand et comme il plaît. Grâce, messieurs les politiques, vous allez un peu vite et durement surtout. Il me semble à moi que l'on devrait bien avouer pourtant que ce roi-là est assez débonnaire, qu'il ne coûte pas trop cher à ses sujets, et que, fût-il moins bon, moins doux, moins aimable qu'il ne l'est en effet, ses peuples seraient bien insensés d'avoir recours à des révolutions souvent périlleuses et toujours ruineuses pour un changement de maître que le temps d'ailleurs ne leur amènera que trop tôt. On parle de république; mais à Rome, en vérité, n'en ont-ils pas une; et celle-là, du moins, bien sûr, la meilleure des républiques? En effet, un prince électif, n'arrivant d'ordinaire à la souveraineté qu'avec des garanties de sagesse et d'expérience, comme on n'en trouve nulle part; un gouvernement doux et paternel que l'âge d'or a tout au plus rêvé sans le donner; une nationalité sinon redoutable, du moins respectée, que veut-on de plus? Certes, que les Romains changent aujourd'hui de gouvernement,

(1) Concile de Florence.

ils verront ce qu'il leur en adviendra de profit et de bénéfice. Ils ne doivent pas avoir encore oublié tout à fait ce que le pays perd en perdant ses papes.

Je sais tout ce qu'on a dit autrefois contre cette cour de Rome, contre sa politique surtout, contre ses anciennes idées d'envahissement, et de ce qu'on dit encore aujourd'hui contre ses idées rétrogrades d'absolutisme et d'asservissement ; mais à tout cela, quelles belles et nobles réponses n'aura pas à faire l'histoire ! Tant de saints papes, soixante au moins de canonisés; tant de grands, de nobles et dignes papes ! La liberté, la civilisation moderne de l'Europe créée par eux, par eux protégée, défendue, sauvée tant de fois ; est-ce là trop peu de bienfaits, selon vous ? Écoutez : la philosophie, les sciences, les lettres, les arts, qui a encore réveillé tout cela des tombeaux et de la mort où était tombé, enseveli, enterré tout cela ? Les papes... et toujours les papes sont là, pour tirer du gouffre, pour secourir l'humanité prête à s'engloutir et à se perdre. Voilà l'histoire de la papauté, depuis saint Pierre jusqu'à nos jours. Mais, dira-t-on, la politique de Rome aujourd'hui a bien changé. Qui vous le fait croire, qu'elle ait changé ? Rome a une politique sans doute; mais c'est celle de l'Évangile, politique qui tend à faire tous les jours plus de chrétiens, à étendre l'empire de Jésus-Christ, qui vient au secours des faibles, des souffrants, des délaissés, ne faisant acception ni exception de personne, qui a et qui donne des bénédictions pour tout le monde : en conscience, je

ne vois pas qui pourrait ici trouver le droit de se plaindre.

Possible que cette manière d'envisager les choses rencontrât, parmi nos habiles du jour, bien des contradicteurs; mais je laisse volontiers les habiles pour ce qu'ils sont ou se croient être, et m'en tiens à ce que je vois, à ce que j'entends. Or j'ai vu au Vatican, et je vois à Rome tous les jours de la bonté, de la simplicité, de la piété, de la sainteté, et tout ce que j'entends ici ne me parle d'autre chose ; que voulez-vous que je conclue et que je dise, sinon que la politique de Rome et du Vatican est une bien douce, bien aimable, bien paternelle politique; sinon, qu'un pape qui ne dépense pas par jour dix francs de notre monnaie pour sa nourriture et son entretien personnel, qui, hors certaines heures données aux affaires de l'État et de l'administration, passe ses journées, sa vie tout entière dans la retraite, dans la prière, dans des visites faites aux églises ou aux hospices des pauvres et des malades, est un souverain comme il n'en est guère; et que les peuples, à moins d'être aveugles ou ingrats au dernier degré, ne peuvent refuser l'admiration, l'amour, la vénération, à plus forte raison leur inébranlable fidélité à un chef spirituel et temporel tout à la fois, qu'ils voient sans cesse et partout occupé de leur bonheur comme sujets non moins que de leur édification et de leur salut comme chrétiens et comme ses enfants?

XXIII

DU CLERGÉ DE ROME.

Le clergé de Rome est-il bien ce qu'on nous a dit, ce qu'on nous a répété à satiété, ce que l'on nous répète tous les jours dans nos livres, dans nos journaux, dans nos salons et jusque sur nos places publiques? Faut-il prendre à la lettre tout ce que nous ont débité jusqu'ici, tout ce que nous veulent bien débiter encore et nos savants philosophes et nos austères moralistes, et tous nos voyageurs touristes, tous hommes graves, comme on sait, et infaillibles surtout. Quand j'arrivai à Rome, j'étais si bien imbu de tout ce que j'avais lu et entendu, que j'étais toujours étonné, quand je voyais des ecclésiastiques bien tenus, modestes, instruits, pieux. Je m'aperçus bientôt que j'avais été trompé; je l'avais été grandement. Le clergé de Rome est des plus distingués qui soient au monde, distingué par la science,

par la vertu, comme aussi même par les manières.

A la tête, examinez d'abord tous ces cardinaux que vous avez sous les yeux. Vous vous rappelez tout ce qu'on a dit d'eux : eh bien! il y a là des saints, des modèles parfaits de toutes les vertus chrétiennes. Il ne faut que les voir et les entendre, pour sentir et comprendre tout ce qu'il y a en eux de bonté, de simplicité, de charité, de haute et solide piété. On ne saurait se figurer, en France, quel accueil aimable, facile, doux, sont toujours prêts à accorder aux plus petits, aux plus pauvres, à tous ceux qui ont besoin d'eux, ou seulement même envie de les voir, ces hommes éminents en sciences, en vertu, en dignité.

Passons maintenant aux évêques. On en voit en tout temps à Rome un assez grand nombre : évêques *in partibus* attachés à certaines fonctions importantes ici, évêques des environs, évêques revenant de missions lointaines, évêques partant pour la conversion de quelque nouvelle contrée encore inconnue, ou pour la conquête du martyre. Or, tous ces évêques, nommés par le pape ainsi que les évêques de toute l'Italie, du reste, ont la réputation d'être le corps le plus savant, le plus vénérable, le plus évangélique que présente l'Église par toute la terre. C'est quelque chose de touchant que de les voir par les rues de Rome, à pied le plus souvent, marchant comme Jésus-Christ au milieu de la foule et des pauvres, n'ayant d'autre étiquette que celle qu'avaient les premiers apôtres, d'autres

marques de distinction que la simple et modeste croix, appendue sur la poitrine du bon pasteur, d'autre entourage que le respect des peuples et le vieux serviteur galonné qui les suit partout. Aussi, quand un évêque passe dans Rome, dans cette capitale du monde, où passent, en carrosse et avec éclat, tant de hauts et grands dignitaires auxquels pourtant personne ne fait trop attention, l'évêque est aperçu tout d'abord, remarqué, salué de tout le monde. Il est par excellence l'homme des bénédictions : on les reçoit de lui avec bonheur, on les lui rend avec amour.

Voilà quels sont et comme sont généralement les évêques que l'on rencontre à Rome. On y rencontre aussi d'autres hommes ecclésiastiques qui ont presque le même costume, et qui pourtant ne sont point évêques ni prêtres même quelquefois. Pourquoi donc les appelle-t-on prélats, direz-vous? Je n'en sais rien. Je sais seulement qu'ils sont en effet appelés prélats, et sont assez nombreux. Du reste, comme ce corps tient à peu près autant, si ce n'est plus, à l'état laïque qu'à l'état ecclésiastique, je n'ai pas à en dire beaucoup autre chose, sinon que, destinés aux charges et aux hauts emplois du gouvernement, et presque tous enfants des premières familles, ils se distinguent généralement tous aussi par une éducation plus soignée, par des manières qui sentent le grand monde et la cour, par une tenue élégante, que les étrangers ont assurément tort de condamner parfois, puisque, après tout, ces beaux et brillants

jeunes abbés qu'on appelle ou qu'on appellera bientôt *monsignor*, n'appartenant en rien et pour rien à la hiérarchie de l'Église, je ne vois pas ce qui pourrait ou devrait nous rendre si sévères à leur égard.

Il en est parmi eux qui sont prêtres, et prêtres fort recommandables par la science et les vertus ecclésiastiques. Ceux-là, du moins, tout le monde les connaît et les révère.

Que dirai-je maintenant des simples prêtres? Rome en regorge. Pauvres malheureux! je me sens à peine le courage d'en parler; je n'aurai donc point celui de les condamner. On comprend que je ne parle ici que des prêtres séculiers. Or donc ces prêtres n'ayant point en général une position aussi avantageuse que nos jeunes prélats, ni du côté de la naissance, ni du côté de la fortune, ni encore moins peut-être du côté de l'éducation et de l'instruction, élevés la plupart, nourris, grandis sous l'atmosphère des antichambres et parmi la domesticité des cardinaux ou des grands seigneurs, on conçoit qu'un prêtre à Rome soit si souvent froissé, coudoyé du peuple et de la foule, sans qu'on aperçoive d'aucune part grande marque de respect et de considération. Rome a tant de prêtres! comment vouloir qu'elle les distingue et les salue au passage? Elle en a je ne sais combien qu'elle ne connaît point et qu'elle ne peut connaître, puisqu'ils sont la plupart des étrangers, venus de tous les coins du monde. Elle en a d'autres qu'elle connaît sans doute et qui

certes méritent mes respects ; mais Rome voit si bien l'accueil que leur font certains grands dignitaires, et puis on a tant dit, tant répété aux Romains que tous ces prêtres étaient leurs plus grands ennemis! d'abord, comme on pense bien, ennemis des pauvres dont ils dévorent la substance et contre lesquels ils sont ligués avec les riches, cela est clair; ensuite ennemis des riches, car il n'est pas moins clair que, si les pauvres se montrent parfois aujourd'hui si exigeants, si difficiles, c'est que les prêtres les soutiennent au nom de l'Évangile! Comment s'étonner après cela, si à Rome, où l'on rencontre néanmoins tant de prêtres instruits, pieux et édifiants, qui sont tout à la fois et les vrais amis des riches et les pères des pauvres et des modèles vivants pour tout le monde, l'on rencontre pourtant si peu de gens, soit parmi les grands, soit parmi les petits, qni montrent en public la moindre attention, le plus simple égard envers tous les prêtres séculiers en général?

Il n'en est pas, il est vrai, tout à fait de même du clergé régulier, et cela se conçoit. Le clergé régulier, appartenant à des corps religieux dont plusieurs jouissent à bon droit de la plus haute considération, cette considération du corps ne peut que rejaillir sur les membres qui en font partie. Je n'ai pas besoin de dire ici que les Jésuites n'occupent pas le dernier rang, dans l'ordre de l'estime populaire comme dans celui des mérites qui la leur attirent. S'il est en effet à Rome des églises, des chaires où

se presse la foule des fidèles, des vrais et bons chrétiens, comme des véritables connaisseurs, il faut bien le dire, ce sont celles où l'on sait qu'on les verra, qu'on les entendra. S'il est des tribunaux de la pénitence toujours entourés de nobles, de sincères, de pieux et visiblement fervents pénitents, vous pouvez assurer quels confesseurs sont là. S'il est des colléges bien tenus, bien fréquentés, où se trouve l'élite de la jeunesse, les maîtres sont déjà nommés. Si l'on voit enfin passer, dans la rue ou sur les places publiques, des hommes graves, modestes et aimables tout à la fois, et que tout le monde salue, qu'est-il besoin de s'informer : quels sont ces pères? Voilà une partie des marques extérieures auxquelles à Rome on reconnaît les Jésuites. Voulez-vous les connaître mieux ? Ne vous en tenez point là. Pénétrez dans l'intérieur, je veux dire, entrez dans leurs maisons, approchez-vous de ces hommes qu'on a tant noircis chez nous; regardez-les en face; regardez-les bien de tous les côtés; que dis-je? plongez vos regards plus loin et plus avant; allez jusqu'au fond de l'âme, jusqu'au fond de leurs pensées les plus intimes: vous n'avez point à craindre qu'ils vous repoussent ou vous rebutent : ils n'ont rien à cacher. Ils ne vous cacheront que leurs mérites et leurs vertus; mais leur bonté, leur obligeance, leur zèle pour vous être utiles, pour être utiles à tout le monde, à leurs ennemis aussi bien qu'à leurs amis, tout cela vous apparaîtra si clair, si aimable, si doux, que vous n'aurez plus alors, en quittant Rome,

que le vif regret de ne les plus voir et le désir bien plus vif encore de les revoir un jour.

Maintenant que mes pensées, que mes sentiments sur le clergé romain sont dits, passons à un autre article qui peut encore intéresser des chrétiens, des catholiques.

XXIV

DE LA RELIGION A ROME.

Je crois avoir dit déjà que Rome était par excellence la ville de la religion. On pourrait ajouter même que la religion, c'est presque là tout Rome : car, en effet, ici tout est d'elle, tout en relève, tout en vient et en provient ; tout y aboutit, les choses, les hommes, les institutions, les souvenirs et jusqu'à l'air qu'on y respire, tout est plein d'elle, tout se sent d'elle ; tout lui appartient. La religion est comme le pavillon sous lequel tout respire, le sceau sacré auquel tout est marqué, l'élément constitutif dont tout se compose. Enfin la religion à Rome, c'est l'existence, la vie et l'essence même de ce qui est, comme c'en est l'ornement et la gloire. Considérez bien Rome effectivement, tout ce qui est et se fait à Rome, les sciences, les lettres, les arts, le commerce, l'industrie, les lois, les coutumes, les

usages, les plaisirs, que dis-je? les choses même les plus frivoles, les plus indifférentes, les plus opposées au caractère religieux. La religion n'est-elle pas là partout présente, partout visible et sensible, partout agissante et influente? aux sciences, aux lettres, aux arts, elle ouvre son immense et riche domaine ; elle donne ses inspirations, ses plans, ses dessins, jusqu'à ses formes favorites et sacrées ; au commerce, elle fournit la plus grande partie des objets principaux, qui deviennent comme le fond de ses trafics et de l'industrie locale. Aux modes, voyez tout ce qu'elle présente encore : ornements, parures, bijoux de sa façon, puis mille et mille objets de fantaisie, portant tous sa marque et son cachet. Quant aux institutions, aux lois, aux coutumes, aux usages du pays, comme c'est elle qui a tout fait ou tout refait, il n'est pas étonnant que partout ici l'on retrouve son empreinte ou du moins quelque chose de son influence et de ses tendances. Mais j'ai parlé aussi des plaisirs, et je suis bien aise d'avoir à dire encore que jusque dans les plaisirs de Rome, il est impossible de méconnaître la présence de la religion, qui règle, tempère, adoucit; que dis-je? chose admirable! qui perfectionne même alors qu'elle proscrit, ainsi qu'on l'a déjà remarqué. Après cela, comment voulez-vous que la religion ne soit pas chez les Romains comme la pensée dominante et la vie habituelle? N'ayant devant les yeux sans cesse que des objets de religion et qui parlent de religion : des monuments, des cérémonies, des tableaux, des

images, des personnes lui appartenant ; n'ayant à l'oreille que des paroles, des discours, des chants, des airs de musique dont la religion est l'âme et la douce inspiratrice : comment voulez-vous que Rome ne soit pas toute remplie, toute débordante de foi, de sentiments chrétiens, de vertus chrétiennes? Pour moi, je trouve tout naturel qu'il en soit ainsi. Et quand je vois les Romains de nos jours, par suite de cet esprit de religion qui est en eux, courir en foule, s'animer, s'exalter à tous les exercices du culte, se prosterner devant une madone, devant un crucifix, devant un autel, fondre en larmes devant le Saint-Sacrement exposé, ou bien au récit de la passion de Jésus-Christ, au récit des souffrances de quelque martyr ; quand je vois tout ce peuple, pavoisant ses palais, ses maisons, à tous les étages, jonchant ses places et ses rues de rameaux et de fleurs, aux jours de ses fêtes et de ses solennités religieuses ; quand je l'entends répéter, chanter ses prières, ses cantiques, ses litanies, avec cette ardeur incomparable, avec cet accent marqué qui vous pénètre et vous rend pieux vous-mêmes ; quand toute cette foule de fidèles, grands et petits, hommes et femmes, prêtres et laïques, tous unis, pressés, confondus dans une église, s'élance tout à coup, au son ravissant de l'orgue, en des concerts de louange et de bénédiction au Dieu très-saint, à Jésus, à Marie qu'ils appellent si bien leur mère, à quelque saint patron qu'ils aiment et qu'ils invoquent ; quand enfin, porté sur un autre théâtre, j'ai là sous les yeux des hommes

frémissant de colère ou d'indignation, et pourtant laissant tomber tout à coup, à leurs pieds, des armes déjà tirées ou refoulant, au fond de leur poitrine, des paroles de feu prêtes à en sortir, miracle d'apaisement subit qu'a produit la vue seule d'un objet pieux rencontré alors, ou l'audition d'une parole sainte, d'un nom sacré prononcé à temps : témoin, dis-je, de telles merveilles, j'admire, mais je ne m'étonne point. Je comprends ces choses. Il y a, à Rome, de la foi, beaucoup de foi ; et il est naturel qu'il y en ait, puisque tout y porte et tout l'inspire. Or la la foi, quand elle est véritable, quand elle remplit le cœur d'un homme, le cœur d'un peuple, d'une nation, il est naturel, il est nécessaire qu'elle se produise au dehors, qu'elle fasse explosion, par mille actions d'éclat, par toute sorte de procédés, de démarches, de manifestations extérieures qui révèlent un homme ou un peuple religieux. On a donc tort, bien tort de reprocher aux Romains et surtout à ces Romaines si pieuses et si ferventes, leurs démonstrations de piété et de dévotion, d'autant plus que ces démonstrations n'ont rien que de sage, de modéré, de raisonnable, de tout à fait convenable. Chez ce peuple tout est mesuré, grave et digne, quoique vif et animé. On est à Rome religieux, pieux, dévot plus généralement qu'en aucun lieu du monde ; mais la religion, la piété, la dévotion conserve ici, dans le langage, dans les façons, dans tous les témoignages, une mesure, une dignité qu'on voudrait bien trouver toujours ailleurs. Rien qui

sente l'enfantillage, le jeu à la chapelle ou à la cérémonie ; rien qui sente l'affectation, ou sorte des bornes d'une convenance parfaite. C'est vraiment chose admirable que de voir ces Romains, ce peuple et toutes ces femmes, ayant une foi si vive, si pleine, si complète, se tenir néanmoins dans des manifestations si calmes, si posées.

Un autre sujet d'admiration qui m'a peut-être plus frappé encore, c'est de les voir unir, dans leur piété, la douceur, l'indulgence, la tolérance la plus aimable à cette force et à cette énergie de foi qui les caractérise. Là, point de docteur atrabilaire et dur qui crie, qui condamne, qui anathématise, sans règle, sans mesure et souvent sans raison ceux qui pensent, qui sentent autrement que lui, qui ont des vues, des opinions contraires. Depuis le pontife suprême jusqu'au dernier des fidèles, tous donnent au monde ce bon, ce touchant exemple de parfaite charité, aussi bien les théologiens que les autres.

La religion est ici toute puissante assurément. Elle a la puissance du gouvernement, la puissance de l'opinion et surtout, dans le peuple, la puissance de la richesse, en un mot toute espèce de puissance. Combien d'autres à sa place seraient tentés d'en abuser ! Elle, au contraire, elle ne s'en sert que pour faire le bien, et le faire toujours, par les moyens les plus doux. Point de contrainte, point de violence, point d'éclat, point de ces ardeurs qui mettent le feu et la guerre partout. Son action est à peine sensible, ou, si on la sent, ce n'est jamais du moins que par

les endroits qui font plaisir, par les endroits qui consolent. Les Romains ont une religion éclairée; ils ont compris qu'elle était et ne devait être que la bienfaitrice du genre humain.

J'ai dit que la religion des Romains était éclairée : il y a bonne raison pour cela. L'instruction chrétienne est excellente. Les enfants, dès le bas âge, n'ont que de bons exemples et de bonnes leçons. Plus tard une éducation solide, puisée dans le temple, dans les écoles, dans la société des hommes instruits, vient à l'appui des premiers principes reçus au foyer. Nulle part au monde, les fidèles n'ont à leur disposition des sources plus pures, plus abondantes, où il leur est donné tous les jours et à tous les instants de pouvoir puiser; ce sont des catéchismes, des conférences, des cours de religion, des sermons, des exhortations, toute sorte d'enseignements enfin où la doctrine est savamment, solidement établie, prouvée, démontrée, montrée surtout sous son véritable jour, je veux dire, sous le jour le plus aimable et le plus vrai tout à la fois ; ce sont après cela des confréries, des congrégations, des associations où les âmes, mises sans cesse en contact, s'animent mutuellement, s'échauffent, se fortifient, en même temps qu'elles s'épurent. Aussi quelle pitié ne doit-on pas avoir, quand on entend, à Paris et ailleurs, tous nos grands et petits philosophes, lesquels n'ont jamais vu Rome, ne l'ont surtout jamais connue, vous dire et redire, à satiété néanmoins, que les Romains sont ignorants, superstitieux, fanatiques,

et je ne sais quoi encore : toutes ces accusations qui ne prouvent qu'une chose, c'est qu'on peut être philosophe, et n'être pas toujours de bonne foi dans ce qu'on avance, ou du moins n'être pas très-instruit de ce qu'on affirme avec le plus d'assurance.

Il ne faut que voir et entendre tous ces hommes, toutes ces femmes que je vois et entends tous les jours à Rome, par les rues, dans les églises et partout, pour se convaincre qu'il n'y a ici ni ignorance, ni superstition, ni fanatisme. Sans doute les Romains aiment les cérémonies, les pompes et tout l'éclat qui accompagnent d'ordinaire leurs solennités religieuses ; il y a plus : ils en sont orgueilleux ; ils en parlent à tous les étrangers, ils y courent en foule ; ils aiment à voir une belle procession, une belle illumination, des prêtres bien habillés et nombreux, des autels magnifiquement parés, des châsses d'or et d'argent, des tabernacles étalant à leurs yeux toutes les plus grandes richesses ; ils aiment à entendre aussi une belle musique à l'église, de belles voix bien pures, ou même quelque beau sermon, comme on leur en donne assez souvent : oui ! assurément et j'en conviens avec tout le monde, les Romains aiment toutes ces choses d'éclat ; mais suivez-les au milieu de tout cela, regardez-les, écoutez-les, et vous verrez si jamais ils se méprennent, touchant l'objet de leur culte ; si dans leurs paroles, dans leur enthousiasme, dans toutes leurs manifestations, ils laisseront jamais échapper rien qui ne soit dans l'ordre et à sa place. On est à genoux, cela

est vrai, et devant des images et devant des reliques; on prie les saints avec ferveur; on supplie surtout Marie, la très-sainte Marie, avec un amour, avec une ardeur, avec un dévouement qu'on ne trouve nulle part ailleurs : tout cela est à la lettre; mais admirez aussi comme on se tient devant un crucifix! comme on est en adoration et en larmes devant une hostie! comme on prononce profondément le nom béni de Jésus! comme le Dieu du Thabor et du Calvaire est bien ici le Dieu de tous et de chacun! comme on est triste de ses tristesses! comme on est heureux et glorieux de ses triomphes! comme on l'adore! comme on adore la très-adorable Trinité! Il faut venir à Rome, il faut voir les Romains, et les voir de près, pour comprendre quel sens droit et juste dirige ce peuple dans ses pratiques de religion, de piété, de dévotion. J'ai dit qu'il faut venir à Rome, pour comprendre Rome. J'aurais dû dire surtout qu'il y faut venir chrétien et chrétien catholique, formé aux idées et aux pratiques du catholicisme : car autrement Rome n'est plus, au voyageur qui la visite, au savant même qui l'étudie, qu'une lettre close. En effet, le catholicisme ayant tout fait ou tout refait, tout étant son œuvre et son produit, quel autre que lui seul pourrait trouver et expliquer les phénomènes et les merveilles qui se présentent, de tous côtés et à chaque pas?

Je ne parle point de Rome, sous le rapport des exceptions. D'ailleurs, s'il y a ici dans le tableau religieux que nous venons de tracer, quelques dispa-

rates, comme le mal est, à peu près tout entier, l'œuvre de l'étranger, nous n'aurions pas très-bonne grâce d'en faire l'observation, encore moins la censure. Tenons-nous en donc à ce que nous avons dit, touchant les choses, touchant les hommes, touchant les faits de la religion. Tout me semble exact. Je n'ai plus rien à ajouter.

XXV

ROME CIVILE ET PROFANE.

PALAIS DU SOUVERAIN.

—

Nous commencerons encore ici par les monuments, suivant le même ordre que pour Rome religieuse et chrétienne. Les monuments de Rome civile et profane ne sont pas moins nombreux que les premiers, et même, sous plusieurs rapports, non moins intéressants, pour le philosophe et l'homme de goût. A la tête de tous, nous placerons d'abord les monuments publics, comme de raison, et avant tous, les palais du souverain ou la résidence papale.

Le pape ou souverain de Rome en a deux en particulier qu'il habite alternativement : le Vatican pendant l'hiver et le Quirinal pendant l'été; tous deux palais magnifiques et riches d'objets d'art plus que tous les palais du monde. Tous les âges et

tous les lieux semblent avoir été mis à contribution pour l'ornement de ces nobles et souveraines résidences. L'antiquité a fourni des marbres, des porphyres, du bronze, de l'or et tous les métaux les plus précieux travaillés par elle, comme colonnes, statues, bas-reliefs, et en général tout ce qui existe sur la terre de plus parfait en ce genre. Les temps modernes se sont chargés, eux, d'ordonner et de disposer tout cela; après avoir longtemps discuté les plans, choisi les lieux convenables, ils ont bâti, construit; puis ils ont mis là leurs peintures, leurs décors, en un mot tout ce qu'ils possédaient, tout ce qu'ils savaient de plus approprié au genre et à la destination de ces sortes de monuments.

Je n'ai pas besoin de dire que si, dans les monuments religieux modernes, on s'aperçoit trop souvent que l'art chrétien a cédé et a dû céder à des influences étrangères et toutes païennes, ici, au contraire, on aura à remarquer que, dans presque tous nos monuments profanes, ce sont les influences chrétiennes qui dominent, heureusement pour l'art profane et mondain, qui y trouve des inspirations plus pures et plus élevées.

Ce court préliminaire posé, venons à notre sujet.

Les deux palais du pape ont, à Rome au moins, la réputation d'être les plus beaux du monde, et quand on les a vus, il faut convenir qu'il serait bien impossible de la leur contester.

Parlons d'abord du Vatican. Mais que dirai-je et que puis-je dire du Vatican? Comment débrouiller

tout ce chaos d'idées, de souvenirs, d'images rapportés de mes six à sept visites faites à ce palais géant, composé de je ne sais combien de palais qui se tiennent, qui se groupent les uns à côté des autres, je dirai presque les uns sur les autres, sans beaucoup d'ordre et de régularité, quoique pourtant d'une manière à produire un grand et imposant effet, par l'ensemble de toutes ces masses combinées? Figurez-vous un palais qui a, dit-on, onze mille salles, des chambres à l'infini, des galeries extérieures, trois rangs de portiques, soutenus par des pilastres et des colonnes, des corridors immenses, une magnifique bibliothèque, un des plus riches musées de l'Europe, des chapelles bâties, ornées par les premiers artistes du monde et sous la direction des plus grands pontifes que Rome ait possédés. Figurez-vous un palais qui a vingt cours, huit grands escaliers, et à peu près deux cents autres escaliers pour le service intérieur. Voilà en abrégé, en raccourci le Vatican, tel qu'il se compose en pierres, en marbre, en granit, en toute sorte de matières précieuses. Ce n'est pas tout, ce n'est rien encore. Entrez, pénétrez au dedans; prenez d'abord cet escalier principal que voici, attenant à droite de la basilique de Saint-Pierre. Vous montez, vous suivez deux rampes dont l'une est ornée de pilastres, l'autre d'élégantes colonnes., et vous arrivez bientôt à une salle couverte de fresques fort belles; laquelle salle sert comme de vestibule à deux chapelles : celle à gauche, dite la Sixtine, et qui fut bâtie par

Sixte IV, passe pour une merveille. Tous les itinéraires, tous les amateurs, ne forment ici qu'un concert d'admiration et de louanges, au sujet des fresques qui sont là, et dont le plus grand nombre est de Michel-Ange. Je laisse aux habiles à prononcer. Seulement, s'il me fallait donner mon avis ou mon sentiment sur ces œuvres, je dirais que s'il en est plusieurs qui m'ont ravi, il en est bien aussi certaines qui m'ont un peu étonné, sinon même scandalisé. Les peintres ont beau me vanter le mérite de toutes ces nudités, de toutes ces poses, de toutes ces académies; je ne conteste point la science anatomique, la science artistique de tous ces dessins; mais dans une église, dans une chapelle, mon âme répugne à ce qui pourrait bien attirer mon regard dans un musée. J'ai voulu, comme tout le monde, voir et bien voir le fameux Jugement dernier. En vérité, j'en ai peur. Les damnés sont comme des diables qui se battent, qui ne veulent pas marcher devant leurs nouveaux maîtres qui les viennent chercher, qui les poussent et les entraînent. C'est déjà l'enfer. Les élus, de leur côté, n'ont pas l'air trop bon : on dirait presque des damnés. Le terrible et le sombre était dans le génie de Michel-Ange.

A côté de la chapelle *Sixtine* et donnant dans la même salle, il s'en trouve une autre fort belle, fort riche aussi, dite la chapelle *Pauline*, nom qu'elle a reçu de son fondateur Paul III. Les fresques de Michel-Ange, en cette chapelle, comme toutes les

autres, du reste, qu'on y va voir, ont généralement bien moins de réputation que celles dont nous venons de parler.

Mais sortons des chapelles du Vatican : nous avons ici bien d'autres merveilles à visiter et à admirer : nous avons les treize loges extérieures de Raphaël, qui sont autant de chefs-d'œuvre, puis ses quatre salles incomparables, le triomphe de la peinture et du talent même de l'auteur, qui s'est ici surpassé. Tout le monde avec lequel je me trouvais en entrant en jeta tout aussitôt des cris d'admiration. Que c'est beau ! que c'est beau ! Il n'est pas jusqu'à un enfant, jeune Française de douze ans, qui, nous accompagnant dans cette visite, n'eût aussi ses exclamations et ses exclamations raisonnées, tant le génie de Raphaël s'est fait ici éclatant et compréhensible tout à la fois.

Nos admirations ne sont point au bout ; nous avons ici bien d'autres chambres, bien d'autres loges à admirer : tout le portique extérieur ainsi peint et dans les trois étages par les premiers maîtres des diverses écoles italiennes. Nous avons également plusieurs appartements dont on ne voit nulle part de pareils, si surtout on veut bien considérer les mille objets d'art précieux qu'ils renferment. Puis c'est le corridor des inscriptions, collection si curieuse et si intéressante de toutes les incriptions trouvées dans les anciens monuments de Rome, apportées ici et mises en ordre, ainsi que divers objets relatifs aux tombeaux, comme sarcophages, autels funéraires,

cippes et différents vases, bas-reliefs, etc. Puis c'est un musée, ce sont deux, trois, quatre autres musées : le musée Égyptien, le musée Attique, le musée Pio-Clémentin, le musée Chiaramonti, le cabinet, la galerie des tableaux, et je ne sais quelles pièces encore, tout cela rempli. C'est à en perdre la tête, tant il y a là et de statues, et de bustes, et de marbres, et de porphyres, et de bronzes, tous objets appartenant à l'antiquité païenne. Quelle ville était-ce donc que Rome antique? Des savants ont calculé que, malgré les ravages du temps et le ravage bien autrement destructeur causé par le passage et la présence des barbares, le nombre seul de statues, exhumées jusqu'à nos jours du sol de Rome, s'élève à plus de soixante-dix mille. Je n'ai point compté ni même eu envie de compter celles qui se trouvent au Vatican. J'ai aussi bien fait, car c'est à l'infini. On peut compter mieux les tableaux qu'on voit à la galerie qui leur est consacrée. Eux sont en petit nombre, cinquante au plus; voilà pourtant la galerie la plus célèbre, la plus riche du monde. Il faut tout dire : c'est la religion chrétienne qui a inspiré tous ces tableaux, et ce sont les premiers, les plus grands artistes de la terre qui les ont exécutés. Là, en effet, vous avez et la transfiguration de Jésus-Christ au Thabor, et des descentes de croix, et des vierges célestes, et des martyres de saints, et cette communion de Saint-Jérôme que tout le monde veut voir, et que sais-je encore? autant de chefs-d'œuvre que d'objets représentés, sortis tous des mains des Perugin, de

Raphaël, des Dominiquin, des Guide, des Caravage, des Titien, et de tant d'autres qui, tous hommes de génie et de foi, ou du moins hommes de traditions religieuses, avaient compris qu'il ne suffit point, pour être peintre, de savoir des formes et de les produire ; qu'il faut surtout de la foi à qui veut peindre, comme à qui veut écrire, comme à qui veut faire de l'art, n'importe dans quel ordre élevé.

Nous n'avons rien dit encore de la bibliothèque. La bibliothèque vaticane cependant mérite d'être citée, moins sans doute pour le nombre et la valeur des livres qui sont ici renfermés sous clef, et qu'on ne voit point, que parce qu'elle fut la première bibliothèque publique en Europe, fait qu'on aime à constater, pour apprendre ou rappeler à certaines gens de nos jours que les papes et l'Église n'ont pas été et ne sont pas si ennemis des lumières qu'on veut bien nous le dire et répéter sans cesse. En effet, la bibliothèque du Vatican date du v^e^ siècle. Où en étaient nos pères à cette époque, et où en serions-nous nous-mêmes encore, en fait de bibliothèques, si les moines, si les prêtres, si les évêques, toujours sous les inspirations de cette même Église, n'étaient, à cet égard comme à tant d'autres, du reste, venus à notre secours ? Et partout et toujours, il en a été de même.

Je serais bien fâché aussi d'oublier les jardins, où l'on a eu la gracieuse obligeance de me laisser entrer ; non assurément que je n'en aie vu de plus beaux, de plus agréables ; mais de belles allées

ombragées, de beaux points de vue bien ménagés et bien prolongés, de belles et de magnifiques fontaines m'ont toujours tant fait plaisir, que je ne voudrais pour beaucoup perdre à cet égard mes souvenirs des jardins du Vatican.

Voilà donc le Vatican ; le voilà du moins tel que je l'ai vu et pu voir à la hâte, trop à la hâte. Certes l'art profane a fait beaucoup pour lui ; mais la pensée chrétienne, l'art et le génie chrétien, combien n'ont-ils pas fait davantage? Le christianisme seul pouvait produire ce qu'on y voit, ce qu'on y admire. On a même peut-être trop accordé, il faut le dire, aux talents des artistes qui ont travaillé là. On n'a pas assez songé que, si Michel-Ange a eu tant de génie dans la chapelle *Sixtine* et ses autres travaux, Raphaël tant d'intelligence, de grâce et de pureté dans ses treize loges et ses quatre chambres incomparables ; que, si les architectes, les peintres, les sculpteurs, les décorateurs, les ordonnateurs ont été partout ici et si sublimes et si ravissants, c'est que le christianisme était là, pour inspirer les dessins, pour tracer les plans, pour animer les pinceaux, pour diriger enfin et tout l'ensemble et tous les détails. L'antiquité a été vaincue cette fois, comme elle l'a été à Saint-Pierre, comme elle l'a été toujours, quand les artistes modernes ont voulu et ont su être et demeurer chrétiens ; quand ils ont su et voulu, pour leurs œuvres, recourir et s'en tenir aux inspirations de la foi ; et j'entends ici la foi chrétienne, catholique, hors laquelle il n'y a, pour les

arts comme pour toute chose au monde, ni vérité, ni bonne voie, ni vie, parce qu'il n'y a, en effet, que le catholisisme qui puisse dire, comme son divin auteur et fondateur : *Je suis la voie, la vérité et la vie.*

Aussi le Vatican est-il et sera-t-il toujours un palais admirable et admiré, un palais au-dessus de tous les palais du monde, parce que la foi catholique est venue là, en maîtresse et en souveraine, tout régler, tout ordonner, tout orner et décorer.

Il en est à peu près de même du Quirinal, cette autre résidence du souverain-pontife, pendant la belle saison.

La position du Quirinal est une des plus heureuses et des plus belles, la plus belle même de Rome. Bâti tout au haut de la colline de ce nom et sur l'emplacement même des bains de Constantin, le palais, sans avoir l'antiquité, l'illustration, ni à beaucoup près la renommée du Vatican, n'en est pas moins un objet digne de tous les empressements des voyageurs curieux, comme de leurs admirations. La place est magnifique. Tout le monde y va s'extasier devant deux groupes célèbres, de forme colossale, représentant deux hommes à pied, retenant chacun un cheval à leur côté. Rien au monde n'exprime et ne saurait exprimer mieux la puissance donnée à l'homme sur toute la nature créée, que ces deux groupes. Comment, en effet, des chevaux si forts, si emportés, vont-ils être arrêtés, contenus en place? On en a déjà fait la remarque. Les cavaliers les regardent.

Une inscription latine, mise au piédestal de ces groupes, les désigne comme œuvre de Phidias et de Praxitèle. Le travail, reconnu du plus grand mérite, ne dément point l'inscription, et l'inscription elle-même est assez généralement reconnue pour appartenir au moins au temps de Constantin ; pourquoi nos voyageurs écrivains assurent-ils, les uns que cette inscription est moderne, les autres que ces groupes, qu'on suppose représenter Castor et Pollux, ne sont réellement et certainement point de Praxitèle et Phidias? Qui leur a donné à cet égard tant d'assurance ? Mais laissons là les voyageurs dire et contredire ce qu'ils voudront. Revenons, pour nous, à la place et au palais du Quirinal. La place est donc magnifique : vous avez d'abord, aux deux côtés, ces deux groupes admirables, puis, entre ces deux chefs-d'œuvre, s'élève un obélisque de granit rouge qui produit ici un grand et bon effet; puis enfin c'est une belle fontaine, avec son immense bassin de granit, qui complète merveilleusement l'ensemble. Quant au palais, il mériterait, lui sans doute aussi, une assez ample description; mais, comme je n'y suis entré que deux fois, et que j'y suis resté assez peu de temps, je ne saurais guère en dire autre chose, sinon que j'ai vu là un vaste château, de vastes jardins, une belle cour, quelques belles salles, de beaux appartements, deux magnifiques chapelles ornées de peintures. Voilà tout ce qui m'est resté de mes souvenirs du Quirinal, qu'on appelle aussi *Monte-Cavallo*, à cause de ces beaux chevaux

dont nous avons parlé et qu'on voit de loin sur la place.

Après cela, il est assez clair, ce me semble, que Rome moderne n'est pas si déchue, elle qui sait offrir et donner à son souverain, pour résidence, deux palais comme ceux que nous venons de visiter. Quelle capitale en Europe osera leur comparer les siens? Les peuples religieux savent donc mieux que les peuples politiques, philosophiques et tous autres, aimer et honorer leur souverain, aimer la gloire, la cultiver et la donner, je dis, du moins la gloire née des arts et du génie, qui ne coûte à personne ni larmes ni sang ; gloire assurément la plus pure, la plus belle et surtout la plus aimable. J'en suis bien aise et j'applaudis de tout cœur aux Romains de nous avoir mis cette vérité si magnifiquement, si splendidement en relief.

XXVI

DES MONUMENTS ET ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

Rome moderne, cette ville si pauvre, si petite, si déchue, au dire de certaines gens, est pourtant encore aujourd'hui peut-être la capitale la plus riche de monuments et d'établissements publics, soit d'utilité, soit d'ornement et de décoration, soit même de pur agrément. Comment expliquer ce nouveau phénomène, sinon par cette raison déjà invoquée et reconnue, laquelle explique tout ici, c'est que Rome étant le centre et le foyer du catholicisme, il y a et il ne peut qu'y avoir là un feu sacré qui anime et féconde toutes choses? Ainsi, c'est toujours à l'action, disons mieux, à la vertu toute puissante et bienfaisante du catholicisme romain que sont dues, en grande partie du moins, les merveilles qui nous sont maintenant présentées.

Voyez de tous côtés : que de riches et magnifiques hospices ! que de colléges admirables ! que

de musées ! que de galeries, de bibliothèques ! que de fontaines ! que de belles places ! que de promenades charmantes ! Rome a pourvu à tous les besoins, à tous les goûts, à tous les plaisirs purs et élevés.

Voulez-vous avoir en particulier l'idée d'un magnifique établissement de charité, je dirais presque de civilisation ? allez à l'hospice de Saint-Michel. Vous trouverez là sept à huit cents personnes des deux sexes et de tout âge, résidant dans un vaste palais bâti pour eux, nourries, entretenues grandement aux frais de la maison. Vous trouverez des ateliers, pour tous les états, pour tous les métiers ; des salles immenses où des maîtres habiles enseignent à de jeunes et pauvres enfants tous les arts : l'architecture, la sculpture, la peinture, la gravure, la musique ; et il n'est pas rare qu'il sorte de cette école gratuite des élèves distingués, devenus à leur tour de grands artistes, de grands maîtres. On nous a montré, dans de vastes et magnifiques pièces, des tapisseries nouvellement faites, qui ne le cèdent peut-être point aux plus belles des Gobelins. Nous y avons vu aussi une fort importante fabrique de draps, dont une grande partie est destinée à l'habillement des troupes, puis une autre encore pour les étoffes de soie. Un jeune prélat, directeur de la maison, nous est venu conduire partout, avec une bonté et une grâce infinie ; et c'est à sa complaisance que nous dûmes de voir travailler tous les ateliers, à une heure mal choisie par nous, heure à laquelle

tout le monde dort dans Rome. Cette ville a plusieurs autres établissements qui, sans être aussi considérables, offrent aux enfants pauvres, aux orphelins et orphelines une éducation excellente, appropriée surtout, par un tact parfait, à l'intelligence, aux capacités, à la position et au rang de chacun. On voit que les États chrétiens, sous l'empire et la règle des idées chrétiennes-catholiques, s'entendent à établir, à organiser et gouverner ces sortes de fondations, tout au moins aussi bien que certains autres États qui se croient plus habiles et font les fiers, sans doute parce qu'à grands frais ils auront su donner une éducation de comtesses et de duchesses à de pauvres petites filles, bien intéressantes assurément, mais qui n'auront peut-être jamais d'autre existence possible dans le monde que celle de sous-maîtresses, dans quelque externat de Paris, ou de jeunes *commises* dans un comptoir. Rome est plus sage et son bienfait mieux appliqué.

Je n'ai point vu les hôpitaux; mais on m'en a dit également merveille. Les soins donnés y sont habiles et empressés autant qu'ailleurs, et tout y paraît fort bien, fort généreusement et consciencieusement administré surtout.

Quant aux colléges, je les connais mieux, quoique assurément je sois loin, bien loin de les connaître tous. La renommée fait mention de plusieurs en particulier que j'ai voulu voir. Il est juste de nommer d'abord le collége romain, où les Jésuites, toujours et partout excellents maîtres, enseignent à des élèves,

qui y accourent de tous les coins du monde, les langues anciennes, les humanités, la rhétorique, la philosophie, la théologie. Il y a aussi un collége, dit *des nobles*, dans lequel, en effet, un certain nombre de jeunes nobles étudient diverses sciences, encore et toujours sous les Jésuites. J'ai même vu là quelques-uns de nos jeunes compatriotes, qui ont l'air de s'y trouver fort heureux, qui parlent des maîtres de la maison avec une effusion d'estime, d'admiration et d'amour tout à fait touchante et ravissante. Hélas! c'est devenu chose aujourd'hui si rare que des écoliers qui respectent, qui aiment leurs maîtres, qu'on peut bien être étonné, émerveillé d'en rencontrer quelque part enfin. Il faut tout dire : si les écoliers, si les élèves sont, chez les Jésuites, enfants si dociles, si doux, si respectueux, les maîtres sont aussi, de leur côté, si vénérables, si bons, si aimables et si dévoués!

Outre les colléges qui sont à Rome, et où la jeunesse reçoit une éducation tout à la fois douce et solide, une fort belle université, dite la *Sapience*, est ouverte tous les jours à tous ceux qui, dans cette capitale, veulent étudier n'importe quelle science connue dans le monde : la théologie, la philosophie, le droit, la médecine, les sciences naturelles et exactes, l'éloquence, les langues anciennes, orientales, etc. Il y a là une école pour les ingénieurs, des cours pour les beaux-arts. Pendant mon séjour, la curiosité m'a porté plusieurs fois dans ce vaste et magnifique palais de la *Sapience ;* j'y ai entendu

trois ou quatre professeurs, sur des matières qui m'étaient les moins étrangères. J'ai été affligé que si peu d'écoliers répondissent, par leur empressement, à l'habileté des maîtres.

J'ai trouvé également, dans cet établissement, une très-belle et très-riche bibliothèque, ouverte tous les jours pendant certaines heures le matin et le soir ; tout le monde est admis à la consulter ou seulement à la visiter.

Les bibliothèques, comme on voit, ne manquent point à Rome. J'ai déjà eu occasion de parler de celle du Vatican, si riche de manuscrits surtout, et publique comme celle de la *Sapience*. Le palais de la *Minerve* a aussi la sienne, ouverte tous les jours comme les deux précédentes, et la plus complète en livres imprimés, dit-on, qui soient ici. Je ne parlerai point de plusieurs autres que je n'ai point vues ou que je n'ai vues que bien à la hâte et en passant.

Les Romains se montrent fiers de tous ces dépôts scientifiques et littéraires. Chez ce peuple, on sait estimer, honorer les bibliothèques, les livres, les manuscrits, tous les produits de l'intelligence. Il y a pour eux un culte plein de respect et souvent même d'enthousiasme. Quelle immense pitié on aurait là d'un peuple qui fait le philosophe et l'ami des lumières et qu'on aurait vu, ameuté, au nom des lumières et de la philosophie, jeter, par les fenêtres d'un palais, les manuscrits les plus précieux, les livres, les bibliothèques, tout cela pêle-mêle, à la rivière qui les charrie, aux grands applaudissements

de toute la rive couverte alors et au loin de nombreux spectateurs ! C'est là une espèce de spectacle, ou, si vous voulez, de progrès humanitaire, qui ne va point aux idées ni aux mœurs de Rome, telle que je la connais.

Après cela, il est clair encore que les musées sont et ne peuvent qu'être en honneur ici. On pourrait dire même que les Romains en ont la passion, et par Romains j'entends tout le monde de cette ville, grands, petits, hommes, femmes, enfants même; tous aiment, admirent, vantent leurs musées. Comment du reste en serait-il autrement? Ce peuple n'a sous les yeux partout que des musées. Il naît, il vit, il grandit au milieu et comme sous l'atmosphère inspiratrice des plus précieux objets d'art dont ses musées se composent. La plupart de ces hommes, de ces femmes, de ces enfants n'ont même assez souvent d'autre existence que celle qui leur vient des musées ou par les musées. Il est donc assez naturel que leurs musées leur soient chers. C'est là leur vie, c'est là leur gloire à eux. J'ai dit qu'ils en avaient partout. Ils en ont un au Vatican d'abord et que nous connaissons déjà; ils en ont un au Capitole, fort riche, fort considérable aussi et que tout le monde veut connaître. Outre les musées publics auxquels on donne ce nom, il y a à Rome je ne sais combien de galeries, de collections précieuses, dans tous les monuments de la ville, dans les églises, dans les chapelles, dans les couvents, dans les palais de l'État et des particuliers, dans les *vil-*

las, dans les maisons, dans les ateliers, dans les magasins et jusque dans les boutiques ; dans les jardins, dans les places, dans les rues. Que dis-je? Rome tout entière n'est plus qu'un vaste et immense musée, où abondent les colonnes les plus admirées comme les plus admirables, les obélisques, les statues antiques et modernes, les bustes, les tombeaux, les sarcophages, les bas-reliefs, les camées les plus curieux, les mosaïques, les peintures et à fresque et sur toile de toutes les écoles et de tous les maîtres, et les mille objets d'art, et les mille et mille ornements sculptés, ciselés, travaillés, en bronze, en argent, en or, en pierres précieuses, sur marbre, sur cuivre, sur verre et de tout ordre, et de tout genre, et de toute espèce.

Je n'ai point, je crois, à insister sur cet article : Rome est assez connue d'ailleurs, sous le rapport de ses musées.

On n'attend guère de moi non plus sans doute que je parle bien au long des théâtres. On en compte néanmoins à Rome six à sept ; savoir : trois grands et quatre petits, lesquels ne sont pas toujours ouverts, à la vérité. Je n'en ai jamais entendu dire merveille, et je le conçois. Rome a une population trop peu considérable, et puis la direction donnée ici aux idées et aux arts, comme aussi en général à toutes les préoccupations de la vie, ne va point dans le sens théâtral, de sorte qu'il ne peut paraître étonnant qu'il n'y ait ici que des théâtres tout à fait médiocres sous tous les rapports.

Mais, pourront dire à ce sujet quelques esprits chagrins ou légers des autres pays : pourquoi des théâtres à Rome? l'Église permet-elle donc là ce qu'elle défend, ce qu'elle condamne ailleurs? Je répondrai franchement et catholiquement aussi, j'espère.

Oui ! sans doute l'autorité ecclésiastique permet, et peut fort bien, fort sagement permettre et tolérer, dans un lieu, dans un pays ce qu'elle défend, ce qu'elle condamne ailleurs. Pour qu'on la pût accuser d'inconséquence ici, il faudrait que toutes choses fussent égales ; en d'autres termes et pour parler plus explicitement, il faudrait que les théâtres, que les pièces jouées ou à jouer, que les acteurs ou actrices, que les spectateurs ne fussent qu'une même chose partout, ou du moins se trouvassent placés sous les mêmes conditions et dans les mêmes circonstances. Or, entre les théâtres d'Italie en général et de Rome en particulier où ils sont tolérés, et les théâtres de certains autres pays où ils sont défendus et condamnés, n'y a-t-il point de différence et même différence sensible à établir? Qui pourrait le dire, à moins de prendre les mots pour les choses, ou tout au plus des analogies éloignées pour des similitudes parfaites? Nous autres Français, qui trouvons peut-être ici le plus à redire, examinons et comparons.

En Italie, les théâtres premièrement ne sont guère, généralement parlant, que des lieux de rendez-vous, où vont les hommes de toutes conditions s'entretenir de ce qui les intéresse, sauf à

écouter la musique, à certains moments donnés, pendant le spectacle. Pour les Italiens, le théâtre, c'est la bourse, la chambre du commerce et des affaires, c'est la conversation, c'est-à-dire le salon de société et des petits comités; c'est même quelquefois un piquenique où l'on soupe en famille et entre amis. C'est tout au plus un concert où l'on va entendre quelque artiste nouveau, qui fait bruit dans le monde. Est-ce la même chose en France?

En Italie, les pièces jouées ou à jouer ne sont guère encore que des compositions où l'on cherche moins à remuer, à agiter et irriter les passions, qu'à amener certaine série d'incidents plutôt divertissants que dangereux, à amener certaines dispositions artistiques; certains morceaux de musique, de chant ou d'instrumentation jugés propres à faire effet. A Rome surtout, les pièces, avant de paraître, ont passé et dû passer sous les yeux et le jugement d'une censure éclairée et toute religieuse; est-ce même chose ou n'est-ce que cela en France?

En Italie, les acteurs et les actrices, n'ayant contre eux, ni les censures de l'Église, ni l'opinion publique, ni la plus petite note qui les flétrisse, aux yeux des hommes, plusieurs même passant pour des modèles de piété, de vertu, autant que de décence sociale, comment voulez-vous qu'on les condamne, qu'on les rejette? Est-ce encore la même chose, ou tout l'opposé que vous avez en France? J'ai parlé franchement; parlez de même, vous qui blâmez l'Église, soit en France, pour y être trop sé-

vère, soit en Italie, pour y être trop indulgente. Quelle estime faites-vous de vos acteurs, de vos actrices? Les admettez-vous, les recevez-vous journellement, dans votre société intime et accoutumée, dans vos cercles de famille? En êtes-vous à les prendre, à les avouer publiquement pour amis, pour confidents; à les donner pour tels à vos femmes, à vos enfants, à vos jeunes filles? Non... Eh bien! n'accusez plus l'Église, qui n'est, en France comme en Italie, ni plus sévère ni plus indulgente que ne l'est, en ces deux pays, la société des gens de bien, pas plus que vous ne l'êtes vous-mêmes, ou que vous ne le seriez à sa place.

Enfin, en Italie et en France, peut-on dire que les spectateurs soient tous et sous tous les rapports tellement semblables qu'il n'y ait point entre eux de différence à établir; et s'il y en a, comme c'est d'ailleurs dans la nature des choses, et dans l'ordre des circonstances diverses, au milieu desquelles vivent et les Français et les Italiens, qui ne comprend dès lors et aussitôt la nécessité d'un régime différent, dans le genre ou l'espèce de plaisirs et d'amusements qu'il s'agit de permettre ou de défendre? Vous, pères et mères de famille, ne permettez-vous jamais à certains de vos enfants, à des enfants d'une certaine nature, d'une certaine éducation, d'un certain âge, ce que vous ne permettez point, ce que vous ne pouvez point permettre à d'autres? Vous, médecins habiles, donnez-vous les mêmes prescriptions, faites-vous les mêmes défenses à tous

vos malades, quels que soient d'ailleurs et leur tempérament et leurs habitudes, et les circonstances de leurs maladies? Vous, magistrats, législateurs, chefs de nations, n'avez-vous point de sentences, de lois mêmes différentes, pour vos différents peuples, pour vos différents justiciables? Vous, moralistes experts et prudents, n'avez-vous qu'un *oui* ou qu'un *non*, dans toutes les questions de conscience, qui vous sont soumises par les mille individus qui s'adressent à vous, pour la règle de leur conduite? Vous êtes trop sages, trop justes, trop versés dans la science des faits extérieurs et intérieurs de l'homme et de l'humanité, pour en agir de la sorte. Par conséquent, trouvez bon que l'Église vous imite, qu'elle aussi tienne compte, en ses décisions, des lieux, des temps, des tempéraments, des influences du sol et du soleil, des habitudes, des inclinations, des caractères, des tendances, des passions et enfin des imaginations auxquels elle a affaire. Trouvez bon qu'elle condamne ou qu'elle permette, selon ce qu'elle a jugé, ce qu'elle croit opportun ou inopportun; qu'elle condamne les théâtres en France, et les tolère en Italie.

J'ai dit que les théâtres à Rome étaient au nombre de six à sept. Un des plus fréquentés paraît être celui dit des marionnettes ou *buratini*, comme parlent les Romains. Rien de plus plaisant, de plus divertissant que la plupart des pièces qui s'y jouent, toujours avec des personnages marionnettes, bien entendu. Là sont représentés d'ordinaire, et toujours

fort bien, fort spirituellement, les ridicules de la société et du temps. On n'y épargne pas les étrangers, et surtout les Anglais et les Français. Leurs petits airs ou leurs grands airs, les airs prétentieux et légers, les façons d'hommes importants ou fashionables, que les uns et les autres se donnent ici tour à tour, tout cela est saisi à merveille, est applaudi à outrance. Tant mieux : les Romains font bien. J'aime, dans un pays chrétien et catholique, qu'on s'amuse, qu'on se moque un peu des peuples hérétiques et philosophes. Il y a là, certes, matière assez ample donnée à la dérision et à la moquerie. Que Rome donc s'en amuse et s'en divertisse dans ses théâtres : c'est bonne guerre faite à des étourdis et à des orgueilleux.

Mais peut-être, avant les théâtres, eût-il été juste de placer les fontaines. Les fontaines valent mieux que les théâtres assurément. Rome en a dix à douze, les plus belles qui soient au monde. Qui n'a pas vu la fontaine *Pauline*, avec ses six colonnes ioniques de granit rouge et ses cinq niches jetant des torrents d'eau; et la fontaine *Félice* avec ses arcades et ses colonnes, et sa statue de Moïse frappant le rocher d'où coule à grands flots l'eau miraculeuse; et la fontaine *Trevi*, adossée à un palais d'où elle semble sortir : fontaine incomparable avec ses belles colonnes aussi, avec ses statues de marbre, avec ses rochers, avec ses chevaux marins et ses tritons qui nagent dans l'eau et qui lancent l'eau de tous côtés, dans un vaste bassin qui en est rempli; qui

n'a pas vu ces belles et magnifiques fontaines ne saurait se former une idée de ces sortes de monuments. Pour moi, qui les ai vues souvent et ne les ai point oubliées, j'en suis encore et toujours dans l'admiration.

J'aimais bien encore à Rome toutes ces places, ceintes de palais et d'églises, ayant au milieu ou une belle colonne antique, ou un bel obélisque, ou du moins quelques riches morceaux de sculpture : ornements incomparables, qu'on ne saurait trouver ailleurs.

Quant aux promenades publiques, tout le monde sait que Rome en a de délicieuses. Celle entre toutes que j'ai vue et fréquentée davantage, c'est tout naturellement le Pincio : le Pincio, cette montagne charmante, qui est à ma porte, au-dessus de la place d'Espagne. Déblayée en partie par les Français, en 1812, les Français qui sont ici paraissent aujourd'hui l'avoir adoptée, pour leur promenade favorite, pour le lieu de leurs rendez-vous. Ils ont raison : c'est tout à la fois de leur part montrer du patriotisme et bien entendre leur plaisir. Où trouveraient-ils ailleurs une plus belle situation, un plus beau point de vue de Rome, un air plus pur surtout? Pour moi je ne sache rien de plus agréable que ces jolies allées d'acacias toutes nouvelles, ces quinconces non encore finis, cet élégant pavillon qu'on dit habité par une élégante princesse du Nord. C'était bien rare aussi quand je n'y allais pas tous les jours, soit le matin, soit le soir, promener mes

pensées, mes réflexions, ou, si vous le voulez, mes rêveries.

Pour comprendre combien Rome offre, sous ce rapport, de ressources aux amis des beaux sites, des belles perspectives, aux amis des arts comme aux amis de la belle nature, il faudrait surtout connaître toutes les riches villas répandues de tous côtés, aux environs de la ville. Mais c'est là un article qui viendra plus tard et à son tour.

XXVII

DES PALAIS ET ÉTABLISSEMENTS PARTICULIERS A ROME.

—

Il y a longtemps qu'on a dit que rien n'était, de la part des grands, plus utile ou plus dangereux que les exemples qu'ils nous donnent. Tout le monde les veut imiter. Lafontaine, qui semble avoir tout su ou tout deviné, en fait de moralité de ce genre, nous a laissé là-dessus une fable charmante, et, dans cette fable, un vers qui revient merveilleusement à notre sujet.

Tout bourgeois, nous dit-il, *veut bâtir comme les grands seigneurs*. Mais c'est en Italie surtout que cette fureur est déjà vieille et générale. Là, en effet, depuis des siècles, tout seigneur d'abord, tout petit seigneur, voyant les grands princes, les princes souverains se loger en de grands et riches palais, voulut, lui aussi, avoir un palais grand et riche, sinon pour s'y loger, du moins pour y attacher son

nom, pour le rappeler à la postérité. Je dis : sinon pour s'y loger, car d'ordinaire on n'y loge pas. On va se nicher dans quelque coin, dans quelque mansarde où l'on vit à l'étroit et fort maigrement. Et certes il le faut bien, puisque, pour bâtir, pour orner et décorer ce magnifique palais, on s'est ruiné, on a dépensé plus qu'on n'avait. Nous autres barbares du nord, nous trouvons cela insensé ; mais c'est que nous n'avons point encore le goût des grandes et belles choses, le goût des palais. En Italie, comme nous disions tout à l'heure, il y a longtemps que ce goût-là a pris à tous les grands et petits seigneurs, et à ceux même qui ne sont point seigneurs du tout. C'est ce qui explique comment à Rome en particulier on trouve, à tous les pas, des palais, de beaux et magnifiques palais, qui ont des colonnades superbes, des escaliers en marbre, des pavés en mosaïque, des chambres, des salons peints par les plus grands maîtres, des statues, des milliers d'objets d'art du plus grand prix, des bibliothèques fort riches et fort belles, des galeries, des musées, comme la plupart de nos principales villes de France seraient heureuses et glorieuses d'en avoir. J'ai pu voir, pendant mon séjour ici, une dizaine de ces palais qui m'étaient plus particulièrement recommandés ; tous admirables assurément, par l'art et la richesse ; mais sales, mal tenus, au delà de ce qu'on peut dire et imaginer. Les marbres blancs sont devenus couleur foncée ; les marbres rouges, verts ou violets, sont, par compensation, devenus

blancs, sous la poussière qui les couvre. Les chapiteaux des colonnes cachent leurs riches et délicates feuilles d'acanthe sous les toiles enlacées que les araignées sont venues dresser à leur aise et sans crainte qu'on les dérangeât. Et tout est à l'avenant. Les gens qui, harnachés de vieilles et sales livrées, gardent et vous montrent les appartements, les meubles grossiers et vermoulus que l'on rencontre de loin en loin, les balcons poudreux auxquels sont appendus les linges qu'on fait sécher, les fenêtres grillées du premier étage avec leurs gros barreaux de fer rouillés, les escaliers où il n'est pas toujours bon de marcher les yeux fermés et les narines ouvertes, les cours toutes hérissées d'herbes folles qui poussent entre les jointures des pavés, tout cela fait mal et dégoûte. Impossible à nos petites délicatesses françaises de se faire à pareil tableau. Oh! que j'aime bien mieux nos pauvres petites maisonnettes de village, telles que je les ai vues, dès mon enfance, sur nos chères rives de la Loire! Là du moins, s'il n'y a point de marbre, s'il n'y a point de porphyre, s'il n'y a point d'or, s'il n'y a point de statues, s'il n'y a point de fresques peintes par les grands maîtres, il y a un seuil propre qui vous accueille; il y a une chambre plus propre encore; il y a des meubles bien nettoyés et bien luisants; il y a un foyer bien échauffé et bien cordial qui vous presse de rester; il y a de petits enfants lavés des pieds à la tête, et qui vous caressent; il y a une famille qui vous donne des paroles d'hospitalité, comme aux premiers

jours du monde ; il y a un petit ménage, il y a un intérieur qu'on ne se sent ni le besoin ni l'envie de quitter vite, qu'on ne quitte jamais sans regrets, ni sans y laisser des souvenirs touchants. On y trouve même assez souvent, pour peu que les gens soient à leur aise, toutes les choses commodes à la vie et utiles au bien-être ; ce que certes les palais romains sont fort loin d'offrir toujours, ce qu'ils ont même fort rarement, si j'en juge par ce que j'ai vu. Après cela, pourtant, comme nos besoins ne sont pas les leurs, comme leurs habitudes et leurs goûts aussi ne sont point les nôtres, il devient peut-être juste de juger leurs palais, moins par nos sentiments, qui s'attachent à des accessoires, que par les règles de l'art, qui ont présidé à la composition même de l'œuvre. Et alors, il faut avouer ce que j'ai dit d'abord, que tous ces palais de Rome sont beaux, riches, magnifiques, admirables. Voilà par où j'en finis avec eux.

Quant aux établissements nécessaires, indispensables aujourd'hui dans une grande ville, Rome en a, comme toutes les autres cités du monde. Elle a des cafés, des restaurants, des magasins, des ateliers, des boutiques, des maisons de libraire et même quelques cabinets de lecture. Les cafés de Rome ne sont pas brillants ; mais il en est de fort achalandés, où vont, le matin, les amateurs prendre le chocolat, le café au lait, manger de petits gâteaux fort bons et lire la gazette de Florence, les journaux de Paris ou ceux d'Allemagne ; et le soir, toute la

société romaine est là qui prend des glaces et autres rafraîchissements.

Les restaurants les plus renommés sont ceux de Bertini, rue du Cours, près la place *Colonne*, et le *Lepre*, tout près de la place d'Espagne, rue des Condotti. On y est bien traité, et à des prix fort raisonnables.

J'ai déjà dit, je crois, que l'on citait à Rome certaines fabriques de draps, de soieries, de fleurs artificielles, quelques ateliers où l'on fait de la mosaïque, des camées et mille sortes de petits et jolis bijoux, qui se vendent à bon compte. Il y a même une rue tout entière, remplie de marchands de chapelets, rue que, pour cette raison, on appelle des *Coronari;* et ne croyez pas que cette rue suffise à la fabrication des chapelets qui se vendent à Rome : on trouve, en cent autres endroits de la ville, des magasins qui en sont pleins, de toute sorte, de toute espèce et de tout prix.

Quant aux magasins de librairie et aux cabinets de lecture, il y a assez peu de chose à en dire, sinon peut-être que, dans les uns et les autres, on rencontre assez peu d'amateurs, hors les étrangers, qui vont demander là, ou des livres portés à l'Index et qui vous sont fournis, ou des journaux défendus et qu'on trouve en entrant étalés sur les tables.

Je ne parle point de certains magasins du second ordre, et qui pourtant peuvent intéresser au plus haut degré les dames et les jeunes fashionables de toutes nations présents à Rome : je veux dire tous

ces magasins de nouveautés, magasins de modes, magasins de parfumerie, magasins de mille objets, destinés à la toilette des hommes et des femmes : tous magasins où ces messieurs et ces dames trouveront ce qu'il leur faut, où l'on parle anglais, où l'on parle français, où l'on vous montre à la fois les dernières modes, venues de Londres et de Paris surtout, où l'on surfait peut-être bien un peu, il est vrai, où l'on vend cher même quelquefois aux beaux étrangers, aux belles étrangères qui arrivent : mais que dire à cela? Voyez Londres, voyez Paris, voyez partout !

XXVIII

DES VILLAS A ROME OU PRÈS DE ROME.

—

Une villa, c'est une maison de campagne, une maison de plaisance où vont ordinairement les princes, les grands seigneurs en Italie, les riches banquiers, toutes les notabilités opulentes, passer la belle saison. Rome en compte un certain nombre, dans ses environs et jusque dans ses murs : villas célèbres et délicieuses, comme on n'en voit, comme on n'en peut voir nulle part. En France, on ne saurait s'imaginer ce que le goût des arts, du luxe et de la dépense, ce que l'amour des belles et grandes choses a pu et su produire ici en ce genre. Nous n'avons chez nous que nos châteaux royaux, qui nous puissent donner une idée de ce que sont ces nobles villas romaines, ces splendides et élégantes demeures remplies de chefs-d'œuvre, et toujours bâties au milieu des plus délicieux jardins. Il y a là des

jouissances pour tous les goûts. L'artiste y va contempler les plus admirables modèles offerts à son art, et qu'il trouve par ordre disposés en chambres, en salles, en galeries, comme en un riche musée. Le savant, l'antiquaire sait aussi trouver là de quoi exercer toute sa sagacité, toute sa science ; l'ami de la belle nature ou de la nature embellie se sent heureux de pouvoir errer et s'égarer, à travers des campagnes si solitaires et tout à la fois si habitées : si solitaires, car, au fond de ces vallons et de ces prairies, il y a tant d'ombre et de silence ! si habitées aussi, car, à deux pas, voyez la foule qui passe, qui rit, qui s'amuse en calèches, en légers chars, à cheval, à pied, hommes, femmes, enfants de toutes conditions et de tous pays. Le spectacle est complet, acteurs et spectateurs sont là. Ce que je dis doit surtout s'entendre de la villa *Borghese*, cette villa, la première de Rome, et à la porte de Rome, à la porte *du Peuple*, qui y tient, qui ne fait qu'un avec la ville, qui donne la main au Pincio, cette autre promenade charmante, dont nous avons déjà parlé.

La villa Borghese est incontestablement la première, la plus riche, la plus belle des villas romaines. Elle a un palais magnifique; elle a un musée précieux, visité tous les jours par tous les amateurs du monde ; elle a un jardin immense, et, dans ce jardin, des arcs de triomphe antiques, des temples, des ruines de temples, des statues, je ne sais combien. Elle a des cassines charmantes, dont l'une a

appartenu jadis à Raphaël, qui la décora d'admirables peintures telles que l'artiste les savait faire, alors même que son génie avait perdu sa pureté première. Elle a des aqueducs, des fontaines, des lacs, des allées qui se font, tous les jours, plus nombreuses et plus belles, des allées anciennes, des allées nouvelles, les unes plantées de jeunes arbres, qui ne donnent point d'ombre encore, les autres qui vous couvrent et vous enveloppent de toutes parts de leurs hauts et larges berceaux de feuillage. La villa Borghese a des prairies, des bosquets délicieux et pleins de fraîcheur, des points de vue, des aspects charmants et variés. On ne finirait pas, si l'on voulait, si l'on pouvait dire tout ce qu'il faut admirer le plus ou tout ce qui plaît et charme davantage, tant l'art et la nature ont fait de choses ici pour l'admiration et pour le plaisir.

De la villa Borghese il faut aller à la villa *Pamphili*, quand on aime les contrastes. Je sais qu'il y a loin : car cette dernière, placée au delà du mont Janicule, est tout à fait hors Rome, on a à marcher longtemps, je m'en souviens, avant d'arriver. Mais qu'importe, quand on a de bonnes jambes et qu'on a au cœur je ne sais quelle ardeur des belles choses qui vous anime ? Un peu de fatigue ici n'est qu'un attrait de plus donné à la jouissance qu'on va chercher.

La villa Pamphili n'est pas si riche ni si fréquentée que sa rivale ; mais en revanche elle a plus d'étendue. On lui donne à peu près deux lieues et demie

de tour. Elle a un bois de pins où l'on aime à promener ses pensées, sans crainte d'être troublé. Elle a, elle aussi, ses eaux, ses cascades, ses bassins, ses grottes, ses jolies fontaines, ses jardins immenses, ses vergers, ses longues et larges allées, ses bocages frais et touffus, ses promenades bordées de cyprès, de chênes verts et de toute sorte d'arbres, son beau lac et son parterre et ses pelouses remplies de petits jets d'eau imperceptibles, qui n'ont besoin que d'un mot ou d'un signe donné, pour vous inonder tout à coup comme d'une pluie ou d'une forte rosée, venue de dessous terre. Qui ne se plairait pas à voir, à examiner, pendant des heures, cet hémicycle bijou, si élégamment construit, orné de jolies petites fontaines, de statues charmantes et de bas-reliefs qui font envie, et qu'on ne peut plus quitter? La villa Pamphili a une cassine aussi fort belle, fort riche de statues antiques, d'objets d'art fort estimés ; mais ce qui m'en plaît mieux à moi, ce sont ses points de vue qui, de là jusqu'à la mer, s'étendent au loin et qui sont ravissants par leur richesse et leur variété. Belle et délicieuse villa, j'aurais voulu la voir tous les jours, et je ne l'ai pu visiter que trois fois!

J'en ai visité d'autres également fort renommées: certes toutes je les ai trouvées belles, riches, magnifiques, et particulièrement la villa *Albani*, elle qui a un si somptueux palais pour cassine, qui a un musée si précieux, si abondamment fourni et disposé avec tant de goût, tant d'intelligence ; elle qui

a des jardins si bien tenus, des allées si droites et si propres, des arbres si bien taillés, si bien alignés! Tout cela est assurément admirable, et je conçois que le cardinal Alexandre Albani, qui l'a bâtie, qui l'a ornée selon son goût et selon le goût de Winkelmann, son ami, se soit trouvé, lui amateur et connaisseur des plus distingués de l'Europe, se soit trouvé, dis-je, heureux, bien heureux, au milieu de tant de trésors, de tant de statues, de bustes, de bas-reliefs, de colonnes, de monuments et de toute sorte d'objets d'art les plus précieux et les plus rares. Comme tout le monde, j'ai admiré et dû admirer cette richesse si bien ordonnée qu'on voit ici, et qu'on peut voir ailleurs, en d'autres villas de Rome. Mais enfin, quelque admirable que tout cela soit, tout cela ne m'a point fait oublier la villa Pamphili. C'est décidément cette dernière qui a mes préférences; et, si je retourne à Rome jamais, je ne dis pas que j'irai voir toutes ses rivales; mais elle, bien sûr, je la reverrai et toujours avec un nouveau charme, une nouvelle joie, un nouveau bonheur. La villa Pamphili, si bien surnommée par les Romains : *il bel respiro*, va à mes goûts, à mes sentiments, à mes pensées, à mon âme. J'aime ses champs, ses gazons, son ombrage, son silence, sa solitude, son air agreste, son air abandonné. J'aime tout ce qui est là, tout ce que j'y ai vu : les fleurs, les arbres, les eaux, les animaux eux-mêmes, ces beaux paons, faisant la roue devant nous et s'appelant entre eux, ce joli petit chevreuil aussi, fort

jeune et sauvage, qui ne se voulait point laisser approcher, alors même qu'une charmante petite fille lui portait des gâteaux, dans ses petites mains caressantes; tout de la villa Pamphili m'est présent et m'est cher. J'aime et me rappelle avec charme encore cette belle et touchante famille de jeunes paysans, qui semblait prendre là tant de plaisir à nous voir, à nous entendre parler français. Il n'y a pas jusqu'aux tombeaux antiques, nouvellement découverts, qui ne me reviennent doucement à la pensée, avec leurs inscriptions, dont quelques-unes sont si intéressantes et pour l'histoire et pour le cœur. Pourtant il faut quitter la villa Pamphili. Adieu! et au revoir!

XXIX

MOEURS DE ROME

DE L'ARMÉE DU PAPE.

—

Quand on parle des soldats du pape, il y a des étrangers qui se mettent à rire; à Rome ils ne riraient pas, car ces soldats ont fort bonne mine et savent fort bien faire respecter leur consigne.

J'ai vu sous les armes la garde noble, fort belle milice, bien tenue. Les Romains vous la montrent avec orgueil. L'uniforme est simple et noble : l'habit et le pantalon bleu, le chapeau à la française, les aiguillettes et les épaulettes d'or, les bottes à l'écuyère. Quant à la tenue et aux manières, de la gravité romaine et tout ensemble de la politesse; de l'air martial et de l'élégance, voilà ce qui apparaît à la première vue, quand cette belle jeunesse armée passe, défile ou tient ses postes devant vous.

Il y a en outre, pour la garde du Saint-Père, un

magnifique régiment suisse, avec l'ancien uniforme, comme nous avons vu nous-mêmes ces braves et loyaux étrangers à Paris en 1814. On dirait encore des soldats de Henri IV, avec le costume de ce temps-là et la longue hallebarde aiguisée, toujours tant soit peu menaçante.

Je crois que toute la cavalerie romaine consiste en carabiniers et en dragons ; du moins n'en ai-je point vu d'autres. Ces troupes ont également fort bonne apparence. J'ai remarqué qu'ils étaient tous en général bien montés et équipés, presque tous vieux soldats; quelques-uns même semblent encore porter écrit sur le front je ne sais quoi qui rappelle les héros de la *grande-armée*.

L'infanterie n'a peut-être point la tenue si belle ni si guerrière. Les grenadiers ont le bonnet à poil, avec la large plaque en avant; les chasseurs, le chapeau rond, à bords relevés de côté : les premiers portant l'habit blanc, et les derniers l'habit vert. On dit que le pape peut à peu près compter dix-huit mille hommes sous les armes. C'est assurément beaucoup pour les Etats Romains, qui ne sont pas considérables, et beaucoup surtout pour le trésor qui les paie, lequel n'est pas riche. Mais quand on réfléchit qu'il y a dans ce pays-là, et principalement dans certaines légations, un ferment de révolution toujours subsistant, toujours prêt à remuer au premier signal; quand on pense qu'il a fallu, il y a quelques années, faire presque une guerre réglée contre des bandits nombreux et audacieux qui inon-

daient et infestaient plusieurs contrées, on ne peut qu'applaudir au gouvernement, qui a enfin pris des mesures propres à rassurer le pays, l'État et les étrangers qui voyagent. Aussi, grâce à ces mesures, tout est aujourd'hui parfaitement tranquille. Les esprits turbulents se tiennent en paix; les habitants paisibles dorment sans crainte leur doux sommeil; tout le monde se sent à l'aise, parce qu'il y a sûreté partout et à toute heure, sûreté à la ville, aux champs, sur les chemins. Pendant ces deux mois et demi que je suis à Rome, que je vais et cours à toute heure et en tous lieux, je n'ai nulle part entendu parler d'un seul méfait, tant le pays se trouve sous bonne garde. Ainsi les soldats du pape ne sont point inutiles.

J'ai dit aussi qu'il n'en fallait point rire : car ils ne rient pas toujours eux-mêmes : et puis, comme nous le remarquions tout à l'heure, sous les armes ces troupes ont vraiment bonne mine et bonne façon. Sans doute il ne faut pas chercher là ces petits soldats que nous connaissons, messieurs de régiment à la tournure leste et dégagée, à l'œil éveillé et décidé, à la tenue propre et tant soit peu pincée, au propos spirituel et malin, à l'air enjoué et guerrier, aux manières militaires, agaçantes, égrillardes et même effrontées par moments, charmantes parfois, sentant, en un mot, et le soldat du camp et l'enfant de famille un peu gâté. Les soldats romains n'ont point cela. Il n'y a sur la terre qu'un être type et modèle en ce genre, type de grâce et de bon

goût, c'est le soldat français. Ce n'est pas que les étrangers qui nous ont vus chez eux ne fassent quelquefois tout ce qu'ils peuvent pour les copier et les imiter : mais comment copier des grâces comme les grâces françaises, grâces légères et vives, qui ne posent pas, qui sont sans cesse en mouvement ? Aussi voyez les soldats français et voyez les soldats romains. Ceux-ci ont pris nos batteries pour le tambour, ont pris nos marches et nos commandements ; les voilà tous qui se meuvent, qui avancent, qui tournent, qui *évolutionnent*. Regardez bien ces troupes qui vont imiter les nôtres. Les nôtres ne touchent pas la terre, on dirait; les autres pèsent par où elles passent. Nos grenadiers, nos voltigeurs ont exécuté, dans un instant et sur un étroit carré, ce que les autres n'ont pas commencé encore. Il leur faut, pour agir avec ordre et avec ensemble, tant de temps et tant d'espace ! Malgré cela, les troupes papales, il faut le dire, font plaisir à voir. Il y a chez elles de la tenue, de la discipline. Elles ne paraissent pas, comme les nôtres, il est vrai, mêlées et tenir à la vie civile. Troupes de caserne, de consigne et de mot d'ordre, elles n'ont ou du moins semblent n'avoir en général, avec la ville de garnison, d'autres relations que celles du service. Le soldat romain passe dans Rome, défile, se tient au poste, l'arme au bras : voilà sa vie, son existence à lui par rapport aux habitants. Vous ne le voyez nulle part, ni dans les maisons, ni dans les promenades, ni encore moins à table, en fête et en plaisir avec le

bourgeois. On sent qu'il forme classe à part. Je ne sais point d'où il a été tiré et quelle loi le régit; mais on dirait, à le voir, que soldat, c'est-à-dire salarié du pays et de la patrie, la patrie et le pays néanmoins ne lui sont rien par l'affection, par la communauté, par la sympathie, par la famille; sa famille, sa patrie, c'est le régiment dont il fait partie et la caserne où il est nourri. Peut-être, il est vrai, dans un pays comme celui-là, et par le temps où nous nous trouvons, est-il bon qu'il en soit ainsi. C'est moins doux pour le militaire; mais pour le pays, c'est plus sûr.

XXX

DES ROMAINS DE DIVERSES CLASSES.

—

Écoutez certains voyageurs, certains étrangers, c'est en pitié qu'il faudrait prendre tous ces pauvres Italiens, tous les Romains en particulier. A leur dire, il n'y a plus là que des peuples, que des hommes déchus, dégradés, dégénérés. Ce que c'est que le préjugé! Certes, je connais peu la société romaine; mais combien pourtant ce que j'en connais, ce que j'en ai vu, est loin de m'avoir donné, de m'avoir laissé de si tristes pensées! J'ai vu, dans toutes les classes, des hommes qui valaient ceux des autres nations. Assurément il y a à Rome des princes, des grands seigneurs, tout au moins aussi instruits, aussi nobles et généreux que partout ailleurs. On dit qu'ils ont de la morgue et qu'ils manquent de dignité : possible que tous ne soient point à l'abri de semblable reproche. Je ne suis point en

mesure de discuter là-dessus; tout ce que je puis répondre seulement, moi qui n'ai aperçu ni cette morgue ni ce manque de dignité dans les grands seigneurs romains, c'est que le petit nombre de ceux que j'ai eu occasion de voir se sont montrés, à chaque fois que je les ai pu trouver, aussi distingués dans leurs manières qu'ils m'ont paru simples et affables. Je ne parle pas du goût et des connaissances dont l'un d'eux surtout a bien voulu faire preuve, en ma présence, en m'entretenant des arts de l'Italie et de la littérature de tous les pays. A Rome, ce goût et ces connaissances sont chose trop commune et trop vulgaire, pour avoir besoin qu'on en fasse mention.

La seconde classe de la société, la classe moyenne n'a rien non plus, que je sache, à envier aux autres pays. J'ai eu maintes fois à traiter avec elle; je la connais par conséquent bien mieux que la première. A Rome il y a, dans cette classe, de très-belles et bonnes familles, qui se laissent peut-être trop peu voir : familles modestes et chrétiennes, pleines de foi et de vertus, qui font honneur et à l'Église qui les a formées, et au pays qui les possède, et à l'espèce humaine qu'elles font aimer. Il y a de l'instruction aussi, de l'élégance dans les mœurs, de la noblesse dans les procédés. Il y a des savants distingués, des littérateurs, des artistes, des hommes d'esprit, qui rendent fort agréable et fort piquante, quand ils le veulent, la société où on les peut voir et entendre. Il y a des négociants, des

commerçants, des marchands remplis d'intelligence, de facilité, de bonne grâce, et l'on ne peut pas plus aimables dans leurs relations.

Certes, quand je dis qu'il y a à Rome, dans la classe moyenne, bien de bons et dignes chrétiens, pleins de foi et de vertus, je ne prétends pas qu'il n'y ait aussi, comme partout, un certain nombre de petits philosophes, à la façon des nôtres du dix-huitième siècle, qui lisent Voltaire, Rousseau et autres ; qui font de l'anglomanie et de l'encyclopédisme ; esprits forts, assez peu croyants pour se moquer des choses saintes qu'ils ont sous les yeux, et néanmoins cœurs assez lâches et assez hypocrites pour avoir recours à ces choses saintes qu'ils ne croient point ; petite espèce de grands hommes qui ne demanderaient pas mieux qu'on les voulût prendre pour des Brutus ou des Catons, et qui ne sont au fond et en réalité, comme partout, que de misérables fanfarons, des brouillons, des têtes vides et ambitieuses, faisant, à faux et à froid, du libéralisme et de l'incrédulité, faute de savoir ou d'avoir su faire autre chose plus utile à leurs intérêts ou à leur orgueil.

Quand je dis également que la classe moyenne des habitants de Rome possède un grand nombre d'hommes habiles, distingués, supérieurs, qui font honneur à la patrie, ce n'est pas assurément qu'il n'y ait là, comme en beaucoup d'autres villes que nous connaissons, bien des gens qui, se reniant eux-mêmes, reniant les avantages et la gloire de

leur pays, n'ont ou semblent n'avoir foi qu'à la supériorité des étrangers; singuliers patriotes qui paraissent n'être allés à Londres et à Paris, ou n'avoir vu et entendu chez eux des Français et des Anglais que pour se faire les admirateurs de tout ce qui n'est pas Rome, de tout ce qui est contre Rome; indignes Romains, espèce de cosmopolites qui, pour gagner de l'argent avec tout le monde, prennent aussi les vices de tout le monde. Ah! combien valent mieux cent fois les pauvres, qui n'ont pas voyagé, qui ne voient les étrangers que pour se tenir en garde contre eux, contre leurs maximes, contre leurs exemples, contre leur or surtout!

Il faut le dire, ce reproche d'infidélité, de félonie envers le pays, on ne pourrait en général, sans injustice, l'adresser au peuple de Rome, à ce peuple surtout qui, demeurant au delà du Tibre, est, pour cette raison, appelé *Transteverin*. Lui, il ne se fait pas Français, Anglais, Russe; il est Romain, Romain pur; il vous le dit, il vous le jure; et pour vous en assurer mieux il frappe sa poitrine; quelquefois même il vous menace, et toujours en invoquant le nom, le grand nom de Romain. On l'accuse de cruauté, d'hypocrisie et de tous les vices les plus dégradants qu'on a pu imaginer. Ce sont là des jugements de voyageurs, d'étrangers qui, venus ici, veulent passer partout, en faisant les rodomonts, les maîtres ou les plaisants. Or il est certain qu'un Transteverin ne plaisante pas et ne se laisse pas plaisanter. Il a de la rudesse peut-être, il dit sa

pensée, il dit son vouloir : tout cela nettement, fermement; et s'il est dans son droit, n'attendez pas qu'il recule; il ne rabattra pas d'une ligne, d'un mot, d'une syllabe ou d'une lettre de tout ce qu'il a pu avancer; et il faut ajouter à son honneur que ce qu'il avance, en général, est la vérité, ou du moins la croit-il telle. C'est comme cela que ce peuple m'a paru, c'est comme cela aussi que ce peuple m'a plu. J'aime les Transteverins, parce que, avec eux, on sait tout d'abord à quoi s'en tenir. Il y a dans leur langage, et jusque dans le son de ces voix dures et résonnantes, quelque chose de si fortement articulé et prononcé ; il y a dans leurs manières, dans leurs procédés, dans leurs démarches, dans tous leurs rapports avec ceux auxquels ils ont affaire, quelque chose de si marqué, de si caractérisé, qu'on n'a point avec eux à craindre les méprises et les surprises. Qu'on ose après cela accuser ces hommes d'être hypocrites, voilà à quoi un peu de bon sens et de discernement ne saurait souscrire. Non, non, nos braves Transteverins ne sont point hypocrites. L'hypocrisie est une lâcheté et une fausseté; et eux sont véridiques et intrépides, jusqu'au couteau et sous le couteau. Vous qui les accusez, dites bien plutôt que vous avez peur de ce peuple au regard vif et animé, à la taille courte et robuste, au geste prompt et que vous trouvez menaçant. Alors je vous entends; seulement vous me permettrez de vous dire, à mon tour, que vous êtes bien peureux : car enfin ce peuple au manteau de bure n'est pas si méchant que

vous le faites. Oui! sans doute, il est redoutable... à ses ennemis. Qu'on enlève son pape, qu'on vienne, en vainqueur altier, insulter à l'honneur de son pays, à l'honneur du nom romain, à l'honneur de sa famille et à son propre honneur; oui! vous êtes sûr qu'il viendra avec son couteau, avec toutes les armes qu'il pourra rencontrer sous sa main frémissante, affronter vos sabres, vos baïonnettes et vos canons. Il succombera peut-être, mais avec courage et dignité. Venez-vous en ami chez lui, au contraire, l'homme du couteau n'est plus que le vieux, le pur Romain, peu courtois assurément, mais juste et probe, qui n'a pas deux paroles, deux prix, deux balances. Son premier mot est son dernier mot. Voilà quel il est et quel vous le trouverez.

Il a peut-être tort de se croire et de se dire Romain. Mais aussi, qui vous donne, à vous, cette assurance qu'il ne l'est pas? N'a-t-il pas tout juste la taille, la fierté, la tenacité, la dureté des vieux compagnons de Romulus? Il a perdu l'empire; mais voyez s'il a rien perdu de l'audace, de l'intrépidité de ceux qu'il appelle ses aïeux? Il n'est certes plus le maître du monde; mais montrez-moi ceux qu'il ait jamais reconnus pour maîtres? Qu'avez-vous à lui contester? Il vous dit que les barbares sont venus prendre et démolir la ville souveraine; que les palais des grands, que les maisons des riches ont été renversés, anéantis; que les grands et les riches eux-mêmes ont disparu; mais que lui, faible débris

du grand naufrage romain, laissé là, comme une grève, par le flot des ravageurs de la terre, qui a passé dessus, et assez heureux pour n'avoir eu à offrir à la cupidité ou à la haine des passants rien qui les pût exciter, il a vécu seul avec lui-même et avec sa pauvreté, sans qu'il prît à personne l'envie de se mêler à lui, de se confondre avec lui. Il vous dit ses origines, ses traditions, ses générations, et tout cela, depuis des siècles, est dans sa tête, est dans son cœur, dans ses vieux souvenirs, dans tous ses entretiens et jusque dans les traits de son visage, jusque dans cet accent dur qui déplaisait déjà si fort à l'oreille euphonique des Grecs, dès les premiers jours de Rome.

Quelles nations peuvent présenter des actes de naissance mieux constatés? Étrangers dédaigneux et fiers, qui souriez de pitié aux paroles fières aussi du Transteverin, vous n'en avez point à lui opposer. Il a droit de se dire Romain, et de pur sang romain, à titre plus sûr que vous-même ne vous dites tous les jours Français, Anglais, Russes ou Prussiens. Aussi ce peuple, qui connaît ses titres, ne se fait-il pas faute, en toutes circonstances, de les citer, tout glorieux qu'il en est. M. Valéry, dans son bel ouvrage sur l'Italie, raconte qu'un Suisse de la garde papale, écartant un peu durement un de ces fiers Transteverins, qui voulait voir le Saint-Père d'un peu trop près, cet homme, indigné du procédé, apostropha ainsi notre hallebardier étranger : *Barbaro, sai tu che son di sangue romano,*

anche trojano? Barbare, sais-tu que je suis de sang romain, et qui plus est, troyen?

Ennemis de Rome et des Romains, je vous entends dire tous les jours que ce peuple est ignorant; mais voyez encore : il sait par cœur l'histoire de sa patrie; il sait parler de ses grands hommes des temps passés, de ses vieux poëtes, de ses artistes et des arts qui ont embelli, qui ont enrichi sa patrie; il sait des choses, il sait des noms, des termes et des mots que certains hommes, qu'on appelle savants ailleurs, ne savent pas toujours. Comptez-vous en Europe bien des peuples qui vous en puissent dire autant?

Il est un article sur lequel nous n'avons point encore parlé, et qui mérite pourtant qu'on en fasse mention; c'est que le peuple romain est sobre, très-sobre. Il vit, il est heureux de peu. Il ne connaît point ou ne connaît guère l'usage des boissons fortes. Courez Rome et tous ses quartiers, vous ne verrez pas un homme ivre; vous n'entendrez pas un mot qui vous blesse; vous ne rencontrerez pas une personne, pas une image qui souille votre regard. Aussi ce peuple, quand vous l'apercevez tout à coup se jeter dans quelques-uns de ces accès de violence si terribles chez lui, ce n'est point sa raison perdue qui l'égare, mais au contraire sa raison, exaltée par quelque incident, qui l'emporte. Ses plaisirs sont simples; il en a même qui datent, dit-on, du siége de Troie, et que les Troyens lui ont apportés : tels que le jeu qu'ils nomment la *morra*, jeu fort répandu

en Italie, et qui fait en particulier trépigner d'ardeur et de plaisir tous ces hommes du peuple que je rencontre partout sur mon chemin à Rome. Des savants dignes, tout à fait dignes de foi, ont dit que c'est Pâris lui-même qui l'inventa pour désennuyer Hélène pendant les longueurs de ce siége fameux. Je les crois. Ainsi la famille de Priam jouait à la *morra*, tandis qu'Achille, dans sa tente, passait ses bouderies à jouer avec ses intimes, Patrocle et autres, le célèbre jeu d'oie, jeu fort divertissant, comme chacun de nous s'en souvient, et que, dans ces derniers temps, la France a renouvelé des Grecs, ainsi que beaucoup d'autres choses.

XXXI

DAMES ROMAINES.

—

Plusieurs de mes amis, qui ont beaucoup entendu parler des dames de Rome, m'ayant pressé de leur dire ce que j'en pense, je cède à leurs désirs. Certes ce n'est pas, quand on a à peine comme moi passé deux mois et quelques jours dans une ville, quand surtout on est dans ma position, qu'on se trouve bien en mesure de parler sur un sujet semblable; mais enfin ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, ce que je sais, tant bien que mal, je le dirai, d'autant plus qu'il s'agira peut-être encore ici de combattre quelques préjugés, quelques préventions, devenus populaires, et dans lesquels la cause de la religion se trouve mêlée : car à quoi dans nos temps ne la mêle-t-on pas?

Dès les premiers jours de mon arrivée, nous promenant, un voyageur français et moi, par les rues les plus fréquentées et à la villa *Borghese*, cette

riche et magnifique villa, le rendez-vous de toutes les élégances romaines, à certains jours et à certaines heures : Remarquez-vous, me dit notre aimable et noble compatriote, comme ces Romaines qui passent sont admirables ! Quelle beauté grave et éclatante tout à la fois ! quelles têtes ! quelles poses ! quelle tenue ! quelle dignité ! quelle majesté ! L'exclamation était d'un jeune artiste : je n'attendais pas moins de son imagination. Il faut avouer qu'il n'y avait en elle rien qui dût paraître trop exagéré. Les Romaines sont encore aujourd'hui en effet les Romaines d'autrefois. Le beau sang des Sabines n'a point dégénéré. « Voilà bien, ajoutait mon cher in-
« terlocuteur, comme ont dû apparaître aux Ro-
« mains de leur temps, et les *Lucrèce,* et les *Clé-*
« *lie*, et les femmes et les filles de Scipion et de
« Pompée. Le poëte avait sans doute aussi sous les
« yeux les mères de ces belles Romaines que nous
« voyons, alors qu'il nous représentait ses divinités
« féminines, si nobles, si imposantes, dans ses im-
« mortels chants :

Ast ego, quæ divum incedo regina, Jovisque
Et soror et conjux. . . . . .
. . . . . .
Et vera incessu patuit dea.

C'est-à-dire, comme traduit notre Delille :

Et moi qui marche égale au souverain des cieux,
Moi l'épouse, la sœur du plus puissant des dieux. . .
. . . . . .
Elle marche, et son port révèle une déesse.

Notre jeune peintre avait raison : c'est comme cela encore que marchent, que se tiennent les dames de Rome. Vous les verriez, que vous les diriez, comme Virgile, reines, souveraines, filles, sœurs, épouses des rois et des dieux, habitantes déguisées du vieil Olympe, qui ont bien voulu descendre de leurs trônes, pour venir, en calèche et quelquefois à pied, se promener au Cours, au Pincio, ou mieux encore, à la *villa* Borghese.

Du reste, inutile d'insister sur ce point. Tous les voyageurs sont assez d'accord sur la beauté grave des Romaines. Ce que j'ai hâte de louer en elles vaut mieux et n'a pas été tant loué. On a loué les dons de la nature : mais le bienfait de la religion, on l'a méconnu ; que dis-je ? on l'a dénigré, outragé. Si les Romaines étaient encore païennes, ou du moins incrédules, tout serait admirable : nos philosophes n'auraient que des apothéoses à faire ; mais chrétiennes et catholiques, que voulez-vous qu'on dise de ces femmes de Rome, sinon ce qu'en ont dit nos voyageurs philosophes et moralistes, à la façon de lady Morgan et de tant d'autres ? Que voulez-vous qu'on dise de ces femmes, qui, malgré la civilisation et le progrès, en sont encore à aller à l'église, à aller au sermon, à une confrérie, à la messe, à confesse surtout ? C'est là le scandale qui en couvre une infinité d'autres. Cela est clair. Aussi écoutez comme en parle tout le monde : car tout le monde parle des Romaines. On pourrait, il est vrai, demander où tout ce monde-là les a vues et si bien connues. Moi,

qui ne suis ici comme partout qu'un petit et bien simple particulier, je n'ai pu voir et remarquer ces grands désordres qu'on veut bien nous signaler. Je n'ai au contraire aperçu à Rome que des femmes fuyant presque partout le regard et l'approche des hommes, le regard et l'approche surtout des étrangers. Dans les magasins, dans les boutiques, dans les comptoirs, dans les maisons mêmes, se tenant à l'écart, il est assez inutile d'espérer qu'on les verra. On ne voit point ici les femmes ainsi mises en rapport et en contact avec les hommes, à tout propos et à chaque instant. Les Romaines ne sont visibles que dans la vie publique et dans la vie intime. Et je puis dire encore que, partout où il m'a été donné de les apercevoir de la sorte, soit dans quelques maisons particulières qui m'ont été ouvertes, soit dans les rues, dans les promenades, toujours elles m'ont apparu graves, modestes, retenues, très-réservées. Jamais je ne les ai vues autrement. Sans doute, quand elles ont eu le temps de connaître un peu leur monde, elles savent, tout aussi bien qu'ailleurs, faire usage de leur esprit, trouver des paroles fines et gracieuses, lancer même certains petits traits de malice et de moquerie qui vont, on ne peut mieux, où ils sont dirigés. Les Romaines ont de l'imagination, et, quand cette imagination se sent en liberté, alors la conversation de ces femmes naguère silencieuses et presque immobiles, à force de gravité et de tenue, se fait animée, vive, brillante, poétique même, mais poétique avec ce bon sens romain qui

ne se laisse jamais égarer ni évaporer ; ce bon sens qui tient au terroir, je crois, et à la racine même de l'espèce romaine. Je l'ai observé mille fois et sur mille sujets différents.

Certes ces Romaines sont pieuses et ferventes. Il y a chez elles une foi vive et pleine, qui déborde pour ainsi dire de leur âme ; et cependant regardez ces femmes, ces jeunes filles dévotes et très-dévotes, trouvez-vous en elles rien qui sente ou l'exaltation ou la sauvagerie? Leur religion, c'est tout simplement le bon sens mis en pratique, mais le bon sens avec un charme qu'il n'aurait pas sans elle.

Ainsi les Romaines, bien loin d'avoir perdu ou de perdre aucun avantage même naturel, en devenant chrétiennes, y ont tout gagné : car, si la nature, je l'avoue, leur avait donné la beauté, l'esprit, l'imagination et le bon sens qui vaut mieux encore, combien la religion n'a-t-elle pas fait davantage pour elles? Malheur à qui, au-dessus de la beauté, au-dessus des plus riches facultés de l'esprit, ne mettrait pas les qualités du cœur, ne mettrait pas surtout la modestie, cette grâce chrétienne, que les anciens ne connaissaient pas, puisqu'ils ne lui ont pas élevé d'autels! Pour moi, je l'avouerai, j'admire, je veux bien admirer, avec tout le monde, cette nature généreuse, qui a fait tant de choses, et de belles choses, pour les femmes de Rome ; mais je bénis surtout, et bénis mille fois le christianisme, qui leur a donné de si précieuses, de si nobles, de si touchantes vertus. Certain monde pourra bien

vouloir en douter toujours, mais moi, qui crois, de mon côté, avoir bien vu et reconnu toutes ces vertus dans les Romaines, je leur dois ce témoignage, et je le leur rends, plein d'admiration et de respect.

XXXII

DES PAUVRES A ROME.

—

Voyez : que de pauvres, que de mendiants à Rome ! vous dit-on tous les jours. C'est vrai : il y a ici beaucoup de mendiants, beaucoup de pauvres. Cependant il faut dire que, nulle part au monde, la charité ne compte autant d'institutions, d'établissements, nulle part elle n'a à sa disposition plus de ressources, nulle part même elle n'est plus active et mieux entendue. Je sais qu'il est d'autres pays où la bienfaisance, la philanthropie compte peut-être plus de voix sonores et éloquentes, qui la prêchent dans des livres et dans des discours pompeux ; plus d'hommes renommés qui l'administrent avec habileté, et qui, moyennant certains grands bals, certains spectacles, certains concerts, certaines fêtes, certains banquets surtout, donnés aux riches au profit des pauvres, trouvent savamment de quoi faire

face aux frais de bureau et autres menues dépenses qu'il faut bien prélever, pour payer les violons, pour payer les acteurs, les chanteurs, les directeurs, les entrepreneurs, en un mot tout ce qui entre, tout ce qui joue, agit et fonctionne, dans cette grande et vaste machine administrative. Je sais tout cela. A Rome, il est bien vrai, on n'en est point à cette hauteur d'idées et de vues, dans l'exploitation des œuvres de charité. Le bien se fait sans tant d'habiles combinaisons. On n'a point encore, que je sache, imaginé jusqu'ici de danser, de chanter, de manger et de boire, pour mieux secourir les pauvres qui n'ont point de pain, qui n'ont point de vêtements, qui ont une femme ou des enfants malades au lit. A Rome, on en est encore à cette simplicité des temps anciens, simplicité où nous en étions autrefois nous-mêmes. Des couvents donnent ou envoient à manger aux pauvres qui n'en ont point. Ils prennent les petits enfants, qu'ils élèvent ou font élever dans la crainte de Dieu et dans l'amour de leurs devoirs. Il y a là des riches, des cardinaux, des prélats, de simples prêtres, des hommes, des femmes du premier rang, qui, sans faire les expérimentés et s'en tenant aux règles de l'Évangile, mettent de côté à peu près tout leur revenu, et le donnent à ceux qu'ils savent en avoir besoin. C'est leur manière, à eux, de faire la charité. Or il faut bien que cette manière ne soit pas si mauvaise néanmoins, car nulle part il n'y a plus de pauvres soulagés qu'à Rome. J'entends tous nos voyageurs philan-

thropes et économistes se récrier : mais regardez donc cette foule de mendiants qui tendent la main au passant. C'est vrai, dirai-je moi-même, comme au commencement ; il y a ici des mendiants qui tendent la main, dans toutes les rues; mais vous ne dites pas que la plupart de ces mendiants sont des étrangers, qui viennent de tous les coins du monde, espèce d'oiseaux de proie qui arrivent toujours où se trouve pour eux meilleure et plus abondante curée. Il en vient de Naples, il en vient de Toscane, il en vient de Lombardie, il en vient même de Paris; car n'ai-je pas vu là, moi qui ne fais que passer, un homme, ce cul-de-jatte avec sa vielle, son âne maigre qui les traîne, grotesque équipage que tout le monde a vu cent fois chez nous, dans notre capitale? Sans doute Rome a aussi ses pauvres. Il faut bien que l'oracle de l'Évangile s'accomplisse ici comme ailleurs. *Quoi que vous fassiez, vous aurez toujours des pauvres parmi vous,* a dit le Maître. Nos grands hommes nouveaux ont, il est vrai, trouvé cela mauvais; et vite un expédient a été par eux inventé, pour faire mentir la sentence. Leur charité, leur sensibilité, leur délicatesse ne pouvant s'accoutumer à toujours voir, toujours entendre des pauvres qui les importunent, les a fait renfermer dans des maisons, qu'on a appelées dépôts de mendicité, pour ne les point appeler des prisons. Et quand tout cela a été fait, on a crié : *Triomphe et gloire au siècle!* Malheureusement, pour être renfermés sous des verroux, pour être chassés et braqués de tous côtés par des

gendarmes ou des gardes-champêtres, les pauvres n'en ont pas été moins pauvres ; et puis comment surveiller toujours et surprendre dans leur délit tous ceux qui ont faim, qui n'ont point de travail, qui ne sauraient travailler d'ailleurs, ou parce qu'ils n'en ont plus la force, ou parce qu'ils n'en ont jamais eu l'habitude ? Il suit de là que le triomphe du siècle est nul ou à peu près nul. Il a beau faire, ce siècle d'industrie, les pauvres lui échappent ; que dis-je ? c'est lui qui espérait leur avoir échappé, et, malgré lui, le voilà partout aux prises avec eux. Voyez, en effet, modernes économistes, qui voulez être plus sages, plus habiles que l'Évangile, voyez dans vos villes, dans vos campagnes, à votre porte, à la porte même de vos théâtres et de vos plaisirs, si vous n'avez pas toujours des pauvres parmi vous. Ne criez donc plus si fort contre Rome. Rome a de quoi vous répondre ; ses pauvres à elle ne le sont pas tant que les vôtres, car ils n'ont pas tant de besoins. Peu leur suffit, et ce qui leur suffit les contente. Elle n'a rien à craindre d'eux : ils sont en paix avec elle, ils prient pour elle. Les apercevez-vous jamais se tourmenter, s'exalter, s'animer, s'enivrer, s'ameuter contre elle, contre les grands, contre les riches, contre tous ceux qui ont quelque chose ? Les pauvres de Rome demandent aux passants ; mais avouez que leur demande est bien modeste, bien douce et quelquefois bien spirituelle et bien aimable.

J'ai entendu, de la part de ces pauvres, des choses admirables, ravissantes, qui arracheraient des larmes

au plus froid, au plus insensible, au plus stoïque des philosophes, et lui feraient avouer que l'Évangile seul, qui sait faire de bons riches et les convertir en vrais amis des pauvres, seul aussi sait faire de bons pauvres et les convertir en véritables et utiles amis des riches.

Sans doute, parmi tant d'aumônes, demandées et reçues, il n'est pas qu'il ne se glisse quelques abus : où ne s'en glisse-t-il pas? Mais qu'il n'y ait plus tant d'étrangers à Rome, d'étrangers qui demandent et même d'étrangers qui donnent, et bien des abus ici auront alors disparu : car, comme on sait, rien ne sert davantage à la moralité des œuvres que la moralité de ceux qui s'y livrent.

XXXIII

DES ÉTRANGERS A ROME.

—

Les étrangers qui affluent dans Rome n'appartiennent point à Rome assurément ; cependant il en faut parler ; d'abord, parce qu'étant si nombreux, on ne peut les omettre ici, sans qu'il y ait lacune au tableau ; ensuite, parce que, exerçant une assez grande influence sur les mœurs du pays, il faut bien faire mention d'eux, si nous voulons nous rendre compte d'elles, en mainte circonstance.

Les étrangers sont à Rome en si grand nombre, en effet, et de nations si diverses, qu'on dirait une colonie que le genre humain a envoyée là, pour le représenter dans son entier et dans chacune de ses parties. Vous voyez des Français, des Anglais, des Allemands, des Russes, des Américains, des Orientaux, des Occidentaux, des hommes de je ne sais quelles contrées, quelles peuplades, quels coins et

recoins de la terre habitée. Aussi trouvez-vous partout dans les rues principales, sur les places et les carrefours fréquentés de la ville, des enseignes pour tout le monde et dans l'idiome de chacun. Vous avez, dans les premières églises, des confessionaux pour toutes les nations et pour toutes les langues connues; vous avez même des églises pour tous les peuples. Il n'y a pas jusqu'aux schismatiques, aux hérétiques, aux Juifs, qui n'aient leur temple, où ils se réunissent. Vous avez des académies, des colléges, des écoles où tous les pays envoient leur jeunesse d'élite étudier les sciences, les lettres et les beaux-arts. Vous avez à Rome des hôtels, des tables d'hôte, des cafés, ouverts tout exprès pour les hommes de telle partie de la terre, de telle religion, de telle classe, de telle opinion. Vous avez, dans tous les quartiers et presque à chaque porte, des maisons particulières où sont logés des voyageurs, des étrangers riches et d'autres moins riches. Vous avez des princes, des grands seigneurs, puis aussi de petits individus comme moi, comme tant d'autres. Vous avez même des rois détrônés, des maréchaux de France proscrits, et je ne sais combien de nobles exilés de tous les pays du monde, et en particulier de notre pays, tous venus à Rome pour demander une patrie et un asile qu'ils ne peuvent plus avoir chez eux, parce que, chez eux, il y a des lois de liberté qui leur défendent l'air natal, sous peine de mort. Pauvres exilés! Pourtant que j'en ai vu qui étaient bons, qui étaient aimables, qui aimaient leur

pays, leur cher pays, et qui méritent si bien, hélas ! d'en être aimés ! Que j'espère bien les revoir un jour, les revoir bientôt ailleurs qu'à Rome ! Dieu les bénisse, sur la terre étrangère !

Quoi qu'il en soit, tous ces étrangers de nations diverses, répandus, rencontrés partout, donnent à la ville éternelle je ne sais quel air encore de capitale du monde, de capitale universelle, lequel va, on ne peut mieux, et à l'ancienne grandeur de son existence politique et à la grandeur nouvelle de son existence religieuse. Rome est visiblement encore le point central où aboutissent les peuples. Combien ne sera pas plus beau, plus magnifique, plus consolant surtout le spectacle, alors que tous y aboutiront enfin, pour ne plus faire qu'un peuple, sous une même loi et sous un même pasteur ! Malheureusement nous s'en sommes point là. La différence des pensées, des sentiments n'est pas moindre ici que la diversité des manières et du langage. Or, voyez, considérez tout ce monde de voyageurs, d'étrangers qui vont, qui viennent, qui passent. Y en a-t-il deux qui se ressemblent ?

Les uns fiers, raides, hauts, marchant droit et sans regarder ni qui que ce soit, ni quoi que ce soit, ne regardant qu'eux-mêmes, vous les trouvez sur tous vos pas, dans les rues, dans les places, au milieu des ruines, dans les musées, dans les bibliothèques, dans les églises ; ils sont deux, ils sont trois, quatre, dix, je ne sais combien ; il y a des hommes, il y a des femmes, tous se tenant par le

bras, parlant dans leur langue, habillés, vêtus comme en leur pays, taillés tous, on dirait, sur le même patron, des pieds à la tête ou de la tête aux pieds ; tous se mouvant, agissant, comme s'il n'y avait qu'eux sur la terre, n'ayant de respect et d'égard ni pour rien, ni pour personne. Ce sont des Anglais : c'est par excellence la nation insulaire. Vivant au milieu du monde, et qui plus est, ne pouvant vivre sans ce monde, vous les voyez sans cesse néanmoins faire bande à part. Ils se mettent en dehors, croyant par là, sans doute, se mieux mettre au-dessus. Je ne parle pas des exceptions. Il en est ici comme partout de bien belles et de bien nobles que je ne veux point oublier.

Mais voilà maintenant d'autres étrangers que j'aperçois. Ceux-ci, je n'ai pas besoin de vous les nommer. Vifs, lestes, venus en foule et à la hâte, par bateaux à vapeur, ils marchent, ils courent, ils papillonnent ; ils sont partout. A l'opposé des premiers, ils regardent tout, ils veulent tout voir, ils veulent surtout être vus. Vous diriez, à les considérer, qu'ils savent tout, qu'ils connaissent tout, qu'ils s'entendent à tout, tant ils parlent de tout et sur tout, ayant l'air de n'être étonnés de rien. Qu'on leur dise, qu'on leur montre ce qu'on voudra, ils ont un mot qui répond à tout, et les dispense de rien admirer. *Chez nous... chez nous...* vous répètent-ils, comme si en effet, chez eux, il y avait tout et qu'il n'y eût rien de bien que là. Du reste, vains, légers, frivoles, ils jouent, ils rient, ils badinent. Ils se

moquent quelquefois ; mais eux, ce n'est pas qu'ils dédaignent, car ils aiment tout le monde et veulent en être aimés. Ils font les habiles, en présence des choses et des personnes ; mais c'est encore moins pour se mettre au-dessus ; ils ne veulent que ne point paraître au-dessous ; ils ont de l'esprit, de la grâce, de l'amabilité : avez-vous compris maintenant ce qu'ils veulent, ce qu'ils désirent ? C'est que Rome qui les possède, s'en aperçoive, et voilà tout. Voilà les Français, nos chers et brillants étourdis, tels qu'ils nous arrivent, tels qu'on les voit ici et partout.

Les bons Allemands, qui viennent à Rome, quoique en général plus instruits, plus connaisseurs, sont moins prévenus en leur faveur : aussi, ne croyant jamais savoir assez, ils s'informent, ils regardent, ils étudient davantage, de plus près et plus longtemps. Ainsi que les Anglais et les Français, ils vont partout, mais jamais pour insulter, pour dédaigner comme les uns, ni pour se moquer et faire les habiles comme les autres. Graves, sérieux et modestes, ils passent sans heurter, sans affliger ni irriter personne. Ils ne viennent que pour voir, examiner, s'instruire, se tenant pour heureux et reconnaissants qu'on le leur permette.

Je ne parle pas ici des Prussiens, ceux du moins attachés à la politique ou au propagandisme du roi de Prusse. Eux, ce sont des ennemis de Rome, et quoique polis, quoique patelins même assez souvent, il faut les craindre, car ils ne sont venus, car ils ne

viennent ici que dans une intention, dans une pensée hostile.

Quant aux autres étrangers, trop peu nombreux, pour qu'on les remarque comme nation, et surtout pour qu'on puisse caractériser l'espèce d'influence exercée par eux, je n'ai rien à en dire, sinon que ce sont des étrangers qui, réunis aux autres, font foule dans Rome.

Or, cette foule de voyageurs, vivant dans la cité, au milieu de populations qui ont l'œil et l'oreille ouverts, qui, si elles ne regardent et n'écoutent pas toujours, finissent bien néanmoins par voir et entendre quelque chose ; cette foule de voyageurs, dis-je, ainsi mise sans cesse en contact avec le pays, ne saurait guère passer, sans conséquence pour lui. Comment pour lui, effectivement, n'en résulterait-il pas des influences quelconques, influences plus ou moins sensibles sans doute, selon les hommes et les circonstances, mais toujours réelles et certaines? Rome, la grave et impassible Rome, a beau se renfermer en elle-même, s'envelopper dans ses pensées, dans ses sentiments, dans ses habitudes, dans ses traditions anciennes, comme dans un vieux manteau, il est assez impossible qu'elle puisse échapper toujours à l'action incessante de gens venus de l'étranger, qui se mêlent à ses habitants, qui se mêlent à tout, qui parlent, qui agissent, qui rient, qui se moquent, qui argumentent, qui ont de l'ardeur, qui ont de l'esprit, qui ont des passions, qui ont de l'or, qui ont tout ce qui fait sensation et, quelquefois,

tout ce qui fait illusion. Comment voulez-vous qu'en religion, par exemple, en politique, en mille choses importantes, Rome tienne toujours contre des idées, contre des manières de voir, contre des usages qui viennent, à chaque instant et dans tous les sens, attaquer, miner, battre en brèche et ses idées à elle et ses sentiments et ses coutumes? Pour résister, il ne faut rien moins ici qu'un miracle toujours permanent. Heureusement, ce miracle, Dieu l'a promis au siége catholique de Rome ; prions-le de n'être pas moins miséricordieux envers la cité.

XXXIV

DES SCIENCES ET DES LETTRES A ROME.

—

Tout le monde comprend que Rome étant, ainsi que nous l'avons dit plus haut, la ville de la religion par excellence, il devient tout naturel qu'il y ait là, dans toutes les sciences, dans toutes les branches de sciences et de connaissances appartenant à la religion, des savants, des docteurs, comme on n'en saurait trouver nulle part. C'est là un fait auquel on s'attend, et l'on a raison.

A Rome, il y a partout des théologiens, des professeurs d'herméneutique sacrée, des professeurs de droit canon, d'histoire ecclésiastique, des maîtres, des écoliers habiles, dans toutes les parties de l'enseignement religieux, et en si grand nombre, que, fût-elle seule contre l'Europe entière, contre tous les philosophes incrédules, contre les hérétiques, les schismatiques et tous les indifférents du monde, la

cité sainte peut dormir tranquille. L'arche est en sûreté et à l'abri au milieu de tels lévites. Cependant ces hommes, si éminents quelquefois, ne font point de bruit. Leurs noms sont à peine connus ; leur gloire se renferme dans l'enceinte des murailles, dans l'enclos du cloître et, souvent même, dans les limites de la cellule étroite qui les possède. Les sciences divines ont donc ici leurs plus solides, leurs plus sûrs interprètes, comme aussi leurs plus habiles défenseurs et, peut-être même, leurs plus éloquents prédicateurs.

Les mérites de Rome ne se bornent point là. Outre les sciences divines, les sciences humaines ont également, dans cette capitale du monde, leurs premiers représentants. Qui n'a pas entendu à Rome mille fois nommer ce monsignor *Mezzofanti*, préfet de la bibliothèque Vaticane, ce phénomène philologue, qui sait, qui parle toutes les langues anciennes et modernes, depuis la langue d'Adam et d'Ève, je crois, jusqu'à la langue Basque et celle de l'Iroquois et de l'Indien? Qui, à Rome, lorsqu'il s'agit de haute philologie, d'archéologie romaine, grecque, égyptienne, ou de la science des hiéroglyphes, n'a pas entendu citer cent fois ce monsignor Maï, secrétaire de la congrégation de la Propagande ; les pères Ungarelli, Secchi, un abbé Molza et tant d'autres dont tout le monde parle, excepté peut-être nos élégants *touristes*, qui viennent ici pour voir une fête de Saint-Pierre ou une promenade de Carnaval?

Les sciences exactes et naturelles ne manquent pas non plus à Rome de maîtres expérimentés qui les enseignent. J'en ai entendu de fort remarquables, et point de doute que, dans le nombre des écoliers qui suivent leurs cours, il en est plusieurs qui sont appelés à faire honneur un jour et à leurs maîtres et à leur pays ; ce qui du moins le doit faire espérer, c'est la facilité naturelle et tout à fait remarquable qu'a la jeunesse romaine de saisir et de comprendre les choses positives, comme les choses d'imagination.

Je crois très-bien également que, dans les colléges, dans les universités, dans plusieurs couvents, en un mot, dans toutes les écoles savantes de cette ville, la philosophie, l'histoire, la haute littérature, ne sont point restées en arrière des progrès faits ailleurs. Mais, malheureusement, pour la réputation des Romains, les progrès chez eux marchent sans bruit et comme sous terre. Les savants de Rome sont des mineurs qui, pressés d'avancer leurs travaux, croiraient que c'est perdre leur temps que de l'employer à les faire connaître. Nous n'avons donc plus à nous étonner de ne les point entendre, à chaque instant, crier victoire. Peut-être même les voix de ces mineurs intellectuels se font-elles moins entendre à nous, en raison de ce que les fouilles sont ici plus profondes. Je sais bien que de la sorte la science n'étant point ou n'étant que peu répandue au dehors, bien des classes de la société s'en trouvent privées ; mais il est des esprits sages qui pensent que les avan-

tages se compensent, et au delà peut-être : car ce qu'elle perd en étendue, en extension, la science le gagne en profondeur, en force, et même, prétendent-ils, en utilité. Aussi sont-ils loin de plaindre les Romains de n'avoir point chez eux cette espèce de science et de philosophie courante, qui inonde ailleurs la société, petit ruisseau débordé qui s'en va et se répand partout, trop faible pour être utile jamais et nulle part, et presque toujours néanmoins trop fort, pour ne pas faire du mal partout où il passe. Ces raisons semblent assez plausibles ; cependant, je l'avouerai, tout en proclamant, avec ces esprits droits et sévères, les avantages qui peuvent résulter, pour la science elle-même, de cet amour du silence et de la solitude qu'ont les savants de ce pays, je ne puis me défendre d'un certain regret que Rome, dépositaire de toute vérité, Rome, l'étoile et le phare des nations, paraisse, sous quelque rapport, abandonner à eux-mêmes des peuples qui attendent d'elle son mot et son explication, pour se faire une croyance assurée en toutes choses. Si, sans se laisser inonder et déborder par cette espèce de déluge nouveau d'écrits et de journaux périodiques qui a envahi d'autres contrées, notre catholique Rome avait chez elle et à elle quelques feuilles, quelques revues bien faites, qui ne se bornassent point à parler des *funzioni* ou cérémonies papales, des nominations de prélats, des ordinations de quelques clercs qui ont eu lieu dans la ville sainte, ces feuilles et ces revues, rédigées par des hommes forts et capables, comme

le pays en possède tant, sous des inspirations toutes catholiques et d'une saine orthodoxie, vaudraient un peu mieux, je crois, au public romain que tous ces journaux, tous ces papiers étrangers, que je rencontre étalés partout et dans tous les cabinets de lecture. La jeunesse surtout qui trouverait à sa portée et devant elle, tous les jours, des doctrines nobles, généreuses, solides, vraies, n'en serait pas à aller chercher ses idées et ses théories dans cette foule de feuilles anglaises, françaises, anarchiques, protestantes, incrédules, propagandistes surtout, qui ne semblent apportées ici tout exprès que pour jeter le trouble et le désordre dans toutes les têtes, en attendant mieux.

Du reste, ce que je dis n'est point et ne saurait être un reproche que j'adresse à Rome. Rome ne doit point aux étrangers compte de sa conduite, compte de ce qu'elle a ou de ce qu'elle n'a pas. Si elle n'a pas de journaux, c'est qu'elle n'en veut pas avoir: car elle a, ainsi que nous l'avons dit, des hommes capables d'en faire, et d'en faire de bons; elle a des hommes propres à toutes les littératures. Si elle n'a pas à lancer tous les jours, comme certaines capitales de l'Europe, des milliers de volumes d'histoire, de philosophie, de romans, de politique, de religion ou de religiosité, c'est qu'elle juge pouvoir occuper mieux le temps de ses savants, de ses auteurs, de ses écrivains.

Mais, si elle n'a pas une littérature montée comme nous l'entendons, comme nous la voudrions, Rome

vous répond qu'elle a la sienne à elle, littérature telle qu'il lui convient d'en avoir, telle qu'elle la veut et l'entend. Qu'avez-vous à lui reprocher? Mieux que nous, elle sait ce qu'il lui faut. Laissons-la faire. D'ailleurs, n'avons-nous pas entendu déjà certain bruit sourd et vague encore qui nous annonce d'elle de grandes choses? Le jour n'est peut-être pas loin où ces grandes choses apparaîtront enfin, pour confondre nos petits bavardages et nos mille préjugés. Alors Dieu sait ce que j'en éprouverai de joie, car il sait non moins combien m'est chère la gloire de Rome, de quelque côté qu'elle arrive ou resplendisse!

XXXV

DES ARTS A ROME.

J'ai déjà dit, je crois, que Rome avait au moins trois cents églises ou chapelles, plus de trente palais, huit à dix *villas* magnifiques, je ne sais combien de monuments publics et particuliers antiques et modernes, des places, des fontaines, des obélisques, des colonnes, des arcs de triomphe, des thermes, des cirques, des théâtres et amphithéâtres, des galeries, des musées, tout cela rempli d'objets d'art les plus précieux. J'ai dû dire même que Rome, à la première vue, semblait n'être qu'un vaste et brillant musée, ouvert au genre humain tout entier. Or comment voulez-vous que les Romains élevés, nourris, grandis en présence de tels objets, sous une telle atmosphère et de telles inspirations, n'aient pas le goût, n'aient pas la passion des arts? Aussi, faut-il bien l'avouer, nulle part plus qu'à Rome les

arts ne sont aimés, protégés, cultivés. Les artistes y pullulent ; que dis-je? tout le monde y est artiste, tout le monde y est du moins connaisseur, amateur. Où n'est pas ici la science de l'art, il y a l'instinct, le sentiment artistique. Les hommes, les femmes et jusqu'aux enfants, les grands, les petits, le clergé, les laïques, tous savent comprendre les arts, en parler, en raisonner, s'en faire un moyen d'existence ou d'amusement. Les arts, c'est là comme l'élément dans lequel on vit ; c'est là, en un mot, ce qui, après les choses de la religion, fait à Rome le fond des préoccupations, des intérêts, des plaisirs. Quand on pense que Rome, ville de cent soixante mille âmes au plus, compte néanmoins et nourrit dans son sein, je ne dis pas les artistes les plus distingués du monde, ce que tout le monde sait, mais un nombre d'artistes qui passe peut-être celui que possèdent ensemble toutes les plus riches capitales d'Europe, comment ne pas admirer cette terre féconde? On compte, en effet, peut-être à Rome plus de cinq cents personnes qui s'occupent d'arts, qui en font leur profession et leur état. Combien qui en font leur délassement ou un objet particulier d'étude! Il faudrait ici nombrer toutes les maisons, toutes les familles, où il est assurément bien rare qu'il n'y ait pas au moins ou un peintre, ou un sculpteur, ou un graveur, ou un musicien, ou un architecte, ou un homme ou une femme qui fait de la mosaïque, qui fait des camées, qui fait des bijoux, qui fait je ne sais quoi encore, par récréation, par amour et

affection pour les arts. Inutile de parler de ceux qui s'y entendent : ce serait faire injure aux Romains que d'en mentionner quelques-uns.

Maintenant, que concluront mes amis de ces paroles? que les arts de Rome m'ont séduit le cœur ou tourné la tête? On se serait bien trompé. Non... à Rome, comme à Paris et ailleurs, tant que les arts, au lieu de se laisser diriger par les pures et grandioses inspirations du christianisme qui a régénéré le monde, depuis dix-huit siècles, se renfermeront étroitement dans les traditions d'un paganisme impur et grossier, prenant là leurs types et leurs modèles, je ne suis point assez païen moi-même pour être bien touché de leurs travaux et de leurs chefs-d'œuvre. On pourra m'appeler barbare; mais qu'y faire? mes goûts sont arrêtés. Je ne puis voir une église qui ressemble à une salle de bal, à une bourse, pas même à un temple de Jupiter ou de Mercure. Je ne puis voir un saint dessiné ou sculpté comme un athlète du cirque, comme une divinité de l'Olympe ou du théâtre; je ne puis entendre à l'église une musique faite naguère pour l'Opéra ; accoutumé, dès mon enfance, à des idées chrétiennes, quand j'aperçois quelque part des sculptures, des peintures, des gravures, des camées, des milliers d'ornements et de bijoux, tous objets représentant les dieux, les déesses, les folies, et souvent même les désordres et les abominations de l'antique mythologie, je ne comprends plus qu'une société formée par le christianisme, que des familles, que

des hommes, que des femmes, doués de quelque pudeur, puissent goûter, encourager de tels produits. Que les arts antiques nous aient donné de ces choses monstrueuses, je le conçois. J'irai même les chercher, dans les musées qui les renferment. C'est de l'histoire ancienne : l'étude peut en être bonne et utile. Mais voir les arts modernes se traîner à la trace des arts anciens, copier des personnages que répudient tout à la fois, et nos temps, et nos mœurs, et nos idées, comment les concevoir, comment ne les pas trouver rétrogrades, misérables, criminels? Et, remarquez bien encore qu'en copiant ainsi, ils sont et demeurent inférieurs à leurs modèles; très-inférieurs, quoi qu'ils disent. Ah! pourquoi nos artistes ne le sentent-ils pas, et ne s'affranchissent-ils pas de cette vieille servitude? Ils ont si bien fait et ils font si bien encore, toutes les fois qu'ils veulent et savent s'en affranchir!

Je ne veux point pourtant être injuste envers les arts de Rome, tels qu'ils sont aujourd'hui. J'ai vu leurs chefs-d'œuvre et j'en ai été ravi. J'ai entendu d'eux de belles choses, et je n'y suis point resté insensible. Mais combien ne feraient-ils pas mieux, si, entrant définitivement et pleinement dans les voies du christianisme, ils pouvaient vouloir un jour ne plus marcher qu'à sa lumière, ne plus suivre que ses inspirations, ne plus vivre et se nourrir que de ses pensées, de ses images, de son génie, de son histoire! Alors il ne manquerait à Rome que la volonté, et bien entendu aussi l'argent que cela pour-

rait coûter, pour avoir des églises plus belles que ses églises, pour avoir un nouveau Saint-Pierre plus beau que son Saint-Pierre lui-même, plus grand, plus hardi, plus catholique, plus digne enfin de sa destination. L'architecture païenne se verrait bien autrement vaincue. La sculpture, la peinture, tous les arts se mettant sur cette trace, que de merveilles n'aurions-nous pas ! Que ne deviendrait pas Rome surtout, placée qu'elle serait ainsi tout naturellement à la tête d'un pareil mouvement ! On la trouve belle aujourd'hui ; on la trouverait mille fois plus belle. On l'a appelée et on l'appelle tous les jours la capitale du monde, la reine de l'univers : elle l'est bien assurément ; mais elle serait bien autre chose encore ; car elle serait presque le ciel, du moins nous en offrirait-elle la plus pure et la plus noble image.

XXXVI

DE LA VIE DE ROME.

—

Je ne sais si les Romains s'amusent beaucoup de la vie qu'ils mènent habituellement ; mais cette vie-là, s'il fallait y soumettre les étrangers, les Français surtout, et en particulier ceux qui ont vécu à Paris, à part quelques exceptions rares, je ne crois guère me tromper en assurant qu'ils s'ennuieraient bientôt. Accoutumés au mouvement, à l'action et aux communications mutuelles et de tous les instants, dès qu'ils ont l'œil ouvert et la liberté d'agir, comment voulez-vous, en effet, que des Français se puissent faire tout à coup à tant de calme, à tant de monotonie, à tant d'isolement, à tant de silence ? Ils n'ont pas appris, eux, dès leur jeunesse, à se lever tard, à déjeûner, à dîner toujours seuls, à dormir, à *far niente*, tandis que le soleil brille et donne au monde son plus beau spectacle. Aussi, vivre à Rome, vivre

comme les Romains, vous diront tout d'abord la plupart de nos chers, de nos vifs et aimables compatriotes, autant vaudrait mourir : car n'est-ce pas une véritable mort que cette vie retirée, tranquille, immobile? Dans le vrai, les Romains semblent ne vivre que certains jours de la semaine, et encore le soir. Ces jours-là, on va se promener presque tous, les grands comme le peuple et le peuple comme les grands, par la rue *del Corso*, jusqu'à la place du Peuple, jusqu'à la villa Borghèse, d'où l'on descend ensuite, après avoir fait quelques tours, bien gravement, bien silencieusement. Il y a pourtant affluence de carrosses, de cavaliers, de piétons. On revient par la place d'Espagne, on prend des glaces au café qui vous attend; on n'entre point au café pour cela : pour n'avoir point à se mêler et à se trouver confondu avec la foule, chacun reste dans sa voiture, en famille et entre amis. Il y a là alors je ne sais combien d'équipages arrêtés; puis des tables dressées dehors, pour les amateurs à pied. C'est tellement nombreux, que les garçons, qui se sont triplés, quadruplés, pour ce service du soir, ne savent plus auquel entendre. Quand enfin on a eu le temps de se reposer, de respirer un peu, et que la glace est prise, tout ce monde reprend sa route et s'en retourne chacun chez soi. En voilà pour une semaine, ou du moins jusqu'au jeudi ou au dimanche suivant. Toutes les fois que j'ai voulu, moi aussi, me rendre témoin de cette espèce de parade en *gala*, je n'ai pu m'empêcher de plaindre, de toute mon âme,

ces pauvres dragons du pape, obligés de venir de distance en distance et dans toute la longueur de cette longue rue *del Corso*, pour régler et maintenir le défilé des voitures. On ne saurait s'imaginer quelle est chez les Romains d'aujourd'hui cette fureur de la *carrosserie*, cette manie de se faire traîner en calèches, qu'ils ont tous, aussi bien les gens des dernières que des premières classes, avec cette différence seulement que les uns se servent de leurs équipages à eux, tandis que les autres ont recours aux voitures de louage, voitures qui, du reste, sont ici fort bonnes, bien attelées et à bon compte.

Après cette passion dominante pour les promenades en calèches, je ne sache rien à Rome qui préoccupe davantage tout le monde que le tirage de la *loterie*. Tous les quinze jours, c'est un spectacle donné à la capitale du monde chrétien. Un prélat vénérable et nommé *ad hoc* s'en va au palais du mont *Citorio*, paraît tout à coup à une loge extérieure tendue de tapisseries. Deux officiers de l'administration sont à ses côtés, puis un petit enfant, jeune orphelin vêtu d'une tunique blanche, qui vient tirer les numéros dans une urne d'argent. Ce tirage est toujours pour les Romains une solennité nouvelle. Il faut en avoir été témoin pour se faire une idée des cris, des trépignements de la foule à chaque numéro sortant. C'est un emportement, une frénésie que je n'ai vus nulle part. Il faut dire aussi qu'il y a là tant d'intérêts mis en jeu ! Écoutez tous

ces joueurs, tous, dans un instant, vont avoir leur fortune faite ; ils n'en doutent point ; ils en doutent si peu, que déjà même ils ont emprunté, à compte sur ce qu'ils vont gagner tout à l'heure ; déjà ils ont médité une affaire brillante, un commerce nouveau, un palais, un mariage. Le mariage est stipulé, arrangé, il sera magnifique, il se fera demain ; car aujourd'hui, car à l'instant même, écoutez bien : un terne, un quaterne va être proclamé. Pauvres joueurs ! comment les voir et les entendre ainsi pleins de confiance, sans être ému d'une indicible compassion ! car qui n'est sûr par avance de ce qui va arriver ? Le mariage ne se fera pas ; la voiture, la belle toilette, le palais, l'affaire brillante, tout cela restera rêve jusqu'au tirage prochain, jusqu'au bout du mois, de l'année, de la vie tout entière, toujours... Que le peuple est insensé ! dira-t-on. Hélas ! n'est-il pas ainsi partout ? Voyez plutôt : quand il ne joue plus à certaine loterie publique, il joue à d'autres loteries, il joue à d'autres jeux. S'il est à son aise, s'il a quelque argent, il imite les riches, il imite les grands, il va à la bourse, il vend, il achète, il parie, il gagne quelquefois ; mais toujours pour perdre enfin, pour se ruiner, pour ruiner sa famille, ses amis, tous ceux qui ont mis en lui leur confiance. Heureux encore quand, sorti le soir de ces jeux aventureux, on ne le trouve pas le lendemain à la morgue ou dans quelques filets de pêcheurs ! Les Romains, grâce au ciel ! n'en sont point là. La foi chrétienne, dont ce peuple est heu-

reusement imbu, devient pour lui un principe sauveur et conservateur qui le garde. Aussi rien de plus rare qu'un suicide à Rome. Quand ces hommes qui espéraient, qui se promettaient tout naguère, s'aperçoivent définitivement qu'ils n'ont point réussi, que la fortune leur a fait faux bond, ils se retirent et se résignent. La religion est bonne encore à quelque chose, comme on voit.

Mais revenons à notre sujet, aux plaisirs et aux amusements de Rome. Les Romains parlent de leur carnaval qu'ils disent brillant, et de certaines fêtes où les jeunes filles de toutes conditions et de jeunes garçons, tous revêtus de costumes populaires, s'en vont danser, rire, boire et manger sur le mont *Testaccio,* tout près de la ville. Ces fêtes qui ont lieu au mois d'octobre sont peut-être encore des réminiscences éloignées des anciennes fêtes de Bacchus et des vendanges, vieux restes de paganisme qu'on retrouve de temps en temps, au fond des mœurs et des usages des peuples nouveaux, et en particulier des peuples de l'Italie. Je ne sais point ce que sont ces fêtes et le carnaval de Rome; mais, sans les avoir vus, je doute fort qu'ils soient bien propres à amuser des étrangers habitués aux plaisirs si multipliés, si variés et quelquefois si enchanteurs, hélas! trop enchanteurs, des diverses capitales d'Europe. Que peut Rome, pour de telles gens; et qu'aurait-elle alors à leur offrir? Des spectacles? mais elle n'a, dit-on, que des théâtres assez pauvres, assez mal montés. De bals, de soirées, il n'en faut pas parler, pour des

étrangers surtout. Qui leur en donnerait, dans un pays où il n'y a point de société que celle des prélats, des cardinaux, des princes, ou, tout au plus, de quelque banquier millionnaire? Non, définitivement, je ne vois point ce qui pourrait attirer et retenir ici des hommes qui, en voyageant, n'auraient d'autre but que celui du plaisir et de l'amusement. Rome est bonne à voir, sans doute, à visiter, et même à contempler longtemps, quand on veut étudier, méditer, se sanctifier; elle a de quoi fournir et satisfaire à désir pareil; mais pour celui qui n'a point ces goûts, ou ne peut avoir cette aptitude, qui n'a pas une âme forte, profonde, religieuse surtout et pleine d'abnégation d'elle-même, qu'il passe outre, je le lui conseille. S'il y vient, il en sortira bientôt. Les Romains, dira-t-on, y restent pourtant; c'est vrai, mais les Romains n'ont pas notre nature, ils n'ont pas nos goûts, nos besoins; ils n'ont pas besoin de bruit, d'agitation, de petits succès, de petits triomphes d'amour-propre, pas besoin de soirées dansantes, de soirées parlantes, de dîners, de soupers en ville, de réunions d'amis ou d'indifférents, de maisons de jeux, de salons d'intrigues, de cercles politiques, de bourse et d'estaminets. Tout cela leur paraît, à eux, ou trop frivole ou trop fatigant. Qu'ils aient de l'air pour respirer le soir, quelques mets sobres pour les nourrir dans la journée, de la santé pour se sentir vivre, quelques fêtes, quelques cérémonies, pendant la semaine, pendant le mois, pendant l'année, pour voir de belles églises, de belles

processions, ou pour entendre de la musique qui leur plaise; que ce peuple, que ces jeunes paysans, que ces jeunes paysannes puissent, certains jours ou plutôt certaines nuits, courir Rome, en chantant en chœur des litanies, devant les madones, au coin des rues, en voilà peut-être assez pour les rendre heureux. Que voulez-vous leur souhaiter davantage? Ils ne le porteraient pas. La société a peu fait pour le plaisir des Romains, c'est vrai; mais la nature et la religion sont venues ici comme partout leur offrir et leur donner ce qu'elles savaient leur convenir : spectacles ravissants, plaisirs purs, biens et fruits de la terre, promesses et bénédictions du ciel, facilité, abondance et douceur pour la vie du corps, espérances, consolations et contentements pour la vie de l'âme : rien n'a été ménagé. Ne plaignons donc plus tant ce peuple, qui n'est pas si malheureux, comme on voit. Que lui manque-t-il, en effet? Dieu l'a magnifiquement doté. Que si quelque chose lui reste à désirer, du côté des hommes ou selon les hommes, ne peut-on pas espérer d'ailleurs que le temps complétera un jour ici l'œuvre divine? Déjà des symptômes heureux semblent le promettre.

Grâce à la vapeur, nos vaisseaux étrangers arrivent, tous les jours, chargés d'hommes nouveaux et comme de colonies nouvelles, qui se viennent mêler à ces populations indigènes. Or la fréquentation de tant de voyageurs, de tant de voyageuses, tous apportant leurs goûts, leurs usages, leur civilisation propre et souvent même leur élégance, cette fréquentation,

dis-je, ne saurait à la fin qu'amener bien des modifications, dans le genre de vie, dans les formes et les manières, en un mot, dans le mode d'être des Romains, soit vis-à-vis d'eux-mêmes, soit aussi vis-à-vis des autres.

Ainsi Rome pourra bien voir, dans un certain temps donné, sa société plus animée, plus préoccupée d'être aimable et agréable. Ses hommes supérieurs par les connaissances et les talents voudront bien alors faire comme les autres, sortir de leur solitude et de leur silence, pour répandre un peu au dehors l'excédant de leurs richesses et de leurs trésors ; les classes élevées devenir plus accessibles, les classes moyennes se mêler davantage au mouvement de la vie sociale, qui a lieu ailleurs. Et si un peu d'activité peut être donné un jour au commerce, à l'agriculture, à l'industrie, point de doute que, le peuple acquérant bientôt plus d'aisance, bientôt aussi ses rapports deviendront plus faciles, plus prévenants, plus doux, en un mot, plus sociables. Je le souhaite et désire vivement. Je le désire de toute l'estime, de tout l'amour que je porte à Rome et aux Romains.

XXXVII

DES ENVIRONS DE ROME.

—

Quand enfin l'on a vu Rome, tout Rome, qu'a-t-on alors de mieux à faire des quelques journées qui vous restent, que de les employer à parcourir les environs, ceux du moins consacrés par les souvenirs de l'antiquité? J'en ai usé de la sorte. N'ayant plus qu'une semaine devant moi, je voulus en profiter, pour voir Tivoli, la Villa-Adriana, Frascati, Albano et quelques villages qui m'avaient été recommandés.

Il y avait à Rome, en ce moment, une demi-douzaine de jeunes Français, qui avaient le même désir que moi; nous nous associâmes, et, dès le lendemain, nous étions sur la route de Tivoli, route appelée autrefois *Via Tiburtina*. Quoique solitaire et seulement habité par des tombeaux, le chemin ne nous parut point trop long. Nous arrivâmes vers les neuf heures du matin. Le temps était magnifique. Des-

cendu à l'hôtel de la Sibylle, celui-là même qu'avait choisi M. de Chateaubriant, lors de son voyage en 1803, je me mis d'abord à chercher quelle avait été sa chambre, ne voulant point m'asseoir ni déjeûner, avant de m'être donné la joie de considérer les objets qui m'étaient présentés, du même point de vue, et de respirer un peu l'air qu'il avait respiré. Nous déjeûnâmes enfin ; et aussitôt nous voilà tous ensemble visitant ce que le pays renferme de curieux : la ville d'abord en long et en large ; la ville, bâtie par *Tibur* d'Argos, près de cinq cents ans avant Rome, nous parut bien pauvre, bien misérable. Il y a là néanmoins plusieurs couvents et un évêché.

Que j'aime ce petit temple de Vesta qui est là tout près de notre hôtel ! que ces dix charmantes petites colonnes, qui l'entourent, sont d'un gracieux effet ! Admirez donc cette élégante rotonde, jetée comme en l'air, je veux dire, du moins, jetée sur la pointe du rocher dominant toute cette vallée.

J'aime bien aussi l'*Anio ;* mais l'Anio ou *Teverone,* comme ils l'appellent aujourd'hui, toujours grondant, toujours creusant, minant le pays, je crains bien qu'à la fin il n'engloutisse Tivoli ; et ce serait grand dommage ; car alors que deviendraient et la villa de Mécènes, encore si riche de ce qui lui reste d'antique, ses portiques, ses galeries, ses longues voûtes ; et la villa d'Este, plus moderne, mais non moins intéressante, abandonnée, mais conservant encore et toujours ses vastes et magnifiques jardins, ses belles terrasses, ses belles fontaines, ses arceaux,

ses pendentifs de verdure bien dressés, bien alignés, ses riches parterres, sa cassine élevée, qui est un noble et très-noble palais, rempli de beaux marbres et de belles peintures, et, par-dessus tout, ses admirables et ravissants points de vue? que deviendraient beaucoup de belles et magnifiques choses que tout le monde vient visiter à Tivoli : plusieurs temples d'abord convertis en églises : le temple d'Hercule dont on a fait la cathédrale dédiée à saint Laurent; le temple de la Sibylle qu'on a placé sous l'invocation de saint Georges? Tout venant à s'écrouler et à s'abattre, aurions-nous encore et les grottes profondes de Neptune et des Sirènes, et la cascade tombant de si haut et si pleinement dans ses gouffres, et les délicieuses cascatelles, qu'on dirait des ruisseaux de lait bouillant, découlant par bonds de la montagne et à travers les rochers? Espérons que l'*Anio* ne sera point si méchant; d'ailleurs on le surveille, et déjà l'on a su détourner ses premières hostilités.

Après avoir visité Tivoli, toutes ses magnificences de l'art et de la nature, nous allâmes tous en pèlerinage à la maison d'Horace placée sur le coteau de la montagne, au fond, et donnant sur la vallée en regard de la cascade, position admirablement bien choisie, qui rappellerait peut-être celle qu'a su trouver depuis J.-J. Rousseau, à son ermitage de Montmorency, si la vallée de Montmorency avait, comme ici, un Anio bondissant, pour animer le paysage. La maison d'Horace et son enclos appartiennent

aujourd'hui aux pères Jésuites de Tivoli : tout fut trouvé par nous fort bien entretenu. La salle du bain conserve encore de ses peintures.

Nous avions avec nous un jeune Français, M. de V., qui depuis les événements de Juillet 1830, chassé ou banni volontairement de son pays, quoique l'aimant beaucoup, se console à Tivoli, en traduisant en vers français les beaux vers latins d'Horace, aux lieux mêmes qui les ont inspirés. Grâce et merci mille fois à ce bon et aimable gentilhomme de son accueil et de ses renseignements !

J'aurais bien désiré parler encore de la maison de Catulle ou de Properce, qui est là aussi à quelque distance ; mais les savants n'étant point ici d'accord, que voulez-vous qu'on dise ? Je dirai pourtant qu'en voyant cette maison, je n'ai pu alors défendre à ma mémoire de se rappeler plusieurs beaux vers de ces deux poëtes, lus et appris peut-être un peu trop, dans ma jeunesse.

Ainsi, et en résumé, Tivoli est un lieu délicieux, plein de charme du côté de la nature, plein d'intérêt du côté des souvenirs. Je ne suis plus étonné que tant de grands hommes et tant d'hommes sensibles y soient venus et y aient établi leur demeure de prédilection ; plus étonné qu'on y accoure encore aujourd'hui de tous les points du monde. Il y a là, pour tous et pour chacun, des émotions qui les attendent. Les uns se font redire les noms de Salluste, de Mécènes, de Quintilius Varus, d'Auguste, de Zénobie, ou bien d'Horace, de Catulle, de Properce ;

j'y ai entendu même, dans la villa d'Este, celui de l'Arioste, que Tivoli, malgré les savants, prétend bien avoir possédé, lui aussi. Les autres se laissent enchanter, en voyant un beau ciel, de belles eaux, de beaux coteaux, une belle et forte population, de belles familles, surtout parmi le peuple. J'ai trouvé là aussi plusieurs pauvres et tristes malades de l'étranger qui étaient venus, sur l'ordonnance des médecins de Rome, demander un air pur et la santé à l'ancien Tibur.

On peut comprendre maintenant combien Tivoli méritait notre visite. J'aurais grandement désiré la faire moins à la hâte; mais enfin le temps nous pressait, et nous repartîmes, le lendemain, d'assez bonne heure, pour la *Villa-Adriana*, sur la route de Rome, à environ deux lieues de Tivoli.

Mes amis voudront peut-être savoir ce que c'est que cette ancienne *villa* de l'empereur Adrien. C'est aujourd'hui un immense monceau de ruines, mais ruines magnifiques et colossales, qui attestent encore l'antique splendeur du monument. C'était jadis presque un monde tout entier, ou du moins un abrégé du monde, ou, si vous l'aimez mieux, un panorama des plus vastes, lequel, dans une circonférence de deux lieues et demie environ, représentait au naturel, et autant qu'il était possible, toutes les merveilles du monde connu alors, et qu'avait remarquées, dans ses longs voyages, l'orgueilleux maître de Rome. Là se trouvaient l'Égypte, la Grèce, les plus belles contrées de l'univers; c'est-à-dire que l'empereur

Adrien avait su, dans cette prodigieuse et incomparable *villa*, sinon réunir les sites et les richesses de l'Égypte, de la Grèce et autres pays, du moins y établir et y offrir aux Romains la représentation assez fidèle des choses admirées par lui. On voyait là ce qu'il appelait la vallée de Tempé, le fleuve Pénée, l'Alphée, le Tartare, les champs Élysées, puis je ne sais combien de monuments divers, sous des noms étrangers, comme le Pécile d'Athènes, le Lycée, le Prytanée, l'Académie, le Canope ou temple de Sérapis, le temple des stoïciens ; puis des théâtres, des amphithéâtres, des thermes magnifiques, des bibliothèques grecques et latines, des quartiers militaires immenses. Nous passâmes à la *Villa-Adriana* six ou huit heures, sans cesse en haleine et en admiration, devant tous ces mille objets grandioses qui nous étaient montrés.

Enfin, exténués de contemplation, nous partîmes pour Rome. Le jour baissait ; tant que la nuit ne fut point descendue, ce fut pour nous un ravissement continuel. La campagne se faisait, sous cette lumière adoucie du soir, si belle, si pittoresque ! Jamais je n'ai vu, je crois, de plus beaux environs, de plus magnifiques lointains, de paysages offrant des dessins plus variés, des tableaux plus vastes et plus splendides. C'étaient tantôt des plaines et des vallées charmantes, tantôt de jolies collines et des montagnes bien découpées, puis des villes, puis des villages, puis des maisons isolées et bien blanches qu'on apercevait en bas, qu'on apercevait en haut,

de tous côtés et à toutes distances, tous objets détachés et s'harmonisant ensemble, comme si tous et chacun avaient été mis là, l'un pour l'autre, ou pour ne former qu'un immense et admirable tableau de tant de tableaux divers. La nuit vint bientôt; mais la nuit, en nous dérobant tant de belles choses, ne voulut point nous laisser sans compensations. Elle aussi se fit ravissante : la lune, les étoiles, le beau ciel bleu d'Italie, tout semblait prendre plaisir à nous enchanter. C'était un spectacle à tomber mille fois à genoux devant lui. Que je fus heureux toute cette soirée ! Nous n'arrivâmes à Rome que vers onze heures et demie.

Trois jours après, d'autres amis s'étant joints à moi, nous allâmes visiter la petite ville de *Frascati*, bâtie tout au pied de l'ancien *Tusculum*, rendu si célèbre par la résidence de Cicéron. Je ne puis dire tout ce que j'éprouvai de bonheur, quand on me montra ce que l'on vous dit être l'emplacement et les restes un peu informes de la maison du grand orateur, restes qui s'appellent encore les *Grottes de Cicéron*. Un de nos guides prétendit même me montrer l'endroit où Cicéron écrivit ses fameuses dissertations philosophiques, dites *Tusculanes*. Ma foi n'était pas entière au récit du moderne *cicerone;* et pourtant l'indication ne laissa pas que de me toucher. Nous vîmes ensuite les ruines de la vieille ville, tout à fait sur les hauteurs de la colline. Après quoi, en descendant, nous pûmes visiter et admirer plusieurs *villas* délicieuses, comme la villa

Aldobrandini, dite *Belvedere*, appartenant aux *Borghese;* la *Rufinella*, qui, des mains de Lucien Bonaparte, a passé dans celles du roi de Piémont; la villa *Mondragone*, appartenant encore aux *Borghese;* la villa *Taverna*, la villa *Conti*, et je ne sais plus quelles autres. Quand on est là et qu'on a sous les yeux, et ces beaux jardins et ces belles promenades ombreuses, et ces beaux points de vue habilement ménagés, et ces belles eaux toujours courantes et jaillissantes, et ces belles et riches cassines, ces beaux salons, ces belles galeries, ces belles chapelles, et tous ces appartements remplis de belles colonnes, de belles statues, de belles peintures à fresque et sur toile, de beaux marbres, de porphyre et d'or, on sait à peine où l'on en est; on dirait des palais de fées que l'on visite. Il est bien vrai que les fées qui les ont faits ou qui les possèdent n'y sont plus. Vous ne trouvez là que quelque pauvre vieux concierge, quelque vieux jardinier, quelque pauvre femme de basse-cour, qui vous vient ouvrir et expliquer de son mieux les merveilles abandonnées à sa surveillance.

Pendant à peu près huit à dix jours, j'ai ainsi parcouru tout ce que les environs de Rome ont de plus remarquable ou de plus curieux : plusieurs villes comme *Albano* d'abord, cette capitale des Albins, fondée, dit-on, par Ascagne, fils d'Énée, dont on vous montre encore le tombeau, à quelque distance, tombeau qui, il est vrai, pourrait bien, d'après les savants, n'être autre que celui de Pompée;

comme *Aricia* aussi, ce reste d'une vieille ville, bâtie par Archiloque, 1400 ans avant Jésus-Christ. J'ai voulu voir également plusieurs jolis villages, plusieurs beaux sites, dont quelques-uns de mes compatriotes m'avaient fait l'éloge, entre autres villages, celui de *Castel-Gandolfo,* où les papes vont passer la belle saison d'automne, dans un grand et magnifique palais qu'ils y ont fait construire. Il y a là, au bas de la montagne sur laquelle domine le village, un beau lac de près de deux lieues de tour, et qu'on suppose avoir été jadis le cratère d'un volcan éteint.

Rentré enfin à Rome, je songeais à mon départ définitif, quand je me souvins tout à coup qu'il me restait quelque chose à voir. L'oubli eût été impardonnable. Je me mis en route à l'instant même; quelques bons amis encore m'accompagnèrent. Nous n'avions pas fait une lieue que nous voilà en face de la grotte célèbre de la nymphe Égérie. Que les savants, les antiquaires de profession sont insupportables! pourquoi tant disputer à cette grotte charmante le mérite de ses souvenirs? Ne les écoutons pas. Oui! c'est bien ici qu'une nymphe, chaste et sage, comme Égérie, a dû établir son mystérieux asile. Numa aimait la solitude aussi, et nulle part je ne sais, aux environs de Rome, solitude plus paisible, plus recueillie, plus profonde, je dirais même, plus religieuse. Pas de lieu, pas de retraite qui aille mieux aux personnages, mis en scène, comme aux choses qui s'y passaient, que cette fon-

taine abritée de tous côtés, que ce fertile, frais et délicieux vallon qui se développe en avant, que tout cet entourage enfin qui respire le silence, la paix, le mystère. Pour moi, je m'en tiens, à ce sujet, à la tradition du peuple, laissant de côté toutes les dissertations, toutes les disputes que l'amour de la vérité bien moins que le pédantisme a multipliées partout et sur tout. Je dois même avouer que de toutes mes promenades, de toutes mes excursions, aucune ne m'a donné tant de véritable plaisir, un plaisir si pur, si suave, si doux. Je ne me sentais pas de bonheur, tant j'étais pleinement heureux, par cette belle matinée de fin de juin, au milieu de tant de fleurs qui parfumaient la vallée et les collines à pente douce qui sont là. Me voyez-vous, comme un enfant échappé de l'école, monter, descendre, courir à travers tous ces champs que l'on fauche, puis me reposer à l'ombre de ce joli petit bouquet de bois que l'on aperçoit à quelques pas plus loin? Quel dommage qu'il n'y ait pas là un lac, qu'il n'y ait pas là une petite rivière, au fond de cette fraîche vallée! Il ne manquerait plus rien au tableau, plus rien au lieu déjà si délicieux, tel qu'il est.

Nous n'étions qu'à un quart de lieue tout au plus d'un petit temple antique, consacré, dit-on, par les Romains *au dieu du Retour*, après le départ d'Annibal quittant le siége de Rome; nous nous y dirigeâmes. Un pauvre et vieil ermite nous accueillit avec bonté. Je me rappelle encore les paroles pleines de bienveillance et de piété qu'il nous dit. Il

nous promit de prier pour nous pendant tout le temps que pourrait durer encore notre voyage en Italie. Nous lui fîmes notre modeste aumône, puis nos adieux, et nous partîmes.

Maintenant voilà qui est fini de mes courses en ce pays. Adieu aux environs et aux campagnes de Rome ! adieu même aussi bientôt à Rome ! Dans quatre jours, je serai à Naples.

XXXVIII

DÉPART DE ROME POUR NAPLES.

—

Aujourd'hui lundi, 4 juillet, vers les cinq heures du matin, par un des temps et sous un des soleils les plus magnifiques que l'Italie elle-même ait jamais vus, nous partons pour Naples.

J'ai dit adieu à mon joli petit appartement de la place d'Espagne; j'ai dit adieu à quelques amis; j'ai dit adieu au beau couvent et à la jolie église de la *Trinita de' Monti*, en passant au pied de son triple et noble escalier; j'ai dit adieu à toutes les places, à toutes les rues, à tous les édifices et surtout à toutes les églises de Rome; j'ai dit adieu à Rome, enfin. Et ne voilà-t-il pas que, comme un enfant qui quitte son pays, qui quitte son village, son clocher, sa maison, qui quitte sa mère, qui quitte tout ce qu'il aime, je me trouve, à mon insu, de

grosses larmes dans les yeux. Rome, il faut en effet que je t'aime bien ! il faut que, pendant mes deux mois et quelques jours passés dans tes murs, dans tes temples, dans tes palais, dans tes ruines, mon cœur, mon âme, tout mon être aient été bien remués ! J'ai, dans ma vie, vu bien des villes, et, en les quittant, je n'ai point pleuré. J'en verrai peut-être beaucoup encore, et je ne pleurerai point probablement, quand je les quitterai. Il y a ici un mystère : c'est que Rome, je l'ai déjà dit, n'est point une ville comme les autres villes. Qui sait un peu d'histoire, qui sait un peu d'art, qui sait un peu de religion, qui sait réfléchir, qui sait surtout sentir, ne saurait non plus la voir, ne saurait non plus la quitter, comme les autres villes. Quoi qu'il en soit, nous la quittons pourtant, et au galop de quatre bons chevaux qui nous emmènent, dans une voiture assez légère et bien conditionnée.

Déjà nous voilà hors des portes. Nous prenons la route de *Terracine*, l'ancienne voie Appienne, et par conséquent des marais Pontins, suivie jadis par Horace allant à Brindes. Y pensez-vous ? vont s'écrier peut-être mes amis de Paris. Avez-vous oublié qu'il y a là et toujours des brigands qui attaquent, et la *cattiva aria* qui endort et tue les voyageurs ? Chers compatriotes qui voyez les choses de loin, vous me feriez vraiment peur, si je n'avais sous les yeux les objets les plus capables de me rassurer : un pays charmant, des champs fleuris, et partout de bons visages de paysans et de paysannes. Il est bien

vrai que nous ne sommes point encore aux marais Pontins, mais nous y touchons; déjà même mes compagnons de voyage se regardent et s'arment d'épingles, pour se tenir éveillés.

Ces compagnons de voyage, il faut que je vous les fasse connaître : ce sont d'abord trois jeunes Allemands, fort aimables et intéressants enfants, bien élevés, instruits, candides et bons comme l'Allemagne en produit tant et les sait former. Ce sont ensuite, et un comte vénitien d'un âge déjà avancé, sans être vieux, et un riche prélat du même pays, demi-vieillard, homme de société et de bonne société, lequel, n'ayant rien à faire chez lui, voyage ainsi les trois quarts de l'année, avec un domestique fidèle et serviable qui l'accompagne partout. Nous sommes on ne peut pas mieux dans cette voiture d'*Angrisani*. Moi, tout seul de ma nation, je me trouve dans le *coupé* avec notre gentilhomme de Venise. Ce comte est un homme fort poli, de procédés fort délicats et d'une courtoisie toute vénitienne, voyageur très-agréable qui sait beaucoup de choses, qui connaît les arts, qui connaît les lettres, qui est au courant de toutes les idées du temps; parlant un peu français, le comprenant fort bien, et me charmant surtout par son dialecte national, que j'aimais autrefois à la folie, lors de mon séjour en son pays.

Notre voyage va grand train. Moyennant quelques baiochi donnés aux postillons, nous volons sur cette belle et magnifique route des marais Pontins. Je me

trompe ; ce n'est pas là une route : c'est une allée droite comme un I, bordée des deux côtés d'une double rangée d'arbres, longue de huit à neuf lieues, unie comme un parquet de salon. Rien n'est plus admirable que ce travail de chaussée, exécuté sous l'intelligente et bienfaisante administration du pape Pie VI. La campagne, desséchée par divers canaux pratiqués dans tout l'intérieur des terres et aboutissant tous à un grand canal contigu à la route, a pu de la sorte être livrée à l'agriculture. Ces terrains sont considérables, puisqu'ils ne contiennent pas moins de cent huit mille arpents de Paris, selon l'antiquaire Vasi. Il y avait autrefois, sur ces mêmes lieux, des villes considérables : vingt-trois, dit Pline, et des maisons de campagne appartenant aux premières familles de Rome. Aujourd'hui, le pays est à peu près inhabité ; ce qui n'empêche qu'il soit parfaitement sûr. Nous ne vîmes point de brigands; nous ne rencontrâmes partout que quelques pauvres gens de travail, qui nous saluèrent, et, vers le milieu de la route, deux ou trois petits batelets descendant le grand canal et promenant chacun assez nonchalamment une cargaison de jeunes filles rieuses et malignes, qui n'avaient point du tout l'air de pirates bien redoutables. Elles apostrophèrent nos deux postillons, se moquèrent du plus jeune, et nous souhaitèrent bon voyage. Il n'y avait pas là de quoi bien s'effrayer ; aussi, notre co-voyageur le plus peureux, Mgr le prélat, fut-il complétement rassuré. Il commença à sourire alors, à parler, nous

raconta en détail son audience obtenue tout nouvellement auprès du Saint-Père, à Rome, et comment, en quelques minutes, il fut fait prélat, dignité insigne dont il paraissait fort touché. Le voyage, dès ce moment, devint plus gai : on arriva à Terracine, où l'on coucha.

Nous eûmes le temps, le soir et le matin du lendemain, d'aller visiter les curiosités du pays. Terracine est la dernière ville des États Romains. Bâtie par les Volsques, elle était autrefois sur le sommet d'une assez haute montagne. Aujourd'hui elle est au bas, et n'a plus guère rien de remarquable que sa cathédrale, le palais de Pie VI, quelques colonnes antiques formant la façade de l'ancien temple de Jupiter, et enfin le port, ou plutôt les restes du port qu'y avait construit Antonin-le-Pieux.

Notre voiture prête, nous repartons. La route est toujours belle; mais, cependant, nous voilà au milieu de rochers et de montagnes, où les voleurs doivent avoir beau jeu, pour leur métier et leurs expéditions. En quelques heures, nous arrivons à la *Torre de' Confini* ou Tour des Confins.

Voici le royaume de Naples qui commence. Comme le climat a changé tout à coup ! que cette atmosphère est légère! que l'air que je respire est pur, suave, embaumé ! Je ne vois partout que des villes et des villages bien peuplés, bien animés, que des campagnes couvertes d'orangers, de citronniers et de toute sorte d'arbres, plantés en allées.

La première ville qui s'offre à nous, c'est *Fondi*, renommée pour les poissons de son lac et pour ses vins, chantés jadis par le poëte Martial. Saint Thomas d'Aquin a enseigné ici la théologie. Les religieux de son ordre, qui y possèdent une maison, ont bien soin de montrer aux étrangers la chambre qu'habitait le saint, et la salle que l'*angélique* docteur a consacrée par sa présence et ses doctes leçons.

Bientôt nous arrivons au gros bourg de *Mola di Gaëta*, l'ancienne Formies, près de Falerne. Gaëte est devant nous : on dirait une ville sortant des eaux qui l'enveloppent délicieusement de ce côté. Nulle part la mer n'a de plus belles rives! C'est là, tout à côté, que Cicéron tomba, sous le fer d'un misérable, non loin de sa belle maison de campagne. Tout le monde va visiter son mausolée, dit vulgairement : *Torre di Cicerone*, qu'on voit près de la route. Nous dînons ici; puis nous voilà de nouveau emportés au galop vers Capoue, à travers les fleurs et les parfums.

Capoue... quel nom! quel pays! quel souvenir! Annibal... Annibal, tu ne pouvais qu'être vaincu. Pas de courage au monde qui puisse tenir contre un tel climat, de tels lieux, de tels enchantements! La ville nouvelle, bâtie à un petit quart de lieue de l'ancienne, est une petite place forte, très-jolie, de sept à huit mille âmes. Le temps assez long qu'a demandé la visite de nos malles, la signature de nos passeports, je l'ai employé, moi, à visiter les égli-

ses, et surtout la cathédrale, où l'on me fit voir quelques beaux tableaux et un beau Christ sculpté, de grandeur naturelle. Je parcourus également à la hâte les places, les rues, les carrefours, où je rencontrai partout une population vive, active, aisée, polie, digne, en un mot et sous tous les rapports, de son ancien renom.

Entre Capoue, que nous avons quittée enfin, et Naples où nous arriverons fort tard probablement, il ne nous reste plus, pour dernier relai, que la jolie petite ville d'*Aversa*. J'aurais bien désiré la voir. J'aurais désiré voir surtout son hôpital des fous : car, d'après ce que j'en ai appris, et quoi qu'en ait écrit M. de Valery, il paraît que c'est là encore un des établissements les mieux administrés de l'Europe. Il n'est sorte de bons soins, en effet, de soins doux, patients, intelligents qu'on n'y donne aux pauvres aliénés. On y épie leurs goûts, leurs aptitudes, les degrés et les nuances de leur mal; on en suit les variations. Tous les arts, et en particulier la musique, y ont des maîtres habiles, qui tiennent école ouverte. On a même là une imprimerie, pour occuper un grand nombre de ces malheureux qui y sont propres et qui s'y plaisent. Enfin, rien n'est négligé de tout ce qui peut les ramener à la raison, ou du moins procurer quelque adoucissement à leur infortune.

Mais nous touchons à Naples. Voilà, de tous côtés, des indices certains, et toujours de plus en plus significatifs, qui annoncent l'approche d'une grande

capitale. J'entends même déjà, je crois, comme une rumeur vague et prolongée, comme un bruissement sourd et lointain, que les vents nous apportent de la ville : c'est Naples, n'en doutez pas. Nous entrons à dix heures du soir.

XXXIX

NAPLES.

—

Vedi Napoli, e pò muore, dit le peuple, dans son enthousiasme pour son pays : voyez Naples, et mourez après, si cela vous convient. Ce peuple a raison ; son enthousiasme n'est que juste. Quel beau, quel magnifique, quel éclatant panorama m'est aujourd'hui montré ! Naples est la ville incomparable, si surtout on en juge par les avantages pittoresques de sa position, par les richesses et les enchantements de son climat, par les délices que l'on éprouve en respirant son air pur et suave, ou bien en contemplant son beau ciel bleu, soit pendant le jour, soit pendant la nuit.

Que je vous donne une idée de sa position d'abord. Imaginez, du côté du nord, un ample cercle de montagnes fertiles et fleuries, qui la couvrent et la couronnent en quelque sorte. Sur la pente douce

et arrondie de ces collines, en dedans, vous avez Naples, qui y est adossée, et dont les maisons et les monuments se présentent à vous, quand on les regarde d'en haut, ou quand on les regarde d'en bas, comme autant de degrés de ce vaste et admirable amphithéâtre. Vu ainsi du château Saint-Elme, à la Chartreuse, c'est un spectacle qui n'a probablement pas de second dans le monde. De là vous embrassez du regard toute cette ville qui se développe devant vous, dans une enceinte de sept à huit lieues de tour, avec toutes ses divisions, avec tous ses quartiers. Descendons maintenant, descendons jusqu'au port : derrière vous, vous avez Naples encore qui s'en va et s'étale, en montant jusqu'au sommet des collines dont nous avons parlé; devant vous, quel autre vaste panorama vient s'offrir à vos yeux! Avez-vous jamais rien vu de plus ravissant? quel golfe! quelle baie! quelle mer! Pour moi, je ne sais rien de pareil; je suis dans l'admiration, dans le transport, dans l'extase. O voyageurs! qui avez couru le monde, qui avez visité tant de pays pour y chercher de beaux sites, qui avez exploré la terre, pour y contempler quelques chefs-d'œuvre, quelques merveilles de la nature, si vous n'avez pas vu l'amphithéâtre de maisons, de palais, de monuments qui est derrière nous, et l'amphithéâtre plus beau, plus magnifique encore qui est devant nous, je veux dire : et cette belle mer, et ces belles et poétiques rives, que l'on suit si loin, que l'on voit, elles aussi, si animées, si riantes, si brillantes, y

compris ces charmantes îles, qui se dessinent dans le lointain, si vous n'avez point vu Naples enfin, vous n'avez rien vu. Il faut venir ici pour n'avoir en mourant rien à regretter. *Vedi Napoli, e pò muore.*

Moi qui, dans ce moment, ai tout cela sous les yeux, moi qui vis et m'enivre de ce spectacle, tout enivrant en effet, que m'offre depuis quinze jours, ici, et la terre et le ciel, et l'air et la mer, je ne m'étonne plus que les sirènes se soient plu en des lieux pareils, qu'Hercule y soit venu, qu'Ulysse, Énée et les Argonautes y aient passé, et que plus tard, attirées sur ces côtes par tant de charmes et de délices, de nombreuses colonies grecques, ces peuples si passionnés, si délicats appréciateurs des beaux climats et de toutes belles choses, en voyant Naples, lui aient donné tout d'abord le doux nom de jeune vierge : Parthenope. Ce n'est que bien longtemps après, peut-être même après quelque affreuse catastrophe, venue du Vésuve ou de peuples ennemis, que, l'ayant rebâtie, ils l'ont appelée la ville neuve : *Neapolis.* Quoi qu'il en soit, après l'avoir vue du dehors et dans son ensemble, visitons-la maintenant au dedans et dans ses détails. Nous en avons fait le tour, nous l'avons traversée plusieurs fois de long en large : voyez que de monuments, d'églises, de palais, de théâtres, de bibliothèques et de musées publics et particuliers ! que d'écoles, que d'établissements consacrés à la charité, aux arts, aux sciences et aux lettres! que de promenades ma-

gnifiques! que de rues de tous côtés! que de maisons hautes comme à Paris! que de peuple sur tous les points, et quel peuple agité, remuant, criard! que d'hommes! que de femmes! que d'enfants! que d'étrangers! que de voitures! que de gens à cheval et à pied! que de costumes divers! N'avais-je donc pas raison de dire au commencement que Naples présentait le plus beau et surtout le plus varié panorama de la terre. Il faut avouer néanmoins que cette ville, si fière à bon droit de ses avantages, doit beaucoup plus à la nature, qui a tant fait et si bien fait pour elle, qu'à l'industrie de ses habitants et aux arts qui l'ont souvent plus chargée que parée, plus enrichie qu'embellie.

Il y a dans tous les quartiers des églises et des chapelles en assez grand nombre. Je les ai visitées presque toutes, du moins les plus renommées, les plus connues. On peut dire en général que toutes renferment des richesses considérables. La cathédrale en particulier, sous l'invocation de saint Janvier, possède un trésor comme je ne crois point qu'il en existe ailleurs, tant il y a de vases, de reliquaires, de statues, de bustes massifs d'or, d'argent, couverts de pierreries, présents de tous les souverains catholiques qui se sont succédé en ce pays. On nous a montré même, à nous autres Français, un très-beau cadeau de ce genre qu'a voulu faire le roi Murat, lui aussi, à l'église de Saint-Janvier, la métropole de son royaume. Le cadeau de ce roi, notre beau et brave compatriote, est fort riche et ne

le cède point à ceux des autres souverains. Du reste, Murat était bon et généreux. Le peuple napolitain paraît quelquefois même s'en souvenir encore. Je lui en ai su gré. Pauvre Joachim! je lui en ai pourtant bien voulu autrefois d'avoir quitté la cause française ; mais à Naples, mais au récit de ces hommes reconnaissants, qui me parlent de lui, je ne suis plus que touché. Avant de partir, j'ai célébré, dans une petite église bien recueillie, quatre à cinq messes pour le repos de son âme, et j'en ai fait la confidence à un brave sacristain laïque, qui m'a baisé la main.

Après les églises je visitai les autres monuments. Je vis de magnifiques palais, des hospices grandioses, de riches et très-riches établissements ; mais j'arrivais tout nouvellement de Rome, et les souvenirs que je rapportais de là ne contribuaient pas peu à me désenchanter de tout ce que je voyais ici.

Toutefois, je restai émerveillé quand on m'eut montré toutes les richesses du musée *Bourbon*. Nul musée au monde ne possède collection d'antiques si nombreuse, si précieuse. Herculanum, Pompeïa et Stabies ont fourni la plus grande, la plus curieuse, la plus intéressante partie des objets qu'on y voit: statues, mosaïques, peintures à fresque, bronzes de toute espèce, marbres les plus rares et divinisés par le ciseau grec, bustes, sarcophages, bas-reliefs, urnes, ornements d'architecture, bassins de porphyre, vases de toute sorte, de toute grandeur, meubles, ustensiles, armes, instruments, ornements, ou parures

pour les femmes, des miroirs, du fard, du verre travaillé, ciselé, colorié même aussi, des fruits, des mets tout préparés, des médicaments, des aiguilles et des dés à coudre, des fuseaux, des dés à jouer, voire même des dés pipés, des sandales, des galons d'or fort beaux, des amulettes, et je ne saurais dire quoi encore, tout cela retiré des fouilles des trois villes englouties par le Vésuve. Puis des médailles à l'infini ; puis surtout des *papyrus*, que des hommes habiles sont occupés sans cesse à dérouler, à transcrire, à dessiner ou à graver. Je ne parle point des nombreuses salles remplies de tableaux modernes de toutes les écoles, ni même de cette bibliothèque si riche, qu'on trouve dans le même bâtiment, je veux dire dans le même palais. Il y a à Naples cinq bibliothèques publiques; mais on trouve aussi bien et mieux ailleurs.

On parle beaucoup du conservatoire, qui a donné au monde tant de grands musiciens. J'ai vu là un jeune élève de Venise qui nous en a dit merveille, plaçant les maîtres de composition surtout bien au-dessus de tous les maîtres connus en Europe.

Quant aux diverses écoles et aux colléges d'arts et de sciences qui sont à Naples, je n'en saurais trop rien dire, n'ayant guère vu que les bâtiments, et entendu que quelques concierges, faisant l'éloge des maîtres et des élèves.

Les théâtres ont plus de réputation. Celui de Saint-Charles passe pour le plus vaste et le plus beau de l'Europe. Cependant, si j'en crois des amis qui

l'ont vu dans tout l'éclat, dans toute la pompe de ses grandes solennités, il paraîtrait qu'il n'est ni propre ni bien tenu, et que ses illuminations si vantées sont bien loin de produire sur les étrangers le merveilleux effet qu'ils en attendaient.

On compte à Naples quelques belles rues : la rue de Tolède, celle de Chiaja, quelques autres peut-être encore. La rue de Tolède mérite sa renommée; celle de Chiaja est au-dessus de toutes les renommées possibles.

Que dirai-je des promenades? C'est ici surtout que Naples est incomparable. Si l'on ne veut pas m'en croire, qu'on aille à la *villa Reale,* cette promenade longue d'un mille à peu près, distribuée en allées d'acacias, d'yeuses et de saules pleureurs, ayant son joli jardin anglais, avec tous ses sentiers obliques, ses bosquets d'orangers, de myrtes et de rosiers, ses parterres, ses pelouses, ses belles et magnifiques fontaines, ses deux temples charmants, consacrés l'un à Virgile, et l'autre au Tasse; promenade située près de la mer qui la borde au sud, et l'immense rue de Chiaja, quelle autre au monde voulez-vous lui comparer? Regardez : d'un côté vous avez le golfe, vous avez la mer, cette belle mer que sillonnent sans cesse des milliers de voiles blanches qui s'en vont, qui arrivent ou qui traversent; vous avez les rives de ce golfe, peuplées de collines, de villes, de villages, de palais et de jolies maisons, tout cela en vue et en perspective; vous avez même au fond, et dans le lointain, les îles si pit-

toresques de Procida et de Caprée. De l'autre côté, au nord, votre œil est arrêté sans doute et ne peut traverser; mais qui l'empêche de suivre au long cette belle et large rue de Chiaja, qui fait comme partie de votre promenade, n'en étant séparée que par une grille, et qui s'en va jusqu'au mont Pausilype ; rue où l'on ne voit que des palais habités par la noblesse napolitaine ou de nobles et riches étrangers; rue presque toujours remplie d'équipages et de voitures, marchant sur deux files, que les troupes à cheval de la garde maintiennent rigoureusement dans l'ordre? Voyageurs de tous les pays, dites-moi où vous avez jamais rencontré tableau pareil? Que lui manque-t-il? La nature n'a-t-elle pas ici déployé à plaisir toutes ses magnificences, la société tout son luxe : luxe de monuments, de décorations, de carrosses, de chevaux, de toilette? Non, non, vous l'avouerez, nulle part la nature et l'art n'ont plus fait ni mieux fait, pour donner à une ville une belle et magnifique promenade. Aussi, à certains jours de la semaine, voyez l'affluence. Tout Naples est là : les grands, les petits, les hommes, les femmes, les enfants, les indigènes, les étrangers, tout ce monde marchant, courant, animé, agité de mille pensées, de mille sentiments, de mille passions, de mille intérêts divers.

Un tableau d'un autre genre s'offre ici à l'observateur, tableau peut-être encore plus varié, plus intéressant que le premier : tableau de mœurs, qu'on aime à trouver, à distance facile et rapprochée, et

que les gens du peuple, d'ailleurs, pour ne point vous laisser la peine d'avoir à le deviner vous-même, vous expliquent, sans trop se faire prier. Ces gens-là, dans ce pays, savent tout et disent tout. Ainsi, pour peu qu'ils vous aient vu deux fois, et qu'il vous plaise de les écouter, ils vous expliqueront, l'une après l'autre, toutes ces voitures qui passent devant vous, tous ces personnages présents, les pourquoi, les comment, les tenants, les aboutissants : rien ne leur échappe. Du reste, ils savent non moins les palais et presque toutes les maisons par cœur. Ils vous diront également ici tout ce qui s'est passé, tout ce qui se passe et même tout ce qui se passera.

Or, d'après ce que j'ai entendu, j'ai compris que tout va, à Naples, à peu près comme partout ailleurs, ni beaucoup mieux, ni beaucoup plus mal. Les grands ressemblent aux grands de tous les pays, la classe moyenne aux autres classes moyennes, et le peuple enfin à tous les peuples des grandes capitales. Je ne vois donc point ce qui a si fort allumé le courroux de certains voyageurs rigoristes, contre les Napolitains, contre les Napolitaines. Une remarque seulement qu'on pourrait faire, sous le rapport physique, remarque tout en sens inverse de ce que l'on voit à Rome, c'est que les hommes y sont infiniment plus beaux que les femmes, en général petites, maigres, basanées, de traits et de tenue assez peu nobles, surtout quand on vient, par un souvenir encore récent, à les comparer aux Romaines. Les Napolitains, au contraire, eux, on ne peut que dire

qu'ils sont bien, très-bien..... point trop grands, mais sveltes, souples, bien faits, élégants et tout à fait gracieux; c'est plaisir, en particulier, que de les voir sous les armes. Malheureusement cette jolie et brillante armée, à la moustache noire, à l'œil martial, à la démarche vive et dégagée, semble n'avoir plus l'usage que de ses jambes, dès que l'ennemi paraît. On ne peut plus la rencontrer nulle part, ni dans les Abruzzes, ni hors des Abruzzes. Les Autrichiens, dans le temps, ont bien dû rire des grandes menaces parlementaires de feu M. le général Foy.

Mais, si les Napolitains, laissés à eux-mêmes, ne sont pas les premiers guerriers du monde, sur un champ de bataille, ils peuvent du moins passer pour le peuple le plus mutin, le plus vite emporté, dans un jour d'émeute. M. de Valery assure qu'il existe un livre italien intitulé : *Relation de la vingt-septième révolte de la très-fidèle ville de Naples;* et depuis l'apparition du livre de l'auteur italien, et même de celui de M. de Valery, on aurait pu ajouter quelque post-scriptum à la relation.

Cependant ce peuple, si vif et si prompt, est loin, quoi qu'on en ait dit, d'être cruel. Ses émeutes sont plutôt menaçantes et criardes que meurtrières. Cela peut paraître extraordinaire, à cause surtout de ce soleil si ardent et si chaud qui allume ici le sang dans les veines; mais il faut dire aussi que la religion, depuis longtemps et toujours encore, est toute-puissante sur les âmes. Le phénomène observé devient dès lors moins étonnant : car, en s'irritant

ou en s'apaisant, les Napolitains ne font que céder à la nature des choses ; ils se soulèvent et s'irritent, sous l'influence d'un soleil qui les brûle ; ils s'apaisent et s'adoucissent, sous les inspirations de la foi chrétienne, qui les y porte et le leur commande.

J'ai dit que la religion était encore et toujours toute-puissante sur les âmes napolitaines ; c'est là un fait qu'on ne peut guère révoquer en doute, surtout quand on a sous les yeux ce peuple qu'on voit si animé, si empressé, accourir, de tous côtés, aux fêtes, aux solennités, aux processions, à toutes les cérémonies de l'Église. Les femmes se font principalement remarquer dans la foule. Veuillez bien ne les point perdre de vue. Arrivées au jour, à l'heure, au lieu indiqués, les voilà toutes, aussitôt, à genoux, priant tout haut, criant même leurs besoins et leurs désirs à Dieu, à Jésus, à Marie, ou au saint patron qu'on invoque ce jour-là. Pauvres créatures ! c'est quelquefois même risible et affligeant tout ensemble que de les entendre exprimer ce qu'elles souhaitent et qu'elles demandent, ce qu'elles espèrent ou qu'elles regrettent, ce qui leur fait peine ou joie dans le moment. Les femmes de Naples disent tout, dans leur accès de ferveur et de dévotion, et ne disent rien tout bas. C'est leur manière, à elles, de parler à Dieu et aux saints : elles craindraient probablement de n'en être point entendues, si tout le monde ne les entendait.

Sans doute, cette piété féminine et populaire pourrait être plus prudente et mieux réglée ; mais

enfin, dans tous ces élans et ces éclats même désordonnés, il y a de la foi qui parle, et cette foi me rassure un peu plus sur la vertu de ces pauvres femmes ou filles de Naples, que tout cet étalage philosophique de certaines dames voyageuses, qui viennent s'en moquer et les critiquer. Ce qui ne veut pas dire que tout ici soit pur et saint. L'antique Parthenope est réputée, par tout le monde, pour une ville de plaisirs, et c'en est une effectivement. On y aime le théâtre, la danse, la musique à la folie. On y multiplie, tant qu'on peut, les fêtes, les parties, les amusements. Je ne sais aussi s'il est un pays, sur la terre, où toutes les classes aient plus d'esprit, plus d'imagination surtout. Je crois que tous les hommes font ici des vers ; tous du moins sont sensibles aux charmes de la poésie. J'ai entendu de jeunes enfants d'artisans réciter, déjà avec goût et enthousiasme, les magnifiques épisodes du Tasse, qu'ils avaient appris par cœur.

Ainsi, Naples est toujours la patrie des arts, la patrie des lettres, comme aussi même la patrie des sciences. Les savants ici pullulent, et surtout les antiquaires que fournissent toutes les classes : le clergé, la noblesse, le barreau et les différentes écoles de médecine et autres. Ce qui n'empêche qu'on ne parle généralement, en cette ville, un fort mauvais italien, que les vrais Italiens n'entendent pas toujours.

Je n'ai rien dit encore d'une certaine espèce d'hommes qui fait classe à part, dans le pays, et

que tous les étrangers venus ici veulent voir, dès le premier jour. Comme tout le monde, le premier jour de mon arrivée, j'ai demandé les *Lazzaroni*. Je les ai vus. Je m'attendais, suivant les récits des voyageurs, à trouver ces nouveaux *Lazares* nus, couchés par terre comme celui dont ils tirent le nom, ou bien vous demandant l'aumône, le terrible et fatal *couteau* à la main; et voilà que je ne rencontrai partout que des hommes, tout semblables à nos portefaix, à nos hommes de port, de halle et de travail, vifs et actifs, tant qu'il y a quelque chose à faire, mangeant le macaroni et buvant la limonade, en plein air, comme ailleurs vont leurs pareils s'enivrer, jurer, se battre, dans de mauvaises guinguettes fétides et ordurières. Je ne vois point ce qui les met au-dessous des autres. Ils sont fils, ils sont époux, ils sont pères, tout aussi bons et peut-être meilleurs qu'on ne l'est dans bien d'autres villes qui font les fières, et qui regorgent tous les jours davantage d'enfants *trouvés*, je veux dire d'enfants abandonnés. Les *Lazzaroni* napolitains sont des hommes de travail, nourris sainement, vêtus convenablement à la saison et au climat, passant la journée au port ou à faire des commissions, et la nuit dans le logis de la famille. Le dimanche venu, chacun d'eux est seigneur, comme tous les plus grands seigneurs de Naples. Ce jour-là, il ne fait rien, il se repose, il va à la messe de sa paroisse, le matin, et le soir il se promène endimanché, avec sa femme et ses enfants. J'aime autant

ces gens-là que ceux qui affectent, ailleurs, de travailler si fort le dimanche, et le lundi, tous les lundis, sont ivres à la barrière.

Je n'ai pas vu Naples assez pour en savoir et en dire davantage.

XL

ENVIRONS DE NAPLES. — CÔTE DE POUZZOLE.

—

Où voulez-vous que je vous mène? me dit un jour, de grand matin, certain brave Napolitain dont j'avais loué, la veille, le léger cabriolet. Du côté de Pouzzole, répondis-je; et aussitôt voilà mon homme qui fouette son excellent et fringant petit cheval. En un rien de temps, nous sommes au bas de la rue de Tolède, nous prenons la droite, par la belle rue de Chiaja, et nous arrivons au mont Pausilype. Je mets pied à terre, et je gravis à la hâte au tombeau de Virgile. Je croyais trouver là une antique merveille, enrichie des plus poétiques souvenirs modernes. Quel ne fut pas mon désappointement, quand j'aperçus cette pauvre petite et étroite coupole, en forme de grotte ronde, dénuée de tout ornement, lézardée de tous côtés, livrée, abandonnée aux ronces et aux reptiles qui y veulent

venir. On ne voit plus trace, ni du laurier qu'y planta Pétrarque, ni d'autres lauriers, plantés depuis par d'autres poëtes. Les Anglais, les étrangers, à force d'en détacher tous les jours quelque chose, ont fini par enlever même les racines. Il n'y a pas jusqu'aux riches bancs de marbre blanc, posés là par le général français *Miollis*, qui n'aient été brisés, renversés, jetés de côté. Virgile, qui a aimé, qui a chanté, qui a illustré ces rives, méritait mieux du pays. Naples... Naples, j'ai dit il n'y a pas longtemps que tu étais l'amie des lettres, l'amie des arts, l'amie des vers et surtout des beaux vers, de toute belle poésie; je m'en dédis aujourd'hui, en voyant le tombeau du grand poëte que tu délaisses! Ma visite est faite; partons. Je remonte en voiture, et nous traversons la grotte du Pausilype, c'est-à-dire ce beau tunnel ou chemin creusé dans la montagne qu'il traverse de part en part, dans une longueur d'un tiers de mille, sur vingt-huit toises de haut. Deux voitures peuvent aisément passer de front, d'un bout à l'autre. Le mot grec de *Pausilype*, qui signifie *cessation de tristesse*, répond assez bien, ainsi qu'on l'a observé déjà, à la beauté, à la fraîcheur, à l'antique fertilité de toute cette délicieuse colline.

Jadis toute cette côte était couverte de magnifiques villas et de maisons de plaisance qu'y avaient fait bâtir les Romains les plus illustres, tels que Marius, Pompée, et cet infâme Pollion surtout, si célèbre dans l'histoire, qui, lui, avait là ses viviers

pleins de murènes nourries et engraissées de la chair de ses esclaves. Cicéron y possédait également, près de Pouzzole, une superbe maison ou plutôt un palais qu'il appelait académie, bâti qu'il était sur le plan de l'académie d'Athènes. Une remarque qui m'est venue souvent à l'esprit, c'est que le prince des orateurs romains aimait beaucoup la mer. On ne cite pas de lui, que je sache, une seule maison de plaisance, d'où la mer ne se pût voir. A sa maison de Tusculum, il la voyait sans peine; celle qu'il possédait près de Gaëte, avait la mer à ses pieds; celle de Pouzzole, dont nous parlons maintenant, était bâtie en face même du golfe. Il en avait trois autres encore, une aux environs de Baïa, une à Cumes et la dernière à Pompeïa, et toutes trois toujours sur le rivage et comme sous le reflet de cette belle mer. La mer aurait-elle donc été regardée par ce grand homme comme une heureuse inspiratrice d'éloquence et de grandes pensées? Je ne sais; mais, dans tous les cas, la vue de si belles eaux, réfléchissant un si beau ciel, la vue de ces vagues régulières et allongées ou bien de ces subites et instantanées révolutions de flots en émeute, pourrait bien n'avoir point été inutile au génie de longue haleine, et quelquefois au génie brusque et soudain du défenseur de la patrie, de l'écrivain philosophe, l'interprète et l'imitateur de Platon, cet autre grand génie que la mer a vu naître, vivre et mourir.

Quoi qu'il en soit, Cicéron avait auprès de Pouz-

zole une bien belle maison, dont on peut voir encore quelques restes.

J'ai visité toutes les curiosités qui attirent journellement les étrangers sur cette côte, depuis Naples jusqu'au promontoire de Misène : le lac d'Agnano, les étuves de Saint-Germain, la grotte dite du *Chien*, la *Solfatara*, volcan qui n'est peut-être pas si éteint qu'on le veut bien croire, qui exhale des vapeurs chaudes, sulfureuses, et sur lequel on ne marche qu'en tremblant; car il est clair, d'après le bruit que fait chacun de vos pas, que vous êtes sur un terrain miné et vide, à des profondeurs incalculables. J'ai passé là des heures assez longues.

Arrivé, ou plutôt rentré dans Pouzzole, je continuai, avant la fin du jour, de visiter tout ce qui m'était présenté : la ville d'abord, qui est assez peu de chose, aujourd'hui; la cathédrale, reste d'un ancien temple consacré à Auguste; les magnifiques lambeaux du temple de Sérapis; le port, jadis un des plus vastes de la Méditerranée; puis enfin l'amphithéâtre ou Colisée, assez grand, dit-on, pour avoir pu contenir autrefois jusqu'à quarante et cinquante mille spectateurs.

J'avais besoin de nourriture et de repos; j'allai prendre l'un et l'autre dans une assez médiocre auberge. Le lendemain, dès qu'il fit jour, j'étais en voiture, emmenant avec moi un guide du pays, paresseux, mais brave homme, et connaissant parfaitement les lieux; nous visitâmes les deux lacs, le *Lucrin* et l'*Averne*, dont mon guide me raconta au

long toutes les particularités. Ici nous marchons dans le pays de la fable, ou de l'histoire la plus reculée. En effet, c'est en ces lieux mêmes et dans ces environs que les anciens poëtes ont placé et leurs enfers et leurs champs élysées. Les dieux, les demi-dieux sont venus en ces contrées, et s'y sont plu. Il est bien vrai qu'on y a vu aussi des monstres, ne fut-ce que Tibère, Néron, Caligula et tant d'autres dont le souvenir est encore ici tout vivant.

Nous allâmes voir Baïa; et c'est sur les lieux mêmes qui l'ont inspirée, que je voulus lire à un jeune peintre de notre patrie, rencontré là par hasard, la belle méditation de M. de Lamartine. Il faut pourtant dire que je n'aperçois ici rien de bien inspirateur. Comme tout a changé, depuis le temps où Horace, Virgile, Martial, Properce et tant d'autres poëtes chantaient les délices par trop séduisantes de ce pays enchanté! Certes les sages, les philosophes n'ont plus à se défendre de la séduction, ou à s'excuser de leur séjour en des lieux pareils. Théâtre impur de meurtres et d'abominations, on dirait qu'à la fin Dieu s'est lassé, et qu'il a envoyé là son souffle vengeur et destructeur. Passons, vite ces masures n'ont rien d'attrayant. Passons vite, ces eaux menaçantes, envahissantes tous les jours davantage, me font peur pour toutes ces rives; passons vite enfin, je sens ici un air pestilentiel qui tue. Dieu soit loué! nous voilà dehors et déjà loin!

Nous visitons Misène, cet ancien port principal des Romains; nous visitons Cumes, cette autre

vieille ville ruinée, bâtie jadis par les Grecs cuméens, à leur retour de Troie. Nous visitons toute cette côte, toutes les curiosités antiques. J'en ai la tête pleine. Ce sont des tombeaux, ce sont des temples ruinés, quelques restes d'antiques et brillants palais, quelques restes même des villes saccagées par les barbares, comme Linterne, appelée aujourd'hui *Patria,* à cause du tombeau du grand Scipion, dont l'épitaphe ruinée ne laisse plus voir en entier que ce mot latin ; c'est d'un côté une piscine dite admirable, et qui a dû être fort vaste et fort belle en effet; c'est d'un autre côté la grotte des Sibylles, où tant d'oracles ont été rendus, au nom d'Apollon ; c'est je ne sais quoi encore : des prisons, des labyrinthes, composés de cent chambres, *cento camerelle,* des môles, des arcades, des aqueducs, des thermes, des ponts rompus et emportés, des fortifications, enfin des débris de toute espèce, sur lesquels s'exerce journellement et à toute heure la faconde des *ciceroni.*

Adieu à cette côte occidentale du golfe de Naples. C'est assez l'avoir vue et parcourue.

Néanmoins, avant d'en finir, disons quelques mots des quatre îles célèbres qui s'élèvent devant nous, au milieu de ces belles eaux. Procida, Ischia, Nisidra, Caprée, sont vraiment des îles enchanteresses, qui méritent l'empressement que met tout le monde à les visiter. Nous y allâmes, plusieurs voyageurs étrangers de société. Nous vîmes partout de beaux sites, de charmants coteaux, des points de vue déli-

cieux, des traces de volcans éteints, de beaux arbres, de belles vignes, des costumes de paysannes fort pittoresques et variés, des grottes curieuses, quelques belles maisons, des sources minérales aussi, que les malades et particulièrement les blessés viennent chercher. Iles charmantes et incomparables, que de souvenirs surtout ne réveillent-elles pas! souvenirs tantôt nobles et purs, tantôt affreux et exécrables: je les ai interrogés tous, mais tous, à peu près, sont restés sans réponse. *Nisida* a oublié les adieux de Brutus et de Porcie. *Procida* ne sait plus rien de son histoire, plus rien de ses héros, plus rien même des Vêpres Siciliennes, elle qui les a conçues, et porté la révolte à Palerme. Et, quand j'ai demandé à *Ischia* de me rappeler un grand nom, une grande infortune, un grand deuil, si noblement portés en ces lieux, Ischia s'est tue : elle ne m'a pu dire un mot, un seul mot de la noble veuve de *Pescaire;* et pourtant c'est bien ici que Victoire *Colonne*, l'illustre moderne Romaine, vint, après son malheur, faire du bien, écrire de beaux vers et pleurer, jusqu'à la fin de ses jours, la perte d'un époux adoré et trop tôt enlevé, malgré les lauriers de *Pavie.*

Caprée seule a conservé toute sa mémoire. Le nom de Tibère plane encore tout vivant au-dessus de cette île, et semble, à l'heure qu'il est, effrayer jusqu'aux échos qui le redisent. Serait-ce donc que la peur laisse, dans le cœur des hommes, des traces bien autrement profondes que l'admiration et la

reconnaissance? L'observation, si elle était vraie, serait affligeante.

Nous sommes de retour à Naples; mais je repars demain.

XLI

ENVIRONS DE NAPLES. — COTÉS DE L'EST.

—

Le soleil n'est pas encore levé que nous voici en calèche, courant vers *Pœstum*, cette antique ville des Osques, des Phéniciens, des Étrusques, des Sybarites, des Lucaniens, et enfin des Romains qui en firent d'abord comme le boulevard de leur empire toujours croissant, puis un lieu de résidence et de délices, pour eux-mêmes, pendant l'hiver surtout.

Sortis de Naples, et hors du pont de la Madeleine, nous marchons comme dans un pays de fées, qui n'est autre néanmoins qu'un pays de réelles merveilles. Nous allons voir tout à l'heure *Portici*, le Vésuve, Herculanum, Pompeïa, Stabies, le golfe de Salerne et toutes ses curiosités, toutes ses beautés.

La route qui longe cette côte est belle, large,

magnifique, animée, comme nulle route au monde: du moins, pour moi, n'ai-je jamais rien vu de pareil. Imaginez, en effet, de tous côtés et à toutes distances, de charmantes et élégantes maisons de campagne et de plaisance, de grandes et riches auberges remplies, de gracieux casinos, de délicieux jardins, des villages qui ressemblent à de jolies petites villes, et des villes pleines de curiosités et d'intérêt, des voyageurs qui vont et qui viennent, et partout des populations vives et actives qui se remuent, qui parlent, qui gesticulent, qui travaillent: puis, pour couronner et encadrer ce tableau, à gauche, des montagnes qui s'élèvent et fuient devant vous: puis, à droite, la mer et toujours cette belle et incomparable mer, qui s'étend au loin et vous présente ses rives en amphithéâtre, où vos regards aperçoivent partout et de charmants coteaux et de jolis petits ports, tout cela formant un tableau, un spectacle, un panorama, comme on n'en voit nulle part.

Arrivés à Portici, nous visitons le palais du roi, les appartements, la chapelle, les jardins, tout enfin. Tout est ici riche, curieux, magnifique. On a raison, bien raison de vanter en particulier les points de vue; ils m'ont fait plaisir plus que le palais lui-même, plus que les beaux tableaux, plus que les mosaïques antiques, dont les appartements sont remplis.

De là, nous allons à *Resina*, village à deux pas de Portici. Après avoir visité la *Favorita*, palais du

prince de Salerne, nous nous acheminons vers le Vésuve. On m'avait fait peur, trop peur de cette montagne. Le Vésuve n'est point si haut que je le croyais, ni si difficile à gravir. Mon guide est enchanté de moi. Il n'a point à me porter et à me traîner. Je le suis assez lestement.

Arrivé au sommet, ne vous imaginez point que j'aille faire le brave et descendre au fond du volcan. Je me contente de regarder la bouche du cratère ; mes compagnons n'en font pas davantage, si même ils en font autant. Ce cratère est vraiment un horrible et affreux gouffre, qui a, dit-on, six mille pieds de circonférence, au haut de la montagne, avec un rebord de trois à quatre pieds seulement, tout autour, sur lequel on ose à peine se tenir. Que de mystères effroyables la nature a cachés dans ces profondeurs! Que de terribles souvenirs sont soudain réveillés, à la vue de cet abîme, qui a englouti des villes et des générations tout entières. Cependant de ces hauteurs où nous sommes, regardez partout, dans ces environs et à vos pieds ; qui dirait que c'est là un pays toujours menacé d'être enseveli, un beau matin, ou un beau soir, quand il plaira au Vésuve de jeter dehors et ses cendres, et ses laves, et tous ses rochers fondus, matières liquéfiées par le feu, que le volcan va chercher et prendre je ne sais où, pour les lancer à je ne sais quelle distance, en haut et au loin? Tous ces peuples ont-ils perdu la tête, d'aller bâtir des maisons, des palais, des villages, des villes, sur un sol miné, qui tremble sous leurs pas,

qui va céder tout à l'heure, et les engloutir dans les flammes? Demain, tout ce que je vois ne sera peut-être plus, le gouffre aura mugi et la contrée aura disparu. En vain les amateurs viendront chercher ici et ces jolies collines si riches, et ces édifices si somptueux, et ces populations si réjouies : tout cela sera au fond d'un abîme de feu, ou du moins enterré, enseveli sous des montagnes de laves et de cendres, comme autrfois Herculanum, Pompeïa, Stabies, et je ne sais combien de palais royaux et impériaux, de belles maisons, de beaux jardins, de peuples gais et heureux aussi, qui chantaient, qui dansaient, qui jouaient et s'amusaient, ainsi qu'on le fait aujourd'hui, en présence et sous la fumée du Vésuve. Du reste, le volcan paraît assez endormi, pour le moment; mais, avec un pareil hôte chez soi ou près de soi, qui peut s'assurer du lendemain? Depuis l'an 79 de notre ère jusqu'à nos jours, c'est-à-dire depuis sa première éruption connue jusqu'à la dernière, trente-quatre à trente-six grandes éruptions ne sont-elles pas assez pour faire trembler et réfléchir des hommes qui ont de la raison, et qui savent ou doivent savoir par cœur les faits et gestes d'un voisin pareil? Dieu garde et bénisse tout ce monde qui habite ici! Pour moi, je n'y vivrais pas, je n'y dormirais pas, une semaine, tranquille.

Qu'un volcan est chose affreuse! Et pourtant que de volcans dans le monde! je dis : dans le monde physique, comme aussi même dans le monde moral.

La nature en est pleine, en est sillonnée de toutes parts. Il y en a au fond des mers, qui poussent des îles tout à coup; il y en a dans les montagnes, dans les plaines et sur tous les continents, ou sous tous les continents : ainsi la terre a les siens, dont le Vésuve n'est qu'un des plus petits. Mais, s'il y en a tant sous cette terre que nous connaissons, ou que nous ne connaissons pas, combien peut-être n'y en a-t-il pas davantage encore à sa surface. Voyez, lisez l'histoire des empires, examinez les peuples, étudiez les familles, étudiez les individus, tous n'ont-ils pas leurs volcans, qui, à certains siècles, à certaines années, à certains jours et à certaines heures, ont leurs détonations, leurs explosions, leurs éruptions? Et certes, il faut dire, celles-ci ne sont pas les moins terribles; car, si les unes ensevelissent des villes et des villages, les autres, ouvrant de plus larges, de plus profonds cratères, engloutissent des nations tout entières, je dis plus, engloutissent des idées, des vérités, des principes.

Oui! tout est volcan ici-bas, et dans le globe et sur le globe! Point de terre qui n'en soit aujourd'hui comme traversée et labourée; point de sociétés humaines, ni grandes ni petites, qui n'en portent les traces, encore toutes fraîches, ou du moins n'entendent certains bruits sourds, certaines menaces gronder, soit de près, soit de loin. Que dis-je? est-il seulement une âme, au monde, une seule âme, qui, dans quelque coin secret et inconnu d'elle-même, ne récèle des feux et des flammes

d'autant plus redoutables, que c'est aussi quelquefois sous des fleurs et des apparences tranquilles que le volcan se cache ?

Mais trêve aux réflexions. Nous voici au bas du Vésuve. Nous visitons Herculanum, nous visitons Pompeïa, Stabies, ou, pour mieux dire, l'emplacement de Stabies. Je ne dis rien de ces trois villes : j'y dois revenir dans quelques jours, j'en parlerai alors plus au long.

Partons maintenant pour Pœstum, sans nous arrêter à examiner autre chose en route.

Pœstum m'avait promis plus qu'elle ne me tient. J'espérais, d'après les récits des savants, quelque chose de grand et de magnifique, une antique capitale, tout empreinte encore des traces d'Ulysse, de Jason et d'Hercule, qui y ont abordé, et bâti des temples; j'espérais que les Sarrasins, tout en la saccageant au dixième siècle, l'auraient laissée digne encore de ses anciens souvenirs, que ses habitants dispersés seraient venus d'ailleurs rebâtir et refaire ce qui avait été détruit par le fer et le feu ; enfin j'espérais une ville, ou du moins de nombreux et splendides restes d'une ville, qui fut grande, riche et puissante, et je ne trouve que quelques rares et pauvres ruines, ruinées elles-mêmes.

Je regrette presque le chemin que j'ai fait. C'est se donner beaucoup de peine que de venir, de dix-huit lieues, pour chercher et pour voir quelques débris de vieilles murailles, quelques lambeaux de tours, de portes, de portiques, de théâtres et am-

phithéâtres, quelques beaux restes de temples, il est vrai, et enfin quelques tombeaux. Encore si tout ce pays n'était pas un véritable désert; si l'air qu'on y respire n'était pas aussi infect; si les rosiers chantés autrefois par Virgile n'avaient pas fait place à toutes ces ronces et à toutes ces épines; si Pœstum, en perdant sa splendeur comme ville, n'avait pas perdu et ses bocages, et ses doux zéphirs, et ses riches moissons, et tous ses délicieux alentours, si chers, en leur temps, aux maîtres du monde; alors on pourrait se croire payé de ses frais et de ses fatigues, en arrivant ici. Mais point du tout : Pœstum s'est laissé tout enlever, et n'a su rien remplacer. Qu'importe que le sol soit resté fécond, et qu'il y ait là quelques arbres, donnant deux fois l'année des pommes, des poires et des cerises? ce n'est point cela que je demande à une ville étrusque, grecque, romaine, qui s'appelait autrefois *Neptunia*, *Posidania*, *Pesidania*, puis par contraction ou corruption, *Pesitan*, *Pestan*, et enfin *Pœstum*, tous noms qui désignent une ville riche, commerçante et puissante, sous la protection spéciale de Neptune, dieu des mers.

Heureusement que, si j'en suis réduit ici à ne point trouver ce que je cherche, mon voyage pour cela ne me laissera pas que des regrets. J'ai vu *Sorrente*, et, à Sorrente, j'ai vu la maison du Tasse, maison un peu défigurée, il est vrai, puisqu'on en a fait un palais; mais enfin c'est là que naquit le grand poëte moderne, le poëte bien-aimé de ma

jeunesse et de toute ma vie. Oh ! que je fus heureux à ces mots de notre guide : *Ecco la casa del Tasso.* Je ne saurais exprimer tout ce que mon être en éprouva alors d'émotion. Le souvenir des beaux vers de la *Gerusalemme liberata*, des malheurs et de tous les accidents chevaleresques et poétiques qui ont rempli la vie de l'incomparable *Torquato*, me saisit tout à coup si fortement et si pleinement, qu'il me fut impossible, assez longtemps, d'avoir la pensée à autre chose. On eût pu croire qu'un charme me tenait, en présence de cette maison, comme immobile. Je ne remuais, ni ne parlais, ni n'écoutais. Les yeux fixés sur cette demeure de mon poëte favori, j'étais tout à elle ou plutôt tout à lui. Et, quand mes compagnons de voyage m'avertirent qu'il était bien temps enfin de partir, je restai sourd à l'avis : je ne pouvais quitter ces lieux. Je leur dis pourtant adieu ; mais, en m'éloignant, je me retournais sans cesse, je regardais encore et ce palais nouveau qu'on appelle la maison du *Tasse*, et ce haut rocher d'où le poëte, dès son enfance, avait pu enivrer sa jeune muse de la contemplation de tant de merveilles, réunies sous ses yeux. Je regardais la mer, la belle mer qu'il pouvait voir lui-même, et les campagnes fleuries, et le beau ciel, et tous les objets auxquels cette âme avide et précoce dut ses impressions premières. Combien tout cela, joint à l'air embaumé qu'on respire en ces lieux, me paraissait propre à expliquer toutes les richesses d'imagination et de génie possédées dé-

veloppées par l'Homère de l'*Italie*, l'Homère du christianisme! Après cela, je n'ai rien de bien curieux à dire de la ville de Sorrente. Seulement, comme on me montrait plusieurs temples anciens, je fis la remarque qu'on me parlait souvent d'Hercule en ce pays. Son nom, ses souvenirs se trouvent partout. Il me paraît bien impossible que ce héros n'ait pas passé ici.

Connaissez-vous le golfe de Salerne? nulle contrée au monde n'est plus délicieuse, rien de plus frais, de plus suave, de plus riche et de plus varié que tout ce paysage, que nous avons là, sous le regard.

La ville de Salerne n'a guère de remarquable, sous le rapport de l'art, que sa cathédrale, toute remplie d'objets d'art les plus précieux, tirés en partie des ruines de Pœstum.

M. Dupaty, toujours fidèle à la *vérité*, comme on sait, nous fait ici une description, à sa manière, d'un *Adonis mort* et d'un *Christ mourant*, qu'il a trouvés, lui philosophe, l'un à côté de l'autre, en cette église. Que les philosophes ont des yeux vraiment singuliers! Je ne connais qu'eux au monde, pour voir toujours tout ce qu'ils veulent, et ne voir presque jamais ce que voient les autres. C'est un privilége qu'il faut bien leur reconnaître, et que la *nature*, tant célébrée par eux, leur aura sans doute accordé, pour prix de leur bonne foi.

A côté de cette description vient une tirade *ab irato* contre les prêtres, contre les moines, contre

les séminaires, contre l'évêque, contre les chanoines, qu'il appelle tous : *insectes, vermine que les Italiens*, dit-il, *en se décrassant, secoueront* un jour. Quel style! Comme au temps de M. le président Dupaty, la philosophie de la *tolérance* et de *l'humanité* avait fait des progrès ! On croirait entendre déjà le mot d'ordre donné plus tard aux peuples de *secouer* les prêtres et les évêques. Cela s'exécutera bientôt en France, M. le président. Vous avez l'air d'en savoir quelque chose; mais vous vous êtes trompé ici : Salerne n'en est pas là.

Toutefois, laissons en paix les philosophes du dix-huitième siècle. Leurs faits comme leurs pronostics sont bien loin de nous, grâce au ciel. Le dix-neuvième siècle, dans lequel nous avançons, devient tous les jours plus juste. Ce n'est pas que les catholiques n'eussent bien, il est vrai, au sujet de Salerne même, certain reproche à adresser à un écrivain de nos jours, qui, dans son bel ouvrage sur l'Italie, nous avait accoutumé à un ton généralement plus réservé, plus convenable de sa part. Je suis affligé pour M. de Valery que lui aussi, au temps où nous vivons, se soit laissé aller à des jugements, à de petits sarcasmes dont l'histoire par avance a déjà vengé et les siècles de foi dont il parle, et le grand et saint pontife Grégoire VII, qu'il respecte assez peu, jusque sur son tombeau. Nos auteurs philosophes ont beau faire et beau écrire ce qu'il leur plaira; c'est désormais et à toujours une vérité acceptée des véritables catholiques, comme

aussi même aujourd'hui des protestants instruits, que ce mot connu du pontife mourant ici exilé : *Dilexi justitiam et odivi iniquitatem : propterea morior in exilio.* J'ai aimé la justice, j'ai haï l'iniquité : c'est pour cela que je meurs dans l'exil.

Mais quittons ce sujet aussi bien que Salerne.

Nous revenons vers Pompeïa. On ne saurait s'imaginer quels beaux chemins nous avons, quelles belles campagnes, quelles délicieuses collines, quels charmants villages, quelles belles populations nous rencontrons partout.

Nous voici arrivés à la ville extraordinaire, que nous voulons revoir. Entrons : Pompeïa mérite bien une seconde visite.

XLII

POMPEIA, HERCULANUM ET STABIES.

Mes compagnons de voyage sont pressés de retourner à Naples; ils me laissent seul, tout seul. N'importe ; quoique seul, je veux de nouveau visiter ma ville de prédilection. J'aime Pompeïa. On y a du silence, du repos, de la paix. Tout bruit, tout tumulte s'est retiré d'ici. Qui dirait que c'est là une ville de 20 à 25,000 âmes? Que font donc, à ce moment, les ouvriers, les marchands, les hommes d'affaires et d'activité? Où sont les soldats de la garnison et les chefs de légion? Que sont devenus les hommes, les femmes, les enfants? Où donc a passé la foule? Je ne vois ni n'entends personne. Quoi ! pas un mouvement, pas un cri, pas un souffle, au milieu de tant de rues, de tant de maisons? Cependant il se fait grand jour. Le soleil darde de tout côté. Est-ce que Pompeïa, tout Pompeïa dort encore? Singulière ville, qui dort si longtemps !..

Voilà ce que j'étais tenté de dire en entrant. Un homme alors paraît, me fait un signe d'aller à lui. J'y vais aussitôt. Savez-vous, murmura mystérieusement cette espèce de fantôme, ce que c'est que Pompeïa? ce qui lui est advenu? Je suis ici pour vous l'expliquer.

L'histoire de cette ville est longue à raconter. Je vais vous dire tout, car tout est extraordinaire, tout est intéressant. Il y a bientôt deux mille ans que ses habitants ne font plus de bruit. Avant ce temps-là, ils étaient, comme nous, parlant, agissant, se remuant beaucoup, s'amusant surtout, plus même encore qu'on ne le fait aujourd'hui; car vous allez voir tout à l'heure des théâtres, des amphithéâtres, des maisons de jeux et de plaisirs, qui vous prouveront ce que je dis. Vous connaissez le *Vésuve;* peut-être même l'avez-vous gravi déjà. Quel terrible volcan renferme cette montagne! Il y a *deux mille* ans, on ne savait pas ici, ou du moins on ne savait plus ce que c'était qu'un volcan. On l'a appris depuis.

L'an 79 de notre ère, tout ce pays, que vous voyez, était dans l'abondance et dans la joie. Un jour même de cette année, le 24 août, Pompeïa donnait une fête. On était au théâtre, quand tout à coup le *Vésuve* gronde, s'agite, comme si, lui aussi, voulait prendre part à la fête donnée. Dieu! quelle fête, quel spectacle eut là Pompeïa! En quelques moments, toute la contrée est inondée, couverte, engloutie. Malheur à qui n'a pas fui déjà: car la

lave brûlante et bouillonnante, les rochers en feu, la cendre et les cailloux, lancés de tous côtés, et à des distances qu'on ne peut plus calculer, se sont amoncelés comme des montagnes. Plus de villes, plus de villages, plus de palais, plus de maisons, plus d'êtres vivants : tout a disparu. Inutile de les chercher ; ce n'est que dans *dix-sept cents ans* qu'on pourra les retrouver.

Dix-sept cents ans, en effet, s'étaient à peu près écoulés depuis lors. On ne pensait plus ni aux villes, ni aux villages engloutis. Des maisons avaient été bâties sur des maisons, des palais sur des palais ; des vignes magnifiques croissaient sur des villes, sur des bosquets et des jardins. On avait oublié jusqu'aux noms de Pompeïa, d'Herculanum et de Stabies, ces trois cités célèbres dont pourtant parlait Pline, dans des lettres que tout le monde pouvait lire. Mais voilà qu'un beau jour des paysans se mettent en tête d'avoir des puits. Ils creusent.... ils creusent encore ; tout à coup les instruments du travail sont arrêtés. Impossible d'aller plus avant. Quel obstacle vient s'opposer ici à l'ardeur de ces hommes vigoureux, arrivés déjà à *soixante cinq* pieds de profondeur? Peut-être quelques petites pierres, fâcheusement et par hasard rencontrées. Vite une sonde à ces ouvriers ! qu'on enfonce ou qu'on enlève à l'instant ce qui résiste ! Que dis-je? Arrêtez, malheureux ! savez-vous ce que vous touchez, ce que vous tenez, ce que votre sonde a traversé, de part en part, ce que vous vous efforcez d'enlever? Une ville tout en-

tière avec ses murailles, avec ses temples, ses tombeaux, ses *forums*, ses places publiques, avec ses habitants, hommes, femmes, enfants, qui, depuis *dix-sept cents ans*, dorment là tous, en vous attendant.

Jugez de la surprise. Alors viennent les savants, qui se souviennent du récit de Pline. On travaille, on cherche partout : on remue toutes ces terres, tout ce pays, jusqu'à quatre lieues. Trois villes découvertes sortent alors de dessous terre, et peuvent enfin respirer : *Herculanum*, *Pompeïa*, *Stabies*.

Herculanum est la première explorée ; mais ici le travail est difficile : c'est la lave qui a envahi, qui a comblé la ville d'Hercule, et la lave s'est durcie, comme les plus durs des marbres. Puis autre inconvénient : il y a là des palais royaux, des villages riches, qu'on a bâtis tout juste au-dessus, et l'on ne veut point les jeter à bas, ni les perdre. On ne peut donc que creuser en dessous et péniblement. Aussi les fouilles sont-elles encore peu avancées, et n'est-ce qu'aux flambeaux qu'on peut voir son grand théâtre d'abord, seul monument curieux déblayé jusqu'à ce jour ; ensuite quelques maisons et le tracé de quelques-unes de ses rues. Si le gouvernement napolitain continue à n'avoir ici que ce petit nombre d'ouvriers, que je trouve occupés, ou plutôt inoccupés sur les lieux, la fin du monde sera venue qu'on pourra se demander encore ce que c'était qu'Herculanum.

Stabies eût été facilement mise à découvert et livrée à la curiosité publique, le Vésuve ne lui

ayant, à une distance si éloignée, envoyé que des cendres, qui l'ont ensevelie. Mais les campagnes sont si belles et si riches ! on n'a point osé endommager rien. On s'est contenté de faire tout simplement des fouilles, maison par maison, et, aussitôt que les objets précieux étaient enlevés, on comblait le tout, avec les terres mêmes qui avaient été un moment retirées.

Heureusement qu'un procédé plus noble fut adopté pour Pompeïa. Couverte, comme Stabies, de cendres et de scories assez légères, il fut aisé de la débarrasser de son enveloppe. Aussi, grâce à l'inspiration qui nous l'a voulu rendre, et aux travaux qui nous l'ont donnée, nous avons aujourd'hui une ville antique qu'on peut et qu'on va, tous les jours, visiter et voir à son aise, comme on va voir et visiter les autres villes du monde. Les rues, les places publiques, les monuments, les maisons, tout Pompeïa est là sous vos yeux. Vous pouvez suivre l'enceinte de ses vieilles murailles, que les ingénieurs français ont dégagées, pendant les années de 1812 à 1814. On dit, il est vrai, qu'il n'y a guère encore qu'un cinquième de la ville de découvert ; mais, quoi qu'il en soit, telle qu'elle m'apparaît, la cité m'offre un aspect riche et brillant, un spectacle curieux, intéressant, et d'autant plus intéressant, en effet, que nous avons ici une ville de deux mille ans, comme l'ont faite et l'ont laissée les arts, le génie, la politique et principalement la religion de l'époque, sans que la main des hommes y ait rien

touché, rien modifié, rien changé. Pompeïa, c'est le monde ancien, c'est l'ancienne société, c'est le paganisme grec et romain, en relief, tout vivant et à nu.

Entrons et voyons : la porte est ouverte. Entrons dans ces rues, en suivant la trace des chars, qui ont marqué leur passage. Toutes sont étroites, quelques-unes mal alignées ; mais, près des *forums* qui formaient sans doute le beau, le riche quartier de la ville, toutes deviennent fort droites, fort bien coupées. A droite et à gauche, vous avez des trottoirs commodes. Le pavé est en lave, preuve que le Vésuve, lorsqu'il enterra Pompeïa, n'en était pas à son coup d'essai. Ce quartier des forums paraît avoir été consacré au commerce de détail : vous avez des boutiques, à chaque porte et à chaque maison. Les principaux habitants tiraient de ces boutiques leurs plus forts et leurs plus sûrs revenus. Les plus riches eux-mêmes y faisaient vendre les produits de leurs récoltes, leurs vins, leurs huiles et tous les fruits dont ils n'avaient pas besoin pour leur consommation. Il faut que le commerce ait été bien considérable, en cette ville maritime, puisque les *détaillants* étaient si nombreux. Connaissez-vous, dans l'Europe moderne, beaucoup de cités, même entre les plus commerçantes, dont un seul propriétaire annonce, pour un jour donné, *neuf cents* boutiques à louer, ni plus ni moins ? Or lisez cette affiche, attachée, quelques jours avant la grande catastrophe de Pompeïa, sur la façade même de la maison de *Julia Felix :*

« Des premières aux sixièmes ides d'Auguste, « Julie Félix, fille de Spurius, louera, dans ses ap- « partenances, et pour cinq ans consécutifs, un bain « (puis certaine pièce qu'on ne peut nommer au- « jourd'hui) ; puis neuf cents boutiques avec les « balcons et les chambres du dernier étage. Sont « exclues du bail toutes personnes exerçant le *leno-* « *cinium*.

« *In prædiis Juliæ Sp. F. Felicis locantur,* « *Balneum, Venereum et nongentæ Tabernæ, Per-* « *gulæ, Cœnacula, ex idibus Aug. primis in idus* « *Aug. sextas, annos continuos quinque.* S. Q. D. « L. E. N. C. »

Quelle affiche que celle-là !

Passons aux maisons ordinaires. Les maisons pompéiennes sont généralement bien bâties et élégantes. On ne voit point là de masures, de mauvais et sales réduits, comme nos villes modernes en offrent tant. Un plan unique, soumis sans doute à *l'autorité municipale*, semble avoir présidé à la confection de toutes ; car toutes se ressemblent et présentent le même modèle, quoique plus grandes ou plus petites, plus simples ou plus décorées, selon la condition des personnages qui les habitaient.

Au reste, ce modèle n'a rien de bien compliqué, du moins quant à la forme extérieure. Imaginez quatre ailes de bâtiments, formant carré, une cour et une citerne au milieu, avec un portique à colonnes tout autour, et un pavé en mosaïque. La distribu-

tion intérieure ne se présente pas toujours aussi simple : vous avez des appartements assez étroits, sans communication et tout à fait à part pour les hommes et pour les femmes, des salles de réception et à manger, des bains, un *lararium* ou espèce d'oratoire pour la famille, des vestibules et corridors, quelquefois aussi la galerie de tableaux et la bibliothèque, et, presque partout, jusque dans les cuisines mêmes, des peintures à fresque dont un grand nombre se fait remarquer par une exquise délicatesse d'exécution. Point de fenêtres sur le dehors, toutes donnant sur la cour, en dedans ; et encore chaque chambre à coucher ne recevait-elle de jour que par le dessus de la porte ; point de cheminées ; deux étages ordinairement, et rarement trois, une façade sur la rue, présentant au milieu une petite porte, par laquelle on entrait dans la maison, et, aux deux côtés de cette porte, des boutiques, avec leurs enseignes parfois malignes et spirituelles, parfois aimables et touchantes.

Telle est à peu près la disposition générale des maisons de Pompeïa, disposition adoptée par les anciens, et qu'ont imitée ensuite les fondateurs d'ordres religieux, parmi les chrétiens, lorsqu'ils ont bâti les vieux cloîtres de leurs couvents.

Les toits se terminaient quelquefois à la façon des nôtres ; mais le plus souvent ils étaient remplacés par des terrasses en plate-forme, ayant une treille tout autour, lesquelles terrasses servaient comme de jardin à ceux qui n'en avaient pas, de sorte que

la famille pouvait aller là respirer l'air pur et libre, pendant les heures favorables de la journée et du soir. Aujourd'hui, à Pompeïa, le premier étage d'en haut, enfoncé par les matières volcaniques, n'existant plus, tout est à découvert, et par conséquent on ne peut trop juger de la forme des anciens combles que d'après des indications assez incertaines.

Mais entrons maintenant dans le détail, visitons chaque objet, l'un après l'autre. Voyez d'abord toutes ces maisons de patriciens, qui vous donnent une si haute idée du luxe et de la magnificence des anciens : celle de Salluste se distingue surtout des autres; celle de Pansa est plus grande, mais moins belle. Le riche propriétaire avait ici sept boutiques, trois petites maisons et trois appartements à louer, un four public au-dessus duquel se lit l'inscription connue : *hic habitat felicitas,* avec l'obscène bas-relief qu'on répugne à voir là, quelles que soient d'ailleurs les interprétations données par les savants. Pourquoi n'a-t-on pas cherché davantage la riche villa de Cicéron? On sait pourtant qu'elle était belle et agréable, puisqu'après celle de *Tusculanum,* le noble et magnifique orateur n'en avait point qu'il préférât : *Tusculanum et Pompeianum valde me delectant,* a-t-il écrit lui-même quelque part.

Cette observation faite, revenons aux autres belles maisons particulières, qu'on voit à Pompeïa. Celle dite de *Castor* et *Pollux* appartenait sans doute à un des plus riches habitants de la ville. Celle de *Diomède,* au faubourg, est magnifique. C'est dans

les caves de cette dernière qu'ont été trouvés les squelettes d'une vingtaine de personnes, hommes, femmes et enfants dont on a tant parlé, surpris ici dans leur fuite, tous ces malheureux ont péri sur le lieu même, laissant aux cendres, qui les enveloppaient, le moule encore visible de leurs corps et de leurs vêtements. Ces cendres ont été portées à Naples au musée royal où elles sont conservées et montrées, ainsi que le crâne d'une jeune fille, avec quelques mèches de cheveux blonds qui ornaient jadis cette belle et noble figure de Pompéienne. Si l'on en juge par ces diverses empreintes, les Pompéiennes étaient grandes, fortes et remarquablement belles. Quittons ces lieux : ils font mal à la pensée.

Nous avons à visiter des maisons plus petites, plus simples, et qu'on dit charmantes. La maison des *Vestales*, la maison des *Danseuses* attirent, l'une et l'autre, tous les amateurs de peintures délicates et de fines mosaïques. Tout le monde veut voir aussi la jolie maison du poëte dramatique, avec sa simple mosaïque du gros chien à l'attache, et l'inscription qui vous recommande de vous tenir sur vos gardes : *Cave canem*. On m'a montré la maison du *statuaire*, l'une des plus curieuses et des plus intéressantes. Il faut que le statuaire de ce quartier ait été riche, pour avoir possédé une maison pareille et surtout tant d'objets précieux de son art. Mais on ne finirait pas, si l'on voulait ainsi prendre et donner note de toutes ces élégantes et délicieuses demeures, qu'on rencontre ici, en parcourant Pom-

peïa. Hâtons-nous d'arriver aux établissements et aux monuments publics.

Parmi les établissements de ce genre, vous avez une école primaire pour les deux sexes ; une maison dite de *Chirurgie*, curieuse peut-être plus que tout le reste, à cause particulièrement des *vingt-cinq* instruments chirurgicaux trouvés ici, et que l'on peut voir au musée de Naples ; une maison de douane qui avait et ses poids et ses mesures, et ses balances et ses romaines : tout cela portant vérification, enregistrée au Capitole. On s'entendait à Rome à l'administration et à l'ordre public.... Vous avez à Pompeïa une maison de boulangerie, avec son four et ses moulins qui avaient de la réputation ; une maison de foulons et de teinturiers, le plus magnifique établissement qu'on puisse voir de cette nature ; une maison de bains fort bien disposée et distribuée, ayant, comme les nôtres, le côté des hommes et le côté des femmes : puis des auberges, grandes, propres, commodes et bien meublées ; puis la salle d'armes ou des gladiateurs ; et enfin l'académie de musique, où quelques pauvres et misérables instruments, trouvés et conservés, feraient à bon droit douter des merveilles racontées de la musique des anciens. Ainsi notre ville explorée offre des établissements publics dignes de tout notre intérêt ; elle en renferme aussi d'infâmes ; mais de ceux-là, il n'en faut pas parler : c'est bien assez de les avoir vus, comme monuments de la turpitude antique.

Venons maintenant à des édifices d'un ordre plus

élevé : les premiers que nous devions visiter, ce sont les temples. Neuf jusqu'ici ont été découverts. Les neuf temples Pompéiens m'ont assez peu intéressé. A part les jolies colonnes, les statues, les mosaïques et les fresques, je ne vois là que des traces de superstition et de fourberie, qui humilient l'esprit humain. Ainsi l'on me montre des divinités honteuses, dont on n'ose pas même regarder les images, des divinités grossières qu'on ne peut voir sans que le rire ou la pitié vous prenne. On me montre la chambre où fut surpris à table un prêtre de la bonne déesse Isis. Les cendres du Vésuve vinrent l'assaillir, justement à la fin de son dîner. On a retrouvé les restes, les vases, les plats, les bouteilles et le couvert mis encore. Notre Isiaque aimait les œufs frais, les poulets et le bon vin. Vous en avez ici les preuves : l'esclave n'a pas eu le temps de remporter les débris et plusieurs amphores vides.

Tous ces petits détails sauront bien amuser peut-être de jeunes touristes, qui veulent avoir des anecdotes à raconter ; mais quel intérêt peuvent-ils offrir à qui vient, dans un temple ancien, chercher des pensées ou des sentiments religieux? Pour moi, je n'y ai rien trouvé.

Je dirai plus tard les réflexions que m'a suggérées la vue de ces différents temples de Pompeïa.

Passons à quelque chose qui blesse moins mes idées. A la bonne heure! parlez-moi de ces deux forums, l'un plus vieux bâti par les Étrusques, l'autre plus nouveau bâti par les Romains. Ce sont

là des monuments qui font honte *à toutes nos chambres*, à tous nos palais de justice ; surtout quand on vient à penser que c'est une ville de vingt à vingt-cinq mille âmes qui les possède. Mais où les Pompéiens ont-ils donc pris tous ces beaux marbres, tous ces porphyres, toutes ces belles colonnes, toutes ces statues en marbre et en bronze, tous ces riches ornements, qui décoraient ces nobles et superbes édifices? On reste muet et confondu, quand on voit pareilles magnificences.

Je n'ai pas besoin de dire que Pompeïa avait aussi et ses théâtres, et son amphithéâtre.

On a raison de vanter ce dernier. D'abord, c'est là un des monuments les plus beaux, les mieux conservés que j'aie encore rencontrés de ce genre. Vingt mille spectateurs pouvaient y trouver place, dit-on ; je le croirais assez.

Quant aux théâtres, tous les amateurs font bien de les aller voir. Je ne sais combien la ville en avait : jusqu'ici on n'en a pu dégager que deux, l'un à côté de l'autre, un grand et un petit : ce dernier, pour la comédie, était couvert, ce qui passait, dans l'antique Italie, pour une innovation et une espèce de raffinement de mollesse honteuse. Le grand théâtre, le plus magnifique des monuments de Pompeïa, était tout à découvert et destiné à la tragédie. Les places n'y étaient pas chères. On a trouvé et conservé un billet d'entrée par lequel on voit que, moyennant quelques sous, on pouvait assister à une pièce d'Eschyle donnée ce jour-là,

qui fut peut-être le dernier pour cette pauvre ville.

A ce sujet, une réflexion m'est venue : c'est que sans doute, ou la tragédie d'Eschyle n'était qu'une traduction latine du grec, ou que la population de ce pays, toute grecque d'origine, avait assez bien conservé son ancien idiome, pour entendre et comprendre Eschyle.

Après avoir visité les théâtres, où voulez-vous aller? aux prisons. Laissons-les. Les prisons pompéiennes, chambres sans jour et sans air d'aucun côté, ne sont que d'affreux cachots, bien garnis de barreaux de fer aux portes.

J'aime mieux cette caserne qui est à l'entrée. Les soldats étaient fort bien ici... Voilà leurs petites chambres; voilà l'appartement du centurion. Pauvre et infortuné capitaine, c'est à quelques pas qu'on a trouvé son squelette, et celui de son beau cheval richement harnaché. Regardez ce joli bâtiment carré, avec son portique intérieur tout autour, soutenu par ses fluettes et délicates colonnes cannelées, est-il quartier militaire plus élégant et plus commode? Il y a pourtant des antiquaires, tant la manie de contredire est en eux, qui, malgré tous les objets significatifs déterrés ici, comme armes, casques, trompettes, ont prétendu s'inscrire en faux contre l'opinion générale, comme si, dans ce lieu, tout ne parlait pas aux yeux et à l'intelligence, tout, je dis, jusqu'à ces colonnes et à ces murs crayonnés, chargés, barbouillés de dessins et de caractères qui

sentent la caserne ennuyée et le corps-de-garde en goguette.

Nous n'avons plus rien à voir dans Pompeïa, que je sache : allons au cimetière, qu'ils appellent *Sepulcretum*. Le cimetière touche à la ville et tout à fait à la porte qui conduit à *Herculanum*. La voie publique que nous suivions tout à l'heure, entre les demeures des vivants, continue entre les tombeaux des morts, ayant le même dallage, la même largeur, comme aussi toujours les commodes trottoirs, à droite et à gauche. De chaque côté s'élèvent les monuments tumulaires rangés et alignés, comme étaient naguère les maisons que nous visitions. Je trouve ce *Sepulcretum* fort élégant et même fort riche, quoiqu'un peu petit, pour une ville de vingt-cinq mille âmes. Sans doute les fouilles nouvelles en découvriront bien quelques autres. Espérons...

Mais, sur des tombeaux, que signifient ces chasses, ces combats de gladiateurs et de bêtes féroces, tous ces animaux sculptés en bas-reliefs? Est-ce que les philosophes, les savants, ou certains marchands esprits forts de Pompeïa, auraient eu, il y a deux mille ans, la prétention de rivaliser avec certains de nos parisiens, inhumés de nos jours au *Père Lachaise?* J'en suis fâché pour nos Pompéiens. Des signes, des sculptures semblables, exprimant les passions de la vie présente, ne me paraissent guère à leur place sur des monuments, chargés tout au plus d'exprimer les désirs et les espérances de la vie future. Oh! que j'aime bien mieux, sur cette tombe qui

m'est montrée, le doux emblème qu'on y a gravé : une barque arrivant au port et repliant ses voiles ! Il y a là une idée qui fait du bien : les âmes tristes, les âmes fatiguées du monde aimeront toujours qu'on leur rappelle le repos et les douceurs du port, après les travaux et les tourmentes de la traversée.

C'est encore une heureuse et bien touchante pensée que celle exprimée par une femme, sur cette autre tombe, où je lis : *Servilia à l'ami* de son âme.

Servilia amico anim.....

Le sépulcre n'est point fini. Quelques lettres, comme on voit, restaient à tracer, pour terminer l'épitaphe. L'ouvrier, parti de bonne heure ce jour-là, à cause sans doute de la fête et du spectacle, avait remis son travail au lendemain ; mais le lendemain l'homme, malgré sa promesse, ne reparut pas. Le monument inachevé resta ce qu'il était la veille. Que dis-je ? le lendemain lui-même fit défaut cette fois. Pompeïa ne devait le revoir que dix-sept cents ans plus tard. Pauvre Pompeïa ! Pauvre *Servilia* aussi, qui n'a point vu terminé le tombeau érigé par elle *à l'ami de son âme !* Cette femme m'intéresse. Douce et délicate païenne, quelle secrète inspiration lui avait donc déjà révélé, par avance, la pureté chrétienne, elle qui, dans ses amitiés, ne sait parler et ne parle que de son âme ?

Je voulais finir ici mes récits du cimetière pompéien ; mais voici des monuments d'un ordre plus

élevé, qu'on me recommande de visiter. Certes, ce ne sont pas tous ces beaux marbres, toutes ces belles chambres sépulcrales, tous ces bas-reliefs, toutes ces urnes, tous ces ornements si riches, si admirés, toutes ces honorifiques inscriptions qui m'attirent et m'intéressent si fort. Je vois des autels ou des simulacres d'autels. Merci mille fois à Alléja Decimilla, prêtresse de Cérès, et à toutes les âmes religieuses qui ont pensé à nous donner ces monuments de leur piété. C'est un appel fait à la prière pour les morts, un appel aux sacrifices. Qu'en penseront ceux qui ne croient pas au purgatoire, ou qui le disent une invention toute nouvelle des prêtres catholiques?

Nous n'avons plus rien à voir à Pompeïa. Sortons.

Fatigué de ma course, je puis donc enfin m'asseoir et me reposer. Je le fais à l'ombre de quelques arbres trouvés ici fort à propos.

Pendant que mon fidèle guide se rafraîchit, chez un marchand de comestibles, moderne industriel venu là, à l'antique porte des morts, bâtir sa maison nouvelle, déjà si riche de bénéfices bien calculés, moi, je me mets à réfléchir sur ce que je viens de voir et d'entendre.

Oui! vraiment Pompeïa est une ville bien extraordinaire, bien riche, bien curieuse, bien intéressante! Mais que les gouvernements païens étaient insouciants, cruels, eux qui l'ont laissée si longtemps enterrée, ensevelie, sans lui porter secours! Pourtant, on était alors aux beaux jours de la philosophie, de la civilisation romaine : Titus gouvernait l'em-

pire, et avait à sa disposition le genre humain presque tout entier. Assurément nos états modernes sont loin d'être aujourd'hui puissants comme était l'empire de Titus, ou chrétiens comme étaient les gouvernements d'Europe, au temps de saint Louis; cependant la sève généreuse déposée dans le monde par le christianisme n'est point, grâce au ciel, tellement perdue que, dans une circonstance donnée et analogue à celle que nous déplorons, l'Europe ne trouvât, à l'instant même, des millions de bras tout prêts à déblayer une ville engloutie. Le christianisme, comme on voit, est bon à quelque chose ici-bas.

Venons à une autre réflexion. Le paganisme, il en faut convenir, et j'en conviens sans restriction aucune, savait faire de belles villes, des cités riches, brillantes, élégantes; mais aussi, comme il les savait faire corrompues! Allez voir Pompeïa; regardez ces maisons, ces images, ces emblèmes; écoutez ces guides qui sont au courant, et qui vous expliqueront ce qu'ils savent. J'ai tout vu; et ces hommes m'ont tout dit, tout révélé.

Du reste, qu'avons-nous ici qui nous doive ou nous puisse étonner? N'est-il pas admis que, partout et toujours, telle est la religion, telles deviennent les mœurs? Or examinez quelle fut la religion du pays. Voyez les dieux, voyez les prêtres, voyez les temples, en un mot tout ce qui fait le fond et la forme du culte, le principal et l'accessoire. Les dieux de Pompeïa, c'est Jupiter, c'est Mercure, c'est Her-

cule, c'est Vénus, c'est Isis, c'est je ne sais quel dieu encore, un dieu surtout que les païens seuls pouvaient nommer et regarder. Voilà vraiment des divinités bien propres à moraliser les peuples ! Voulez-vous maintenant connaître les prêtres du paganisme, je dis du paganisme de tous les temps et de tous les lieux ? Interrogez, repassez toute leur histoire. Pas une vérité, pas une vertu, pas un bienfait entrés par eux dans le monde, rien enfin qui ait ou qui ait eu la moindre valeur morale, qui ait fait quelque bien aux hommes; voilà ce que vous trouverez. Nous n'avons d'eux que des oracles ambigus, et des traces encore visibles et manifestes de leur imposture. Ainsi laissons là les prêtres païens, puisque leur religion n'a su les faire ni des hommes de vérité et de génie pour éclairer les peuples, ni des hommes de vertu pour les améliorer, ni des hommes d'action et de dévouement pour leur être utiles.

Parlons des temples : ceux de Pompeïa, je l'ai déjà dit, m'ont peu touché. Je sais cependant ce qu'en racontent les amateurs de l'art antique. Écoutez tous nos voyageurs, tous sont en extase devant cette architecture, devant ces sculptures et ces peintures. Rien, vous répètent-ils l'un après l'autre, est-il comparable à la beauté, à la régularité de ces proportions, à la délicatesse, au fini de ce travail ? Passons là-dessus. Permis à tout le monde d'admirer. Ces temples sont donc gracieux, charmants, autant qu'on le dit, je veux le croire et je le crois; mais des

temples ne doivent-ils être que cela ? C'est grande misère et pauvreté que d'en être réduit à cette idée-là. Aussi, qu'on me vante tant qu'on voudra tous ces monuments, tous ces édifices de la religion pompéienne, je ne puis qu'en avoir dégoût. Qu'est-ce, en effet, que des temples au niveau tout juste et bien juste d'un théâtre ou d'une bourse, par la signification et la décoration ? Qu'est-ce que des temples que je vois si resserrés, si petits, plus petits que des maisons particulières, où personne ne peut entrer que les prêtres, où les peuples, par conséquent, exclus de leur enceinte, n'ont jamais reçu ni pu recevoir une de ces puissantes inspirations du sanctuaire, toujours si bienfaisantes au cœur de l'homme ? Qu'est-ce que des temples enfin, non-seulement petits et étroits, mais abaissés et surbaissés vers la terre, comme pour y arrêter et retenir les pensées vives et impatientes, qui ont envie ou besoin de s'élever plus haut ? Sans doute, ce n'est pas l'art que j'ai intention de reprendre ici ; l'art païen a fait ce qu'on lui a dit, et comme on l'a su inspirer ; il a fait des temples conformes au type que lui a donné la religion des temps, conformes à la religion elle-même. Cela est vrai ; mais alors qu'on cesse donc de me prôner si fort et une religion qui a son type et sa mesure dans des temples si bas et si étroits, et des temples qui, si étroits et si bas, sont néanmoins assez grands et assez élevés pour exprimer et représenter une religion pareille ! Nous n'avons pas fini. Amateurs modernes du paganisme, vous n'êtes

point gens à vous rendre si vite. Vous nous vantez maintenant et ces sculptures et ces peintures, que vous trouvez charmantes, ravissantes. C'est là, à votre sens, l'apogée et le dernier terme de l'art. Possible! mais laissant là les exclamations poétiques, voudriez-vous nous dire néanmoins quel bien ont produit sur vous, quel bien moral ont pu produire sur les peuples ces chefs-d'œuvre que vous admirez tant? Non, non; quelque habiles qu'aient été les ciseaux et les pinceaux, ce n'est pas devant ces images, bien sûr! pas plus qu'auprès de ces marbres muets ou impudiques, pas plus que dans ces sanctuaires menteurs, que sont venus se prosterner les orgueilleux et les superbes, pour devenir *humbles d'esprit et de cœur;* les tyrans, pour se faire doux comme des agneaux; les esclaves, pour alléger le poids de leurs chaînes; de pauvres femmes, bien humiliées et bien affligées, pour demander secours et consolation; de petits enfants en foule, la tête baissée et les mains jointes, pour prier la divinité d'être douce à leur enfance et de la conserver pure. Pareil empire n'a pas été accordé aux arts païens. Pour opérer ces grandes et touchantes merveilles, il fallait d'autres arts. Ces arts, Dieu les a donnés à la terre; puisse la terre ne les point perdre, ne les point gâter! Alors nous aurons des temples qui ne ressembleront à ceux de Pompeïa, ni par l'architecture, ni par la sculpture, ni par la peinture. Nous les aurons plus grands, plus élevés, mais surtout plus purs, plus saints, plus consolateurs.

J'ai dit plus haut que chaque maison pompéienne avait son *lararium* ou espèce d'oratoire pour la famille, et dans lequel sans doute la famille, faute de mieux, se retirait, à certaines heures marquées, pour obéir au plus impérieux des instincts déposés au fond de toutes les âmes; ce *lararium* m'a consolé. J'aime à recueillir dans une ville antique et païenne ce témoignage multiplié qui m'atteste combien ce besoin de prier et d'offrir des sacrifices a de racines profondes dans le cœur humain et dans la vieille histoire du monde. C'est donc folie de tenter d'y faire violence. Les hommes ici ne sont pas maîtres; Dieu les emporte à lui et malgré eux.

J'aurais bien encore quelques réflexions, quelques observations à ajouter sur ce que j'ai vu à Pompeïa. La ville, ainsi qu'il a été remarqué, avait ses tombeaux tout près d'elle, à sa porte et sur la voie publique, de sorte qu'il était bien impossible aux Pompéiens d'entrer ou de sortir sans avoir aussitôt à la pensée le souvenir des aïeux toujours présents, quoique défunts.

C'est toujours, comme on voit, le même système suivi chez les anciens, à Rome ainsi que partout ailleurs. Frappé de ce rapprochement, je me suis demandé alors d'où pouvait venir cet accord des peuples sur un point semblable; car ici la peuplade sauvage de l'Afrique et de l'Amérique n'est point au-dessous des grandes nations civilisées de l'Asie antique et de l'Europe. D'où, en effet, nos pères ont-ils pris cet usage, qui se représente ainsi partout le

même, et qui a été pratiqué toujours? Nous qui croyons à la Bible et jusqu'à la dernière de ses indications, nous ne sommes point embarrassés. La première pensée qui nous arrive à cet égard, c'est que cet usage, ou plutôt ce culte des tombeaux, nous vient sans doute de la source même d'où nous est venu tout ce qui, en ce genre, est trouvé et pratiqué universellement. Ce sont des faits religieux et catholiques qui remontent plus haut et plus loin que le paganisme et l'idolâtrie. Usage sacré et jugé tout-puissant sur la moralité des peuples, une révélation primitive l'aura transmis, comme tant d'autres, aux premiers hommes. Ceux-ci l'ont transmis à leurs enfants, et les petits-enfants, qui à leur tour l'ont reçu et s'en sont souvenus, l'ont conservé sur les lieux mêmes, ou l'ont emporté avec eux, dans leurs migrations lointaines. Et voilà comme s'expliquent les tombeaux anciens, placés toujours aux portes des cités.

Du reste la raison elle-même et certain instinct mis dans nos cœurs n'ont pu que fortifier sur ce point la tradition universelle. Aussi n'a-t-il fallu rien moins qu'un siècle philosophique d'une espèce nouvelle, qui ne craignît ni de nier toute révélation, ni de contredire la raison, ni même de violenter les sentiments les plus intimes de l'humanité tout entière, choses sacrées dont il se souciait assez peu, lui qui voulait ne croire et qu'on ne crût qu'à lui-même; il ne fallait, dis-je, rien moins qu'un siècle pareil, pour oser tout à coup descendre au milieu des gé-

nérations nouvelles, et leur crier : « Laissez là vos « usages antiques; écartez, éloignez, chassez, dans « quelque coin bien obscur, où elles ne puissent être « vues ni aperçues, les tombes de vos vieux pères. « Les tombes des aïeux morts font mal aux enfants « vivants. » Pompeïa, quoique païenne, n'en était point à ce degré avancé de civilisation. Pompeïa voulait avoir près d'elle les tombeaux de ses citoyens vertueux, par la même raison et peut-être aussi par le même sentiment que chacun de ses citoyens religieux voulait avoir chez lui son *lararium* ou oratoire, autre usage des temps anciens que le paganisme, s'il l'a corrompu, n'a pu du moins détruire.

Enfin il ne me reste plus qu'un mot à dire. Pompeïa avait une école primaire, si même ce que nous avons vu en est une; mais admettons ce qui a été cru : une seule école pour une ville de 25,000 âmes, c'était assez, à ce qu'il paraît, du moins le paganisme de ce temps-là l'avait ainsi jugé. Le paganisme du nôtre s'est montré moins large, ou si vous le voulez, il a fait mieux; il a crié : *aux lumières! au progrès!* et a fermé toutes les écoles Combien les peuples auraient tort de ne pas aimer les gouvernements païens : ils savent si bien comment on fait des dupes et des esclaves!

Voilà quelles réflexions me donnait, à Pompeïa, ce que je voyais ou venais de voir. Ce que je ne voyais pas, ce que j'avais surtout cherché sans le pouvoir trouver, m'en fournissait bien d'autres.

Ainsi, dans une ville de 25,000 habitants, ville qui avait tant de richesses, tant de luxe, qui se donnait tant de plaisirs, qui avait possédé tant de grands hommes, tant de savants, tant d'artistes distingués, que dis-je? Caton, Cicéron eux-mêmes, les plus grands philosophes, les plus insignes et les plus nobles républicains de la terre, dans une ville pareille, pas un hospice, pas une maison, pas un établissement de charité et de pitié pour les pauvres, pour les infirmes, pour les vieillards, pour les orphelins, pour les enfants délaissés, pour des guerriers mutilés au service de la patrie, pour de pauvres filles sans asile et sans défense, pour des aveugles, des sourds-muets, des aliénés, en un mot, pour tous les faibles et tous les malheureux; c'est là un vide qui prête à de bien tristes pensées. Que faisait donc le paganisme de ceux qui n'étaient pas riches et puissants, ou qui ne pouvaient plus servir à ses puissants et à ses riches? Ah! je m'en souviens : les riches païens avaient des étangs et des viviers, et il fallait bien nourrir et engraisser les murènes destinées à la somptuosité des festins. Pauvres esclaves, pauvres infirmes, pauvres vieillards, pauvres enfants, pauvres créatures de toute sorte, pauvres peuples, pauvre genre humain, que vous béniriez tous le christianime, si vous saviez, si vous voyiez d'où il vous a tirés tous! Venez à Pompeïa, et regardez bien : vous l'apprendrez.

XLIII

RETOUR DE NAPLES A FLORENCE.

Revenu à Naples après toutes mes courses passablement fatigantes, je ne restai plus que quelques jours pour me reposer. J'en avais besoin. Depuis plus d'une semaine, je ne m'étais donné ni répit ni relâche; occupé sans cesse à marcher, à chercher, à interroger, à écrire, je dormais peu, je mangeais à peine, j'avais mis sur les dents et les jeunes étrangers qui m'avaient suivi, et plusieurs guides qui m'avaient accompagné les uns après les autres. J'étais fier de m'être ainsi trouvé si fort, si agile pendant dix grandes et longues journées, sous les feux ardents d'un soleil de juillet, à travers les plaines et les montagnes et dans un pays semblable; mais enfin je n'en pouvais plus, et ce fut pour moi un bonheur ineffable que de trouver à Naples ma chambre, un assez bon souper et mon lit surtout. Grâce

et merci à la rue et à l'hôtel *della Speranzella*. J'ai trouvé ici tout ce qu'il me fallait.

Le lendemain, je ne m'éveillai qu'à onze heures. Douze heures de sommeil m'avaient rendu mes forces. Je pensai alors aux préparatifs de mon départ définitif. Trois jours après, j'étais à Rome où des amis m'attendaient, pour nous mettre aussitôt, et tous ensemble, en route pour Florence. Nous fûmes heureux : nous trouvâmes à souhait un brave voiturin, qui ne nous demanda point cher et nous mena, sinon vite, du moins fort bien.

La voiture était pleine. Nous étions trois de notre compagnie dans le cabriolet de devant. L'intérieur renfermait une société italienne on ne peut mieux choisie et plus aimable : deux dames de Bologne, un jeune avocat leur compatriote et un jeune Romain artiste qui s'en allait passer quelques semaines dans un château de grand seigneur où il était désiré. Tous quatre nous furent très-agréables, pendant les cinq grands jours que dura notre voyage. Il faut dire que non-seulement on couchait toutes les nuits, mais qu'on arrivait de bonne heure à chaque ville de *couchée*, et qu'on n'en repartait qu'assez tard le lendemain; de sorte qu'on avait tout le temps de visiter ce que ces villes pouvaient offrir de curieux. Tout ce voyage fut un continuel plaisir. Nos quatre Italiens chantaient leur douce musique ou débitaient les vers nouveaux de quelque nouveau poëte de la patrie. J'entendis de fort belles stances patriotiques, bien libérales, respirant bien la haine

de l'étranger, et en particulier la haine de l'Autrichien. Je compris, mieux que je n'avais pu le faire jusque-là, tout ce qu'il y a d'énergie brûlante au fond des âmes italiennes, au sujet de la belle et bien-aimée patrie. J'en fus touché. Pauvres et chers Italiens, auront-ils jamais ce qu'ils appellent de tant de vœux? Ils désirent beaucoup ; mais les plus ardents désirs, alors même qu'on les sait exprimer par les plus brillants et les plus impétueux dithyrambes, ne sauvent pas, ne délivrent pas les empires. Il faut quelque chose de plus fort, quelque chose surtout qui vienne d'une source, d'une inspiration plus élevée, plus pure que celle de la haine et de la vengeance. Malheureusement beaucoup d'Italiens semblent de plus en plus s'éloigner aujourd'hui de cette source pure et élevée qui fait les âmes fortes. S'ils étaient tous hommes de foi chrétienne et catholique autant qu'ils s'annoncent hommes de désirs patriotiques, peut-être auraient-ils, pour la réalisation de leurs vœux, des chances qu'ils n'ont pas, et qu'ils perdent tous les jours davantage, comme les nations qui s'éloignent de Dieu, qui s'éloignent de la vérité et de la vertu, source unique où il faut aller puiser, quand on veut trouver la force des choses grandes et durables. C'est là ce que je répétais sans cesse à nos jeunes compagnons de voyage. Nobles enfants de l'Italie, puissent-ils le comprendre enfin et se le bien persuader, ainsi que l'ont compris déjà plusieurs de leurs plus dignes compatriotes !

Nos conversations, comme on voit, devenaient

parfois assez graves. Cependant n'allez pas croire qu'on en fût toujours à cette hauteur de ton et de langage. Les mille incidents ou accidents de la route amenaient nécessairement bien d'autres idées, bien d'autres observations, et assez souvent des récits d'une nature bien différente. Le chemin que nous suivions d'ailleurs a tant de quoi distraire et varier la pensée ! c'était tantôt des montagnes nues, des campagnes désertes, des rochers pointus et à pic, surmontés de quelques vieilles ruines de château fort du moyen âge, ensuite et tout à coup de la verdure, des lacs charmants qui nous accompagnaient, des jours entiers, de plus près ou de plus loin, se faisant comme un jeu plein de grâce et de coquetterie de nous étaler par moments toute la large et longue étendue de leurs nappes tranquilles, puis aussitôt de se cacher, comme la nymphe de Virgile, derrière le feuillage d'arbres touffus, jeu capricieux qui manque rarement son effet. Nous nous sentions tous transportés de joie, quand, après avoir gravi toutes ces montagnes, quelquefois très-pénibles et très-fatigantes, nous arrivions enfin sur les hauteurs à découvrir nos beaux lacs perdus pendant des heures. On s'intéressait tant à ces petites voiles blanches qui se croisaient, qui traversaient, qui s'en allaient, qui revenaient d'une rive à l'autre ! on aimait tant à retrouver ces jolies volées d'oiseaux blancs qui semblaient se complaire à étaler leurs belles ailes au soleil du matin, et à se mirer dans ces eaux brillantes ! C'était surtout spectacle si

agréable à notre jeune artiste romain que ces belles eaux, tantôt bleues comme le firmament qui s'y réfléchissait, tantôt étincelantes et éclatantes comme les premiers feux du jour, tantôt prenant mille teintes diverses comme les nuages légers qui passaient dessus, ou comme les rives variées et nuancées qui y projetaient leurs ombres!

Définitivement rien n'est beau, rien n'anime un paysage, rien n'est doux, aimable ou solennel, comme les eaux. Je les ai toujours beaucoup aimées. Les voir, les regarder, les rechercher, les suivre de l'œil et de la pensée a été de tout temps pour moi un bonheur que je ne puis dire et qui tient, je crois, à la nature de mes instincts les plus intimes. Dès que je les aperçois, et surtout quand j'ai le temps de les contempler à mon aise, il me semble qu'elles me font du bien. Elles reposent mes yeux, elles reposent même aussi et mon cœur et mon âme. J'en fais mes confidentes, mes conseillères, mes consolatrices; et jamais je ne les quitte que je ne rapporte de ma visite et des pensées et des sentiments toujours plus graves, plus purs, plus doux ou du moins plus apaisés. Il est donc bien naturel que j'aime les eaux, non pas celles, il est vrai, dont les hommes s'emparent, pour les emprisonner dans des canaux étroits, pour les tourmenter, pour les détourner, pour les faire courir en filets dans leurs petits parcs et dans leurs jardins, ou sautiller en l'air et en mesquines cascades, non...; mais ces eaux libres et belles comme la nature les fait et comme je les voyais ici, eaux

puissantes et magnifiques, qui portent des navires au loin, larges assez pour réfléchir le ciel tout entier, droites et rapides quelquefois, pour figurer mieux la rapidité de la vie et de nos plaisirs ici-bas, et quelquefois aussi sinueuses, capricieuses, laissant à découvert des rives où à la fertilité et à la grâce succèdent tout à coup la sécheresse et l'aridité, pour nous apprendre sans doute qu'il n'est, hélas! dans le monde fortune si belle, existence si heureuse, volonté même si forte et si sainte, âme si pure et si pieuse qui n'ait souvent et ses détours et ses retours, et ses joies et ses tristesses.

Mais revenons à notre voyage. Tout allait au mieux. Nous eûmes, il est vrai, le deuxième jour un de ces forts orages comme il en arrive en ce pays. J'en ai peu vu qui fussent comparables à celui-ci. La nuée était grosse et noire, nous enveloppant de tous côtés; dans un moment des milliers d'éclairs, brisés comme des lames qui se croisent, nous viennent donner dans les yeux; le tonnerre, semblant s'essayer d'abord, roulait au loin, dans ces montagnes, ses profondes et sublimes harmonies; puis il approche, il éclate, il fond sur nous, il brise des arbres comme le pied d'un homme brise du verre; il va nous briser nous-mêmes. La pluie alors tombe par torrents; toute la nuée se décharge; des grêlons, gros comme des œufs, nous assaillent à l'instant, nous frappent à la tête, au visage, de tous côtés à la fois, et nous tiennent ainsi, sous leurs coups et leur fureur, pendant deux heures au moins, sur une grande route

déserte, sans abri, sans secours aucun. C'était à croire notre dernier jour arrivé. Il n'en fut pas ainsi. Au détour d'une colline le long de laquelle nous marchions, à quelque distance d'une voiture de poste que l'orage avait renversée, nous trouvons une ville, nous trouvons une auberge où nous fûmes accueillis, réchauffés, séchés, restaurés. Le reste de la journée s'y passa. Nous nous promenâmes toute la soirée, le lendemain matin encore, jusque vers dix heures ; puis enfin nous reprîmes notre route, qui fut fort gaie.

C'est vraiment un charme infini que de voyager de la sorte ! On a le temps de voir les villes, les villages, tous les sites qui offrent de l'intérêt. Ainsi j'ai vu et pu visiter assez en détail Ronciglione, Viterbe et plusieurs jolis endroits qui nous étaient recommandés. Arrivés à Bolsena, village célèbre et situé sur les ruines encore visibles de l'antique *Volsinium*, capitale des Volsques, nous pûmes parcourir toutes les curiosités. Je me gardai bien d'omettre l'église renommée où s'accomplit le miracle eucharistique qui dissipa pour toujours les troubles du prêtre Jean de Bolsena, touchant la présence réelle, miracle dont Raphaël a peint si admirablement les circonstances, dans l'une de ses quatre salles du Vatican.

Mais surtout j'ai pu voir Sienne, et j'en rends grâces à notre voiturin qui a su y hâter notre arrivée ; Sienne, la ville au beau langage, aux nobles souvenirs, aux monuments riches et magnifiques, aux environs délicieux, m'a plu au delà de ce que

je puis dire. Nous avons couru plus de cinq heures, visitant les églises, la bibliothèque, l'école des beaux-arts, les palais de l'université et de l'académie des sciences, puis certains palais particuliers, les maisons de *sainte Catherine* et de *Socin*, puis l'hôtel-de-ville, monument gothique fort admiré, qui ne le cède en beauté qu'à l'admirable cathédrale, église gothique elle-même, bâtie avec du marbre que nous ne nous lassions point de regarder. Quelques connaisseurs sévères pourront peut-être remarquer que toutes ces mille incrustations de différentes couleurs nuisent à l'effet grandiose du monument. Je n'oserais point dire non ; mais je ne serais néanmoins point étonné que les détails multipliés et infinis qui appartiennent à ce genre d'architecture, mis ainsi en relief et en saillie visuelle, ne plussent davantage au plus grand nombre des amateurs moins experts, qui, trouvant ici les lignes et les compartiments tout tracés par cette espèce de mosaïque, n'ont plus dès lors la peine et le souci de les chercher, ni moins encore le danger ou la crainte de les perdre, sous l'uniformité des couleurs, comme il arrive, quand on visite une de ces grandes et vieilles églises gothiques toutes noircies par les siècles ou toutes blanchies nouvellement par le grattage et le badigeonnage.

L'effet architectural, produit par ces incrustations diverses de divers marbres que nous observions tout à l'heure, devient comme un effet de peinture, ajouté au mérite intrinsèque de l'édifice dont il relève et fait ressortir toutes les richesses.

Du reste, la cathédrale de Sienne renferme d'autres trésors que ceux de son architecture. On nous a montré là des merveilles de tout genre : peintures, sculptures, mosaïques, reliquaires, ouvrages précieux en or, en argent, en bronze. On dirait que tous les arts, comme tous les artistes chrétiens, se sont donné rendez-vous pour enrichir, pour embellir cette église, déjà si riche et si belle d'elle-même, je dirais presque la plus belle de l'Italie, du moins sous certains rapports.

Nous fûmes ravis surtout, quand, arrivés à une grande et immense salle attenante au monument, on nous fit voir les délicieuses fresques de Pinturicchio, puis les huit ou dix antiphonaires et graduels *in-folio*, dont chaque page nous offrait des miniatures, d'un dessin et d'un coloris si pur, si parfait, que je ne savais plus me contenir d'admiration. Le prêtre sacristain-trésorier, qui avait bien voulu se faire notre *cicerone*, me dit que Tolède seule en possédait de semblables, copies très-fidèles, exécutées sur la demande de Charles-Quint, qui, à son passage à Sienne, avait été, comme tout le monde, émerveillé de ces ravissants petits chefs-d'œuvre.

Au milieu de la salle que nous visitons en ce moment se trouve un groupe, déterré là autrefois, et que l'on conserve, par une espèce de culte, toujours vivant chez les Italiens envers l'art antique, ou par une sorte de respect pour le lieu où se fit cette découverte; groupe précieux sans doute sous

le rapport artistique, mais que j'aimerais mieux néanmoins voir transféré dans un musée profane. Je veux parler du groupe des Trois-Grâces, dont s'égaie M. Dupaty, et qu'il assure avoir vu dans la sacristie même, entre un Christ qui meurt et un Christ qui ressuscite, servant là de point de mire au prêtre à genoux, alors qu'il se prépare à la célébration de la messe. Le mensonge est flagrant : jamais cette salle, dite du trésor ou bibliothèque, n'a été sacristie; jamais la sacristie de la cathédrale de Sienne n'a possédé ce groupe. C'est ici un fait constaté par des procès-verbaux que l'on m'a montrés, et qui, dressés, depuis des centaines d'années, à l'occasion de la remise des lieux et des monuments faite aux divers trésoriers qui se sont succédé, ne peuvent laisser aucun doute. Mais que voulez-vous? Je l'ai déjà dit : c'est comme cela partout et toujours que M. le président Dupaty s'est fait l'historien des choses religieuses en Italie. Dieu lui pardonne sa mauvaise foi philosophique!

Adieu à la ville de Sienne! Partis le lendemain, à la pointe du jour, nous arrivons le soir fort tard à Florence.

XLIV

FLORENCE.

—

On a dit de Florence que c'était une ville, au milieu d'un jardin anglais; c'en est du moins une, au milieu des fleurs. Entourée de riches et florissantes villas, d'élégantes maisons de campagne, de promenades délicieuses, d'allées couvertes, de petits bois et de bosquets charmants, quand on l'aperçoit de loin, on dirait d'elle un bouquet fleuri et plein de fraîcheur qui s'étale avec complaisance devant vous, avec toutes ses richesses et ses parfums. Quand on est dans la ville, on a l'idée d'une capitale, telle que les arts réunis tous, que des princes riches et artistes eux-mêmes, que des peuples actifs et industrieux la peuvent faire. On l'a appelée l'Athènes de l'Italie ; je doute que l'Athènes de la Grèce ait jamais paru plus noble, plus magnifique, plus brillante. Florence passe, à bon droit, pour une des plus étonnantes

merveilles des âges modernes. Toutes les illustrations lui sont acquises. Les grands hommes, les grandes choses, les grands événements, les faits militaires, les faits civils, les sciences, les lettres, les arts, elle a tout conquis, tout possédé, tout mis à profit, pour sa gloire et sa renommée ; nulle ville d'Europe aujourd'hui n'a histoire plus riche que la sienne ; nulle au monde ne saurait présenter à l'admiration blason plus noble, plus magnifique trophée. Elle en est fière : on le serait à moins.

J'ai été désolé d'avoir si peu de jours à lui donner. Je n'ai pu la voir, en quelque sorte, qu'en panorama. J'ai visité ses églises, ses palais, ses bibliothèques, ses musées, ses jardins, ses mille curiosités. J'ai été ravi partout, parce que tout, en effet, est ici ravissant.

Ses églises sont d'une richesse, d'une beauté, d'une magnificence extérieure et intérieure, telle que Rome elle-même a besoin d'avoir Saint-Pierre pour obtenir la palme. Comment ne pas admirer ? Voyez d'abord cette cathédrale grandiose, avec ses vastes proportions, avec son architecture si riche, avec sa tour si belle, et sa *méridienne* réputée la plus haute d'Europe, et sa coupole qui a servi de modèle à celle du premier temple du monde, et ses marbres si précieux, et ses colonnes, et ses statues, et ses bas-reliefs, et ses tableaux, et toutes ses splendeurs. Voyez Saint-Laurent avec sa fameuse chapelle des Médicis, à laquelle on continue de travailler à force, pour en faire définitivement une des mer-

veilles du monde ; puis le Baptistère, avec ses trois admirables portes de bronze, dont les premiers artistes de tous les pays viennent sans cesse étudier et copier les incomparables bas-reliefs ; puis Sainte-Croix, le *Panthéon* de la Toscane, avec ses fresques de Giotto, avec ses mausolées de Michel-Ange, du Dante, de Machiavel, de Galilée, d'Alfieri et de tant d'autres illustres personnages ; puis l'église du Saint-Esprit, estimée un chef-d'œuvre d'architecture ; puis enfin *l'Annunziata*, Saint-Marc et Sainte-Marie nouvelle. Voilà des édifices qui peuvent lever la tête, devant toutes les capitales connues, et en face de tous leurs monuments.

Il ne faut pas demander si les palais de Florence sont beaux. Celui du grand-duc, le palais Pitti mérite sa renommée. C'est tout à la fois et une des plus magnifiques résidences souveraines, et l'un des plus riches musées de la terre, et l'une des bibliothèques les plus curieuses, surtout en livres rares et en manuscrits précieux. Le palais, dans sa partie habitée, est à lui seul une merveille, même dans Florence où tant d'autres palais publics et particuliers sont des merveilles réputées pour telles. Les plus beaux marbres, les plus belles colonnes, les plus belles statues, les plus beaux appartements, les plus beaux plafonds, les plus belles fresques, tout, au palais *Pitti*, semble s'être réuni pour ravir, pour enchanter les amateurs, les connaisseurs qui y accourent de tous les coins du globe. Les jardins sont délicieux. Nous avons trouvé là, dans une es-

pèce de carré de verdure, un charmant animal qui nous réjouit beaucoup. C'était, je crois, une sœur cadette de notre girafe de Paris, jeune, toute jeune girafe qui se promenait, qui faisait la belle, qui pourtant était alors dans un état de maigreur et de souffrance apparente à faire mal. La pauvre bête portait encore, à l'épaule et aux cuisses, des marques de blessures qui m'ont attendri. Nous nous intéressâmes tous à son sort. On lui jeta des gâteaux, et comme on ne voulait que lui faire plaisir, elle s'apprivoisa vite. Douce comme un jeune agneau, ce fut alors dans la main qu'elle venait chercher nos largesses. Aimable et élégante fille du Désert, elle paraissait si heureuse et si reconnaissante de notre visite ! Il y avait surtout là une petite étrangère comme elle, une jeune enfant, venue du midi de la France, qui lui plaisant mieux, sans doute par des rapports d'âge et de gentillesse, obtint tout de suite ses prédilections et son entière confiance. Partout où notre petite fille allait, elle y courait aussitôt, jouait avec elle, la caressait; quand enfin il fallut se quitter et se dire adieu, la pauvre et bonne girafe devint triste tout à coup à faire pitié. Ne pouvant nous accompagner que jusqu'au bout de sa grande clôture, elle leva du moins son long cou par-dessus; et sa jolie petite tête se tendait vers nous, tant qu'elle pouvait, dirigeant ses yeux vers l'enfant, et lui envoyant ses derniers regards. C'était une amie vraie que la petite fille regretta aussi de perdre si tôt; vous avez raison, Louisa, vous n'en rencontre-

rez peut-être plus : il y en a si peu, dans le monde que vous allez parcourir !

Nous partîmes du palais *Pitti* pour d'autres palais. Nous vîmes partout des merveilles, et dans le palais *vieux*, et dans le palais *Riccardi*, et dans je ne sais combien d'autres qu'on nous fit voir. On ne saurait s'imaginer tout ce que ces divers monuments renferment de trésors, appartenant à l'art antique et à l'art moderne. Cependant, il faut le dire, la plupart de ces palais portent, du moins quant aux parties extérieures, l'empreinte architecturale des temps auxquels ils furent construits. On voit qu'à l'intention d'avoir ici des monuments pour les arts, se joignait presque toujours l'idée de se créer des défenses pour les cas d'émeutes et de guerre civile, alors si fréquents. Les façades et les côtés ressemblent à des forteresses, à des châteaux-forts, dont les fenêtres étroites et toutes garnies de barreaux de fer servaient de meurtrières.

Nous n'avons point à parler des musées. La galerie de Florence a sa réputation faite en Europe. Qui ne sait pas que nul pays au monde n'a plus nombreux chefs-d'œuvre, et chefs-d'œuvre plus renommés? Aussi, au lieu de nous arrêter dans toutes ces grandes et belles salles remplies de tableaux, de statues, de bas-reliefs, de marbres, de bronzes antiques ou modernes, tous objets d'art sortis des mains des plus grands maîtres, passons silencieux et inclinons-nous.

On nous a montré en détail le musée d'histoire

naturelle. Ce qui place en particulier cet établissement si haut dans l'estime des connaisseurs, c'est sa riche collection d'ouvrages anatomiques, exécutés en cire et avec une telle perfection, dit-on, qu'aucune grande capitale connue n'a rien à leur comparer en ce genre. Moi qui ne suis guère amateur, je n'ai vu, dans cette exposition, qu'une espèce de boucherie humaine qui me faisait plus mal que plaisir ; aussi ai-je passé vite et le plus vite possible à d'autres collections, qui m'intéressèrent infiniment davantage.

Florence a également de très-riches et très-belles bibliothèques, des écoles de sciences et de beaux-arts, des académies, des théâtres, des places publiques grandes et magnifiques, de belles rues, des quais charmants sur l'Arno, de beaux jardins, de beaux hôtels, de vastes et splendides établissements de charité et d'industrie. En un mot, Florence est, parmi les capitales, l'une des plus riches, des plus belles, des plus agréables que l'on puisse voir et connaître.

J'aurais bien désiré, au lieu d'une courte semaine, y passer un mois, ne fût-ce que pour apprendre un peu quel esprit animait cette ville, et particulièrement sous certains rapports qui me touchent le plus, je veux dire sous les rapports religieux. Il y a bien à Florence, sans doute, et des églises, et des chapelles, et des monuments, et même aussi des institutions qui appartiennent au christianisme, au catholicisme ; mais n'est-il pas à craindre que le paganisme des Médicis, le *Joséphinisme* du grand-duc philosophe

n'aient un peu gâté ici l'œuvre divine, l'œuvre de l'Église, n'aient surtout gâté les âmes? Je sais des sages qui le croient, et s'en affligent pour le pays.

Adieu à l'Athènes de l'Italie. Nous partons demain pour Pise, de là pour Livourne, de là pour la France. Il faut rentrer par la mer; le choléra nous enserre de tous côtés, ne nous laissant plus que cette issue.

XLV

RETOUR EN FRANCE PAR PISE, LIVOURNE ET LA MER.

—

Il se fait tard : voilà huit heures qui sonnent, et nous sommes hors des portes de Florence. Que signifie un départ, à heure pareille? C'est la première fois que je voyage la nuit en Italie. Les chemins sont donc sûrs, que notre voiturin s'y confie! Eh bien! marchons; je ne demande pas mieux.

On dit la route magnifique. Nous traversons la belle vallée de l'Arno, dont parlent tous les voyageurs comme d'une contrée délicieuse. Nous avons, devant nous et à nos côtés, de charmantes maisons de campagne, des villages nombreux et bien bâtis, pleins d'activité et d'industrie. C'est sur ce point que se font ces jolis et fins chapeaux de paille qui ont tant de réputation dans le monde élégant; je veux dire : auprès de toutes les élégantes du monde. Nous ne pouvons pas jouir de ce spectacle. Il y a

plus, c'est que je suis malade. Je souffre horriblement de l'estomac et de la tête.

Nous arrivons le matin de bonne heure à Pise. Je me sens mieux et je puis courir toute la ville. Nous visitons tous les monuments connus, les églises, les palais, les places, les quais, le jardin botanique, la bibliothèque, l'observatoire, le séminaire, l'archevêché, et je ne sais combien d'autres édifices, combien d'autres établissements religieux, profanes, publics, particuliers. On dirait, à voir toutes ces magnificences, que Pise est aussi une grande capitale, et c'est une ville qui a tout au plus quinze à seize mille habitants, tant elle est aujourd'hui déchue. A la vérité, elle en avait autrefois cent cinquante à cent soixante mille. Elle était le siége d'une puissante république, comme Sienne, comme Florence, comme Gênes et tant d'autres villes d'Italie, toutes républiques que la sève catholique primitive avait faites fortes, actives, florissantes, et qui n'ont pu se soutenir, dès qu'elle leur a manqué. Bonne leçon, donnée aux États et à toutes les républiques du monde, qui, pour devenir, eux aussi, forts, puissants et florissants, ne comptent que sur l'énergie des baïonnettes, sur l'activité de leur guillotine, ou sur les finesses de leur politique et de leurs agents de police.

Toutefois, si Pise n'est plus grande et puissante, c'est toujours une belle et fort belle ville. Sa cathédrale est riche et magnifique, quoique peut-être un peu chargée d'ornements. Le Baptistère m'a plu

beaucoup. Quant au *Campanile torto*, fort remarquable d'ailleurs par ses sept rangs de colonnes superposées, il m'a paru moins un chef-d'œuvre qu'un tour de force architectural. Son inclinaison de treize pieds sur cent quatre-vingt-dix pieds de haut ne m'a point effrayé. Je suis monté au sommet, et j'y ai joui d'une très-belle vue, seul plaisir à peu près que m'ait procuré ce clocher bizarre autant que célèbre.

Nous allâmes de là au *Campo-Santo*, cimetière et musée tout à la fois renommé pour son architecture, ses sculptures et ses peintures. Les mausolées ne sont peut-être pas en général ce qu'on y va chercher avec le plus d'empressement, quoiqu'il y ait là néanmoins quelques sarcophages, quelques bustes et un vase grec surtout en marbre de Paros, lesquels objets d'art valent, à eux seuls, plus que bien des monuments; mais, ce qu'on ne saurait trop voir, étudier, admirer, ce sont des fresques représentant presque toute l'histoire sainte, l'histoire des pères du Désert, certains principaux articles du symbole catholique, le jugement dernier, l'enfer, etc., tous sujets traités par les plus grands peintres des XIII^e^, XIV^e^ et XV^e^ siècles.

On n'a pas manqué de nous faire savoir que toute la terre, qui couvre ce lieu saint, a été apportée autrefois de Jérusalem, sur une cinquantaine de galères, en 1228, au temps des prospérités de la république. Cette terre sacrée, qui avait au commencement la propriété de consumer les corps en vingt-quatre heures, ne les consume plus aujour-

d'hui qu'en quarante-huit. *Les sels dont elle était imprégnée*, ajoute ici un auteur moderne français, *se sont en partie perdus, évaporés comme l'enthousiasme et la foi qui alors pénétraient les âmes.* L'observation est juste; mais ne pourrait-on pas dire aussi que c'est là l'histoire de toute terre connue? Depuis que la philosophie incrédule ou indifférente de nos derniers siècles est venue souffler sur le globe, tout s'est appauvri, s'est dégénéré.

Nous avons vu Pise. On parle beaucoup de son université, une des principales de l'Italie, et la première de la Toscane; on raconte des merveilles de sa fête populaire de *San-Ranieri*, dite la *Luminaria*, laquelle attire, de tous les environs et de l'étranger même, une foule immense de curieux qui veulent voir des joûtes sur l'eau et toutes les beautés d'une illumination générale où l'on croirait la ville une montagne de feu. Les eaux thermales de *San-Giuliano* paraissent n'avoir rien perdu de la grande vogue dont elles jouissaient déjà au temps des Romains. J'aurais bien désiré visiter la Chartreuse de Pise, que tout le monde va voir, dans ces alentours; mais il a fallu reprendre notre route. Nous avons eu même passablement de difficultés pour partir. Notre voiturin nous a trompés, volés; et la justice et la police pisanes sont restées sourdes et tout à fait muettes à nos plaintes. Avis aux voyageurs étrangers, qui feront bien de se tenir sur leurs gardes; car il n'y a guère ici pour eux grande protection à attendre.

Nous avons été plus heureux à Livourne, où nous sommes arrivés en quelques heures. Un bon hôtel, de bons hôtes surtout nous ont rendu notre séjour en cette ville on ne peut plus agréable. Je les en remercie mille fois. Jamais je n'ai reçu, dans mes voyages, plus aimable, je dirai même si aimable, si bienveillant accueil. Par un hasard des plus singuliers, et qui m'a fait un plaisir infini, ne voilà-t-il pas que le premier jour de ma présence en cette ville, dans cet hôtel même, à l'heure du dîner et à table d'hôte où je suis, tombent tout à coup trois jeunes gens qui me sautent au cou, qui m'embrassent l'un après l'autre, qui me caressent, qui sont ravis comme moi de la rencontre. Tout le monde ne sait ce que cela veut dire. C'étaient mes trois bons et chers Allemands, mes fidèles compagnons de voyage de Marseille à Rome, de Rome à Naples, de Naples dans la plupart de mes courses aux environs, et toujours sans nous être entendus par avance. Aujourd'hui ils reviennent de Naples par la mer, et nous nous retrouvons au même lieu, sous le même toit et à la même table. Aimables et intéressants enfants du Nord, est-ce que nous ne nous reverrons plus? Oh! si, nous nous reverrons, mais deux mois plus tard, à Paris, chez moi, sur ma terrasse, déjeûnant, dînant ensemble.

Après de telles circonstances, comment n'aurais-je pas aimé Livourne? Nous y restâmes tous plusieurs jours. Puis arriva dans le port le *Léopold second*, beau navire à vapeur qui s'en allait à Mar-

seille. Il nous prit à bord ; vingt-deux heures après, nous étions en France.

Salut à la patrie! salut au pays le plus aimé et toujours le plus aimable de la terre! Sans doute l'Italie est belle ; et Dieu sait combien elle m'est chère. A elle le beau ciel, les beaux monuments, les arts ingénieux et brillants ; mais à la France l'intelligence en toutes choses, la noblesse dans les sentiments, la délicatesse dans les procédés. Aux étrangers, tout ce qu'ils voudront ; à nous la grâce, l'amour et les dévouements. Ailleurs, possible qu'on rencontre, aussi bien qu'en France, des hommes de génie, de science, de vertu, des familles honorables et belles; mais des hommes d'honneur et de vérité, des amis chauds et sûrs, des êtres chers qui pensent et sont à vous, des esprits qui vous plaisent, des cœurs qui vous devinent, des âmes qui vous attirent et ne vous blessent jamais, où les trouver comme en France, autant qu'en France? J'honore et respecte tous les pays du monde; j'aime à les voir, à les parcourir ; mais le doux lieu que j'aime à revoir et à habiter, où j'aime à vivre, où je veux surtout mourir, c'est toi seule, ô ma patrie ; c'est la France..., toujours la France.

FIN.

TABLE.

—

I. — A mes Amis de France. 1
II. — Départ de Paris 4
III. — Marseille. — Départ. 7
IV. — Gênes. — Départ. 12
V. — Livourne. — Civita-Vecchia 17
VI. — Route de Civita-Vecchia à Rome . . . 23
VII. — Position ou plan de Rome. 27
VIII. — Vue extérieure de Rome. — Paysage . . 36
IX. — Intérieur de Rome. — Tableau 44
X. — Rome ancienne. — Capitole 54
XI. — Monuments religieux. — Temples. . . 59
XII. — Monuments religieux. — Tombeaux . . 67
XIII. — Monuments publics civils et profanes . . 77
XIV. — Monuments particuliers 93
XV. — Rome moderne 99
XVI. — Rome chrétienne. — Catacombes . . . 103
XVII. — Église de Saint-Pierre 113
XVIII. — Églises principales de Rome ou basiliques. 118
XIX. — Églises du deuxième et du troisième ordre. 126
XX. — Des arts appliqués aux monuments et au culte religieux de Rome. 131
XXI. — Des solennités et cérémonies religieuses de Rome. 150
XXII. — Du Pape. 161

XXIII. — Du clergé de Rome 170
XXIV. — De la religion à Rome 177
XXV. — Rome civile et profane 186
XXVI. — Des monuments et établissements publics. 197
XXVII. — Des palais et établissements particuliers à Rome. 211
XXVIII. — Des villas à Rome ou près de Rome . . 217
XXIX. — Mœurs de Rome. — Armée du pape . . 223
XXX. — Des Romains de diverses classes . . . 228
XXXI. — Dames romaines 237
XXXII. — Des pauvres à Rome. 243
XXXIII. — Des étrangers à Rome 248
XXXIV. — Des sciences et des lettres à Rome. . . 255
XXXV. — Des arts à Rome. 261
XXXVI. — De la vie de Rome 266
XXXVII. — Des environs de Rome. 274
XXXVIII. — Départ de Rome pour Naples. 285
XXXIX. — Naples 293
XL. — Environs de Naples. — Côte de Pouzzole. 307
XLI. — Environs de Naples. — Côte de l'Est . . 315
XLII. — Pompeïa, Herculanum et Stabies . . . 326
XLIII. — Retour de Naples à Florence. 351
XLIV. — Florence 361
XLV. — Retour en France par Pise, Livourne et la mer. 368

FIN DE LA TABLE.